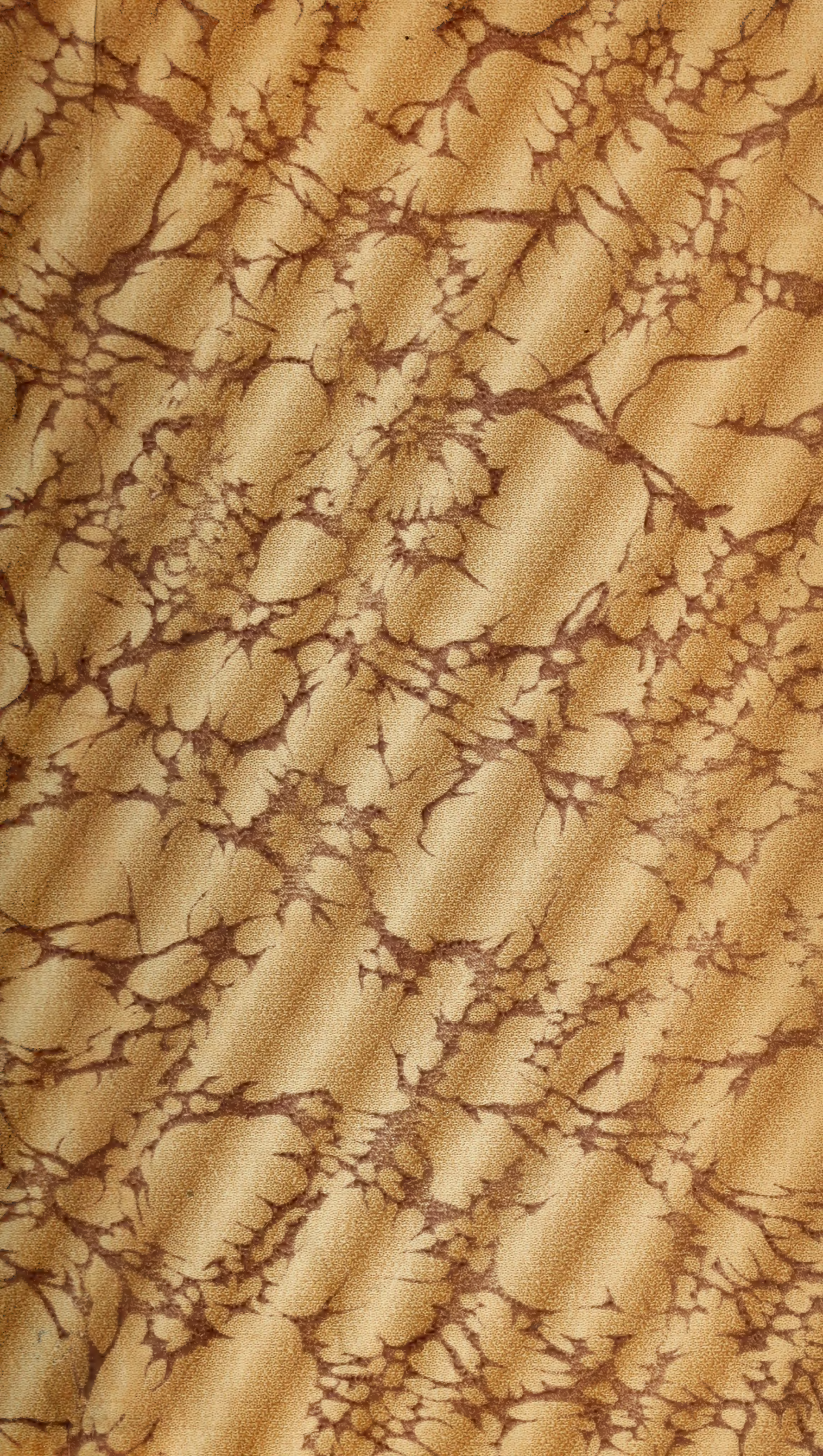






LA RUSSIE MOSCOVITE

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIII[4]

LA RUSSIE MOSCOVITE

PAR

S. F. PLATONOV

Membre de l'Académie des Sciences de Russie

(traduit du russe)



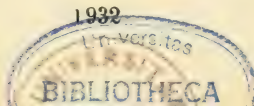
E. DE BOCCARD, Editeur

1, Rue de Médicis, 1

PARIS (VI[e])

—

1932



AVANT-PROPOS

Les pages en caractères ordinaires sont traduites de M. Platonov. Les pages en petits caractères sont, comme pour les autres volumes de la collection, de M. E. Cavaignac.

INTRODUCTION

Tamerlan disparut en 1405. Il avait fondé une dynastie, mais à peine un empire. La plupart des pays sur lesquels il avait promené « la victoire et la mort » ne restèrent pas à ses descendants. On a vu ce que devinrent les régions de l'Ouest, du Sud et de l'Est. Nous nous arrêterons maintenant sur les régions du Nord, qui étaient destinées à faire un jour retour à l'Europe.

Dans ce domaine de la Horde d'Or, la descendance directe de Batou avait disparu en 1359, et le proverbe uzbek disait que le « cou du chameau avait été tranché dans la personne de Birdi-Bek », dernier descendant de Batou. De fait, la dernière incursion de Tamerlan (1395) accentua encore la dislocation de la Horde. Il restait pourtant dans ces régions de nombreux Gengiskhanides, dont plusieurs furent de vaillants princes. Un d'eux, Idikéi, avait fait ses débuts dans les guerres de Tamerlan, et l'on nous raconte comment il détourna son père, qui régnait dans la région d'Astrakan et du Don, de laisser ses tribus se perdre dans les armées du conquérant :

« Il (le père d'Idikéi) partit pour aller rassembler ses sujets, qu'il trouva campés sur les bords de la Volga, et se remit en route pour aller rejoindre Emir Timour. Mais, après quelques journées de marche, Idikéi lui représenta qu'il n'y avait aucun avantage à aller mettre ainsi tous ses sujets dans la dépendance de l'émir Timour. « L'émir, » lui dit-il, les emmènera à Samarcande où il ne manquera » pas de les séparer les uns des autres et de les disperser » dans différents endroits, et toi-même, comme leur chef, » tu deviendras un des serviteurs de Timour Béi. » Timour Qoutlouq-Oghlan suivit le conseil que lui donnait Idikéi. Il rassembla tous les anciens de la tribu et leur dit : « Timour Béi vous fera tous mourir et réduira vos enfants en esclavage. » Tous lui ayant alors répondu : « Si nous allons, c'est à cause de toi, car, autrement, Timour Béi, nous ne le connaissons pas, » — Timour

Qoutlouq-Oghlan retourna sur ses pas avec sa tribu et alla se fixer dans un endroit retiré ». (*Histoire d'Aboulghazi*, trad. Desmaisons, II, p. 178).

Cet Idikéi allait être, sous le nom occidentalisé d'Edigée, la terreur des voisins chrétiens de la Horde.

Des deux voisins en question, la Lithuanie et le grand-duché de Moscou, ce fut le premier qui essaya d'abord de tirer parti de la perturbation jetée dans le monde tartare occidental par l'invasion de Tamerlan. Mais le grand-duc lithuanien Vitovt subit un rude échec sur les bords de la Vorskla, non loin des champs plus tard fameux de Poltava (1399). Le même Vitovt allait, quelques années plus tard, amener ses contingents à son parent et suzerain de Pologne, pour l'aider à écraser l'Ordre teutonique à Tannenberg, autre emplacement deux fois historique (1410). Les journées de la Vorskla et de Tannenberg ont décidé de l'avenir de la Lithuanie. Battue à l'Est, victorieuse au Nord, elle se tourna désormais du côté qui apparaissait comme celui de la moindre résistance, et suivit les destinées de la Pologne. En 1466, un traité signé à Thorn, la ville où allait naître Kopernik, acheva l'abaissement de l'Ordre allemand au profit des Polono-Lithuaniens. Et la Baltique fut préférée à la mer Noire.

Par contre-coup, le grand-duché de Moscou échappa, depuis ces jours historiques, à la pression lithuanienne. Vitovt (mort en 1430) fut le dernier prince lithuanien qui intervint dans les affaires moscovites. Les grands-princes de Moscou restèrent les seuls représentants de la résistance slave contre le joug tartare. Ils devaient encore connaître plus d'un jour sombre. C'est en 1480 seulement qu'Ivan III osa secouer définitivement la suprématie de la Horde. Avec sa victoire commenca la contre-offensive dont les principales étapes furent les événements essentiels de l'histoire moscovite au XVIe siècle.

Au moment où se dessine cette évolution, le domaine de l'ancienne Horde était divisé en plusieurs khanats : khanats de Saraï, de Kazan, d'Astrakan, de Crimée, de Sibir (Sibérie), mais, dans tous, le pouvoir restait à des princes gengiskhanides, cousins à des degrés plus ou moins éloignés. C'est, par exemple, de Toqaï-Timour, frère de Batou, que descendaient les khans de Crimée qui, en accep-

tant la suzeraineté des sultans de Constantinople, devaient maintenir leur indépendance contre les Russes jusqu'aux jours de Catherine II.

La branche la plus remarquable de la famille était celle d'un autre frère de Batou, Cheibani Khan. De lui descendaient d'abord les khans de Sibérie, qui se maintinrent jusque dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle. C'est le dernier d'entre eux, Koutchoum, qui succomba sous les armes d'Yermak Timofeyev et de ses cosaques.

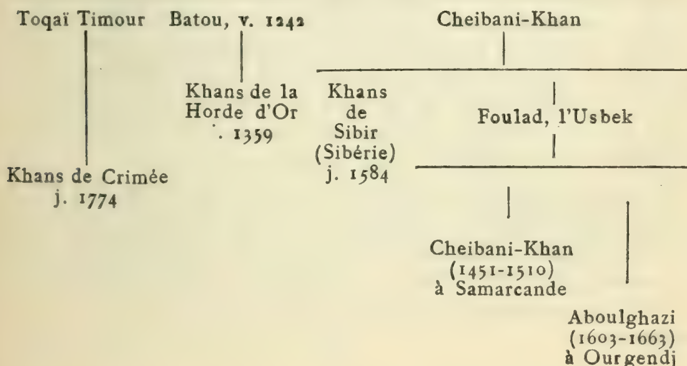
Une autre branche de la famille cheibanide avait associé son sort à celui de la puissante tribu des Uzbeks; avec eux, elle reflua, au XV[e] siècle, sur les rives du Syr-Daria, et chercha fortune contre les Timourides. A cette branche se rattachait le fameux Chéibani qui, vers 1500, fut l'adversaire de Baber et d'Ismaïl-Chah. Des cousins de ce Chéibani s'établirent à Ourgendj, près de Khiva, et d'eux naquit, en 1608, le prince historien Aboul-Ghazi-Khan, auquel nous devons de connaître si bien la généalogie et les destinées de la famille [1].

On le voit, le milieu tartare que rencontra la contre-offensive moscovite était très homogène : des liens dynastiques y fortifiaient les liens ethniques et religieux. Ces liens étaient parfaitement connus et sentis : Aboulghazi

1. **GÉNÉALOGIE :**

Geugis-Khan + 1227

Djoutchi



est très exactement informé de sa parenté lointaine avec les khans de Crimée ou de Sibérie. Même après lui, la tradition se maintenait dans la noblesse tartare : c'est en Sibérie qu'un Suédois pris à Poltava (1709) devait trouver, cinquante ans après la mort d'Aboul-Ghazi, le manuscrit de son histoire, qu'il fit connaître à l'Europe savante.

Il est d'autant plus frappant de constater combien cette solidarité a peu joué dans la lutte contre Moscou. Quand Ivan III se leva contre la Grande-Horde (1480), il avait avec lui les khans de Crimée et de Kazan. Plus tard, Kazan et Astrakan ont succombé isolément sous les coups d'Ivan le Terrible, l'une en 1552, l'autre en 1554. Le Chéibanide Koutchoum resta seul en face d'Yermak Timofeyev (1882) ; il se trouva même une horde sibérienne pour le poignarder dans le dos.

C'est que les différences de civilisation l'avaient emporté sur le sentiment de la parenté. Les Tartares des steppes de la Volga ou de l'Irtych avaient gardé les caractères de la barbarie ancestrale. Au contraire, les Chéibanides et les Uzbeks revenus dans la Mésopotamie aralienne étaient retombés sous l'influence de la civilisation iranienne. Aboulghazi nous apparaît comme un homme fort cultivé. Lui, ses pareils et ses successeurs avaient pris l'habitude de regarder uniquement vers les grands pays civilisés de l'Asie, vers la Perse, même vers la Chine.

Il en est résulté que l'effort moscovite n'a pas été entraîné, par le jeu des connexions politiques, vers l'Asie Centrale. Au lendemain de la chute du khanat de Sibir, il est vrai, des partis de cosaques russes poussèrent jusqu'à la mer d'Aral. L'année même où naquit Aboulghazi (1603), un de ces partis était repoussé sous les murs d'Ourgendj. Mais ce furent là des raids sans conséquences. Dans l'ensemble, la colonisation slave fusa dans la voie indiquée par la géographie, le long de la zone des forêts, vers le Baïkal, l'Amour et la Chine. L'Asie centrale a vécu à l'abri des ambitions russes jusqu'au XIX[e] siècle.

Nous nous contenterons de ces indications sur les derniers Gengiskhanides d'Occident et sur le milieu tartare contre lequel s'exercèrent les reprises moscovites. On retrouvera ces événements importants, envisagés du point de vue spécifiquement russe, dans les pages qui vont suivre.

CHAPITRE II (*suite*)[1]

LA CONQUÊTE TATARE

§ 32. Apparition des Tatars et le « pogrom » de Batou. — Pendant que s'accomplissait la décadence de Kiev et qu'à sa place d'autres centres surgissaient en Russie, Novgorod, Vladimir de Souzdalie et Galitch, — c'est-à-dire dans la première moitié du XIIIe siècle, les Tatars firent leur apparition en Russie. Le coup était tout à fait inattendu ; les Tatars eux-mêmes étaient totalement inconnus des Russes : « des étrangers ont apparu, dit la chronique, personne ne sait au juste qui ils sont et d'où ils viennent, quelle est leur langue, leur race et leur religion ».

La patrie du peuple mongol des Tatars était la Mongolie actuelle. Leurs tribus nomades, sauvages et dispersées, furent réunies par le Khan Temoutchine qui prit le nom de Tchenguiz (Gengis). En 1213 il commença la série de ses vastes conquêtes en subjugant la Chine du Nord ; ensuite, il marcha à l'ouest et traversa l'Oxus semant désolation et terreur sur son passage. Des rives méridionales de la Caspienne, les avant-gardes tatares pénétrèrent, par le Caucase, dans les steppes de la mer Noire où ils bousculèrent les Polovtsy. Ces derniers demandèrent aide aux princes de la Russie méridionale. Les princes de Kiev, de Tchernigov, de Galitch (qui tous les trois portaient le nom de Mstislav)

1. Cf. tome VII[1], p. 552-588.

et beaucoup d'autres s'unirent et s'avancèrent dans la steppe contre les Tatars, croyant nécessaire de secourir les Polovtsy, qui sans cela se soumettraient aux Tatars et viendraient grossir la force des ennemis de la Russie. A maintes reprises, les Tatars envoyèrent dire aux princes russes que ce n'était pas à eux qu'ils faisaient la guerre, mais seulement aux Polovtsy. Cependant les princes continuaient leur marche en avant, jusqu'à ce qu'ils eurent rencontré les Tatars dans les steppes lointaines sur la rivière Kalka (aujourd'hui : Kalmius). Un combat s'engagea (1223); les princes qui se battirent bravement mais d'une façon désordonnée essuyèrent une défaite complète. Les Tatars torturèrent à mort les princes et les guerriers prisonniers, poursuivirent les fugitifs jusqu'au Dnièpr, puis s'en retournèrent et disparurent sans trace. « De ces méchants Tatars-Taourmens nous ne savons ni d'où ils étaient venus nous attaquer, ni où ils sont allés se cacher de nouveau; Dieu seul le sait », répète le chroniqueur, épouvanté par le terrible fléau.

Plusieurs années s'étaient écoulées. Tchenguiz-Khan mourut (1227), après avoir partagé son immense royaume entre ses fils, et ayant légué le pouvoir suprême à l'un d'eux — *Ouguédéï*. Celui-ci envoya son neveu Batou (en russe Batyi), fils de Djoutchi à la conquête des pays occidentaux. Batou se mit en campagne avec toute une horde de Tatars vassaux et déboucha dans la Russie d'Europe par la rivière Oural (anciennement Yaïk). Sur la Volga, il défit les Bulgares[1] et saccagea leur capitale, Grand-Boulgar. Ayant traversé la Volga à la fin de l'année 1237, Batou s'approcha du territoire de Riazane où (§ 17) règnaient les Olgovitchis. Il leur exigea un tribut — « une dîme

1. Il s'agit ici des Bulgares turks, ancêtres des Tchouvaches.

surtout» — qui lui fut refusée. Les gens de Riazane demandèrent l'aide des autres terres russes, mais malheureusement le secours n'arriva pas et ils n'eurent que leurs propres forces à opposer aux Tatars. Ceux-ci dévastèrent toute la province de Riazane, et ayant brulé les villes, massacré et emmené la population, continuèrent leur mouvement vers le nord. Ils saccagèrent la ville de Moscou qui couvrait au sud les approches de Souzdale et de Vladimir, et envahirent la Souzdalie. Le grand-prince de Vladimir — Youri Vsévolodovitch — quitta sa capitale et partit vers le nord-ouest pour rassembler des troupes. Les Tatars prirent Vladimir, mirent à mort la famille du prince, brulèrent la ville avec ses merveilleuses églises, et ravagèrent ensuite toute la province de Souzdale. Ils rejoignirent le prince Youri sur la rivière Site (affluent de la Mologa, qui se jette dans la Volga). Les Russes furent battus et le grand-prince tomba sur le champ de bataille. Les Tatars marchèrent sur Tver et Torjok et pénétrèrent sur le territoire novgorodien. Se trouvant à une centaine de kilomètres de Novgorod, ils battirent en retraite et rentrèrent dans les steppes. Sur leur chemin, ils assiégèrent longuement la ville de Kozelsk (sur la rivière Jizdra) qui ne dut tomber qu'après une résistance héroïque. C'est ainsi qu'entre 1237 et 1238, Batou fit la conquête de la Russie du nord-est.

Ayant établi ses campements sur le bas cours du Dnièpr et de la Volga, Batou entreprit la conquête de la Russie méridionale. En 1239 il mit à sac Péréyaslavl et Tchernigov, et en 1240 entreprit une grande campagne contre Kiev. A la fin de l'année 1240, Kiev succomba après une lutte terrible et les Tatars pillèrent et brûlèrent la ville et toute la province.

De Kiev, ils marchèrent sur la Volynie et Galitch; s'en étant emparés, ils franchirent les Carpates et entrèrent en Pologne et en Hongrie. Là, Batou ne put se maintenir. Les Tchèques lui résistèrent courageusement. Il rebroussa chemin et retourna dans les steppes où il fonda la Horde d'Or ou de Kiptchak.

La nouvelle ville de Saraï sur la Volga devint la capitale de cette puissance.

§ **33**. **Domination tatare en Russie**. — La formation de la Horde d'Or marque pour la Russie le commencement d'une dépendance politique constante envers les Tatars. Ces nomades ne restèrent pas habiter les territoires russes couverts de forêts; ils se retirèrent vers le midi, dans les steppes ouvertes, laissant en Russie des détachements armés sous le commandement de leurs lieutenants (*baskak*) pour exercer la surveillance. Des fonctionnaires tatars spéciaux, (les « scribes ») comptèrent et recensèrent toute la population russe, — à l'exception des gens appartenant à l'église — et lui imposèrent un tribut qui s'appela en russe *vykhod* (« sortie »). Dans la Horde d'Or, d'autres fonctionnaires étaient préposés à la perception de ce tribut et à l'administration tatare en Russie en général; ces gens, appelés *darouga*, envoyaient à cet effet en Russie leurs représentants (*danstchik*, *possol*). Chez eux, les princes russes avaient affaire aux *baskaks* et aux *possols*; lorsqu'ils étaient invités à se rendre dans la Horde pour affaires ou pour faire acte d'hommage, les *darouga* qui avaient charge de leur principauté les logeaient dans leurs *oulous* (camp). Tant que la Horde resta sous la dépendance des khans de Mongolie, les princes russes étaient obligés de faire le voyage jusqu'à ce lointain pays pour saluer les khans.

L'ordre organisé par les Tatars était bien dur pour la Russie. Les *baskaks* et les autres fonctionnaires tatars avec leur suite d'hommes armés maltraitaient le peuple; le tribut était lourd et humiliant. Dans beaucoup de villes (Novgorod, Rostov, Souzdal, Vladimir) le peuple las de souffrir se soulevait contre les Tatars et massacrait les *scribes* et les percepteurs de tribut. Les princes durent faire de grands efforts et passer par bien des humiliations pour écarter d'eux mêmes et des leurs la fureur des khans et pour amener le peuple à la soumission et au paiement du tribut. Les premiers temps de la domination tatare parurent lugubres et honteux à tous les Russes. Un soulagement vint lorsque les princes obtinrent des Tatars la permission de lever eux-mêmes le tribut et de le verser immédiatement aux *darouga* de la Horde (§ 42). Cet arrangement épargna à la popula tion les contacts directs avec les Tatars et les violences et les avanies que ceux-ci lui infligeaient.

Toutefois, même au début de la domination tatare, l'ordre politique et canonique en Russie demeura tel quel. Les Tatars appelaient la Russie leur *oulous*, c'est-à-dire leur province, leur domaine, mais à cet *oulous* ils laissaient son ancienne organisation Ils avaient de la tolérance et même du respect pour la religion et le clergé russes, comme ils en avaient en général pour toutes les autres religions et leurs prêtres. Le métropolite avec tous ceux qui appartenaient à l'église étaient dispensés de payer le *vykhod* et les autres taxes et contributions pour le compte des Tatars. L'église russe recevait de la part des khans des patentes d'exemption (*yarlyk*) qui confirmaient les droits du clergé. De pareils *yarlyks* d'investiture étaient donnés par les khans aux princes russes. Les Tatars laissèrent

en Russie l'ancien système de gouvernement princier et ne faisaient généralement que confirmer les droits des princes — descendants de Rurik — au titre de grand-prince ou à la possession des apanages (*oudel*). Lorsque les trônes princiers s'héritaient régulièrement et sans contestations, les Tatars ne changeaient rien à l'ordre établi, qui faisait passer le pouvoir d'un frère à l'autre ou du père au fils. Mais une fois que surgissaient des discordes et des luttes entre les princes et que ceux-ci s'adressaient eux-mêmes aux Tatars pour obtenir aide et justice, les khans usaient de leur souveraineté. Ils donnaient les *yarlyks* suivant leur propre gré et punissaient les princes indociles en les emprisonnant, en les mettant à mort et en faisant dévaster leurs terres par l'armée tatare. Quelquefois, les princes trouvaient leur mort dans la Horde non pas pour des raisons politiques, mais parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à certaines coutumes tatares, les considérant incompatibles avec la religion chrétienne. Ainsi périt le prince Michel Vsévolodovitch de Tchernigov avec son boyar Fédor, reconnus saints martyrs par l'église russe. Mais ces cas isolés ne changeaient pas l'ordre général de succession, auquel étaient habitués les princes et le peuple : la même dynastie et les mêmes procédés de gouvernement continuaient en Russie. Ce fait important permit aux Russes d'accumuler graduellement les forces et les moyens nécessaires pour délivrer la patrie du joug étranger.

Les rapports avec les nouveaux maîtres durent se répercuter sur les us et coutumes des Russes. La conquête tatare amena un isolement complet de la Souzdalie, qui supportait tout le poids du joug mongole, d'avec la Russie Novgorodienne

et celle du sud-ouest. Dans ces deux dernières contrées, la domination tatare se faisait sentir moins et cessa plus tôt. Là aussi les influences occidentales étaient plus fortes, celle des Allemands à Novgorod, celle des Polonais dans la Russie du sud-ouest. Ainsi, les Novgorodiens et les habitants du sud-ouest se dérobèrent à l'influence prolongée et directe des Tatars, tandis que la population des provinces de Souzdale et de Riazane dut inévitablement emprunter aux Tatars certaines de leurs coutumes (système monétaire, ordre administratif) et ne pouvait entretenir des rapports libres ni avec les autres groupes du peuple Russe, ni avec l'Europe occidentale. Par conséquent, à l'époque tatare au XIIIe et XIVe s., on constate dans l'est russe un temps d'arrêt dans la culture, un état arriéré de la civilisation et certaines traces de « tatarisation » (*tatarstchina*). Le peuple grand-russien, qui au prix de ses souffrances protégea l'Europe entière contre les violences tatares, dut forcément subir l'influence des mœurs et des habitudes mongoles. Il ne faut pourtant pas en exagérer l'importance. Dans les premiers siècles de cette domination, les Russes de leur propre gré ne pouvaient imiter ces païens qu'ils abhorraient et haïssaient et qui étaient alors à un niveau de civilisation très inférieur. Un certain rapprochement s'opéra plus tard, lorsque le joug faiblit; les Tatars qui avaient cessé d'être maîtres et oppresseurs vinrent se placer eux-mêmes au service des princes russes et s'établirent avec leur autorisation sur le sol russe (à Kassimov, à Elatma, à Romanov), pour s'y occuper de commerce et d'agriculture et pour entrer ainsi en relations paisibles avec leurs voisins russes. Ce n'est qu'à partir du XVe siècle que les Russes commen-

cèrent à emprunter certaines modes et coutumes orientales des Tatars « païens » et même à s'allier à ces derniers par mariage.

§ **34**. **Les peuples germaniques et la Lithuanie.** — Simultanément avec la conquête tatare, commença le mouvement des forces germaniques vers les confins occidentaux de la Russie. Les Suédois, les Danois et les Allemands se mirent à coloniser les rives orientales de la mer Baltique et à conquérir les tribus finnoises et lithuaniennes qui vivaient sur les côtes des golfes de Botnie, de Finlande et de Riga. Les Suédois s'emparèrent de la Finlande et évangélisèrent par force les Finnois; les Danois occupèrent l'Esthonie, où ils bâtirent le fort de Réval; les Allemands colonisèrent les embouchures de la Dvina Occidentale et du Niémen. Poussant vers l'est et élargissant leurs possessions à l'intérieur du pays, les Suédois et les Allemands s'approchaient de plus en plus des provinces russes; finalement, au milieu du XIIIe siècle, la lutte avec les Russes s'engagea lorsque les Allemands essayèrent de s'emparer de villes russes. Ainsi la Russie, terrassée à l'est par les Tatars, devait à l'ouest se défendre contre les Germaniques. Les Suédois furent vite repoussés (§ 35), mais la lutte contre les Allemands se prolongea et devint très compliquée et très intense.

La première apparition des Allemands aux embouchures de la Dvina Occidentale vers le milieu du XIIe siècle était de caractère pacifique: les habitants de l'Allemagne du nord venaient sur la Dvina pour commercer avec les indigènes. Les marchands furent suivis de missionnaires allemands, qui prêchèrent le christianisme aux Lives finnois et aux Lithuaniens.

Leur propagande n'avait pas beaucoup de succès : les indigènes sauvages baptisés se replongeaient à la première occasion dans la Dvina pour « se laver » du baptême et pour le renvoyer au fil de l'eau aux Allemands. Comme renfort aux missionnaires, le pape envoya un détachement de croisés. Albert, l'évêque nouvellement sacré de la Livonie (ainsi était appelé le pays des Lives), arriva avec ses troupes dans l'embouchure de la Dvina, y fonda la ville de Riga (1200) et s'appuyant sur ce château fort entreprit la conquête du pays environnant afin de l'éclairer par la foi chrétienne et de le soumettre au pouvoir allemand. Il invitait activement les colons allemands à venir s'établir en Livonie et finalement imagina la création d'un ordre spirituel de chevaliers, à l'instar des ordres militaires en Palestine. Le nouvel ordre reçut le nom de « Porte-glaive » (*gladiferi*), parceque ses chevaliers portaient un manteau blanc avec une croix et un glaive rouges brodés sur l'épaule. L'ordre reçut le statut des Templiers; il était dirigé par un grand maître et était en dépendance vassale de l'évêque. Telle était l'organisation que l'évêque Albert avait donné à la propagande du christianisme parmi les Lives et les Lithuaniens. A partir de ce moment, les Porte-glaive ne cessèrent d'agrandir leur domaine dans toutes les directions autour de Riga. Dans les territoires conquis ils élevèrent de solides châteaux forts d'où ils pourraient tenir les habitants du pays en parfaite obéissance.

Un peu plus tard (1225-1230) un autre ordre spirituel — l'ordre Teutonique — s'établit sur la côte baltique, entre la Vistule et le Niémen. Destiné d'abord pour la Palestine, il disposait de moyens et de forces considérables; mais il n'avait pas pu se maintenir en

Orient où les musulmans triomphaient Sur ces entrefaites, un prince polonais (Conrad de Mazovie) proposa à l'ordre de s'établir dans ses domaines moyennant la protection des terres polonaises contre les aggressions d'une tribu lithuanienne, les Prusses. L'ordre accepta cette offre. Les Prusses, qui terrorisaient les Polonais, entrèrent en lutte avec les Teutons, mais ceux-ci se montrèrent les plus forts. Pendant un demi-siècle, les chevaliers firent graduellement la conquête du pays prusse et finirent par le soumettre entièrement à leur pouvoir. A la place d'un pays divisé en provinces, suivant les tribus qui l'habitaient, un seul Etat allemand se forma pour s'inféoder à l'empereur. Ainsi au XIII[e] siècle, les Allemands, forts non seulement par leur organisation militaire, mais encore par l'appui qu'ils trouvaient auprès du pape et de l'empereur, se fixèrent aux embouchures de la Dvina occidentale, du Niémen et de la Vistule.

La pression allemande eut un double effet sur l'existence des provinces occidentales de la Russie, celles de Novgorod, de Pskov, de Polotsk et de la Volynie. Tout d'abord, les Allemands, ayant conquis les terres sur le bas cours de la Dvina occidentale, entrèrent en contact direct avec les possessions russes. Ils empiétèrent sur les terres des princes de Polotsk sur la Dvina (Koukeïnos, Guersik) et s'en emparèrent malgré une résistance acharnée. S'étant approchés des territoires du Pskov et de Novgorod, ils prirent après de nombreux engagements la ville russe Youriev (en allemand Dorpat) et momentanément exercèrent leur pouvoir à Izborsk, et même à Pskov, d'où, comme on va le voir, ils furent chassés par le prince Alexandre Nevski. Ensuite, l'invasion allemande irrita et souleva les tribus lithuaniennes.

Sous la pression de l'implacable ennemi, les Lithuaniens, faibles et divisés, s'unissaient en groupes importants et cherchaient des chefs pour mener la lutte contre les Allemands. Tantôt ils étaient commandés par les princes russes de Polotsk; tantôt il se trouvait un prince lithuanien, sous l'égide duquel s'unissaient volontiers de nombreuses familles et tribus lithuaniennes. Pressés par les Allemands, les princes lithuaniens se retournaient souvent contre les terres russes et s'en emparaient pour se dédommager des pertes causées par les Allemands. Ainsi tombèrent en leur pouvoir de nombreuses possessions de la principauté de Polotsk, accaparées par le prince Mindovg, et plus tard, il en fut de même pour les terres de Kiev et de Volynie. Aussi l'apparition des Allemands sur ses frontières occidentales valut-elle à la Russie deux nouveaux ennemis : les Allemands, qui rêvaient de conquêtes en Russie, et les Lithuaniens, qui s'étaient organisé sous la menace allemande.

§ **35. Evénements dans la Russie du Nord. Le Prince Alexandre Nevski. Développement du système des « oudels ».** — Après Youri Vsévolodovitch, tombé dans le combat sur la rivière Site, son frère *Yaroslav Vsévolodovitch* devint grand-prince en Souzdalie (1238). Lorsque l'armée tatare se fut retirée, il travailla activement à remettre de l'ordre dans le pays dévasté, en rebâtissant les villes incendiées et en ramenant à leur place les habitants qui avaient fui devant les Tatars. Comme il n'était pas de force à lutter contre les Tatars, il reconnut la suzeraineté du khan et se rendit avec d'autres princes russes à la Horde d'Or pour faire hommage à Batou. Il dut ensuite entreprendre un voyage en Mongolie auprès du grand-khan. Il y mourut en 1246 et après sa mort

son titre, conformément à l'ancienne coutume russe, passa à son frère et ensuite à ses fils.

Parmi ces derniers, le plus remarquable était Alexandre, surnommé *Nevski*. Encore du vivant de son père, il devint célèbre dans toute la terre russe. Il était alors prince de Novgorod, au moment où les terres novgorodiennes étaient attaquées par les Suédois, les Allemands et les Lithuaniens. Le prince Alexandre repoussa tous ces ennemis et remporta sur eux plusieurs belles victoires. Les premiers qui tombèrent sous son épée furent les Suédois (1240). Le capitaine suédois Birger opérait en Finlande à la tête d'une armée de croisés contre les païens finlandais; de là, il prit la décision d'attaquer le territoire novgorodien. Les Suédois étaient déjà sur la Néva à l'endroit où elle reçoit son affluent l'Ijora, lorsque Alexandre, prince de Novgorod, les rencontra. Il les attaqua avec une petite *droujina*, les battit et les mit en fuite. La victoire était tellement complète et son importance semblait si grande pour la Russie, que l'exploit du prince Alexandre engendra un nombre de légendes pieuses. Suivant l'une d'elles, les saints princes Glèbe et Boris en personne étaient venus de la mer dans une barque pour secourir leur parent le prince Allexandre et se montrèrent à un pieux guerrier nommé Pelgusi. On considérait la victoire de la Néva comme le triomphe de l'orthodoxie sur le catholicisme; elle valut au prince Alexandre, bon militant pour la terre russe, sa canonisation par l'église. Depuis ce jour mémorable, le surnom de Nevski lui resta également acquis. Un an après la victoire de la Néva s'esquissa la menace des Porte-glaive.Les Allemands prirent Izborsk et Pskov, envahirent la *piatina* de Vodsk, occupèrent les routes

autour de Novgorod et dévalisèrent les marchands à une trentaine de kilomètres de la ville. Le prince Alexandre était absent lorsque se produisit cette incursion. Rentré à Novgorod, il attaqua immédiatement les Allemands, leur reprit les villes russes et rencontra leur armée principale sur la glace du lac de Tchoude (le 5 avril 1242). Après un combat acharné, les Porte-glaive furent complètement défaits; un grand nombre d'entre eux furent tués, cinquante « nobles de Dieu » — (nom que les Russes donnaient aux chevaliers) — furent faits prisonniers et amenés par le prince Alexandre à Pskov. Après ce combat sur la glace, les Porte-glaive furent obligés de laisser le territoire russe tranquille. Quelque trois années plus tard, le prince Alexandre remporta de nouvelles victoires sur les Lithuaniens. Excitées par les attaques allemandes, les tribus lithuaniennes se mirent en branle et inquiétèrent les provinces russes de Polotsk et de Novgorod. Le prince Alexandre leur infligea plusieurs défaites et les chassa des terres novgorodiennes (1245).

Cela arriva peu de temps avant le décès du grand-prince Yaroslav. A la suite de la mort de son père, Alexandre devint grand-prince à Vladimir. Jusque là, agissant à l'ouest de la Russie contre divers ennemis, il s'était montré un brave et vaillant défenseur de la patrie. En sa nouvelle qualité, il eut affaire aux Tatars. Comprenant que la Russie n'était pas de force pour lutter contre eux, il se montra obéissant envers le khan. Lorsque les Tatars décidèrent de procéder au recensement de leurs tributaires, le prince Alexandre exhorta son peuple d'être tranquille et de «donner le nombre» aux fonctionnaires tatars. Même par des menaces et par la

force il ramenait les insoumis à l'obéissance; mais malgré tout, le peuple se livrait à des violences contre les fonctionnaires tatars et se refusait à donner le « nombre ». Alexandre a plusieurs reprises se rendit à la Horde pour implorer le khan de pardonner les coupables. Rentrant d'un de ces voyages en automne 1263, le prince Alexandre mourut en route près de Gorodetz sur la Volga et fut sincèrement pleuré par tout le monde, car au dire du chroniqueur, il « avait beaucoup peiné pour la terre russe, pour Novgorod et pour Pskov, usant sa vie pour la foi orthodoxe ». A une époque sombre et désastreuse, dans la Russie du nord seul Alexandre personnifiait la vaillance et la fortune militaire, la sagesse politique et l'abnégation. Cela a fait sa gloire.

Les princes qui lui succédèrent à Vladimir (ses frères cadets Yaroslav de Tver et Vassili de Kostroma) ne jouirent point de la même autorité en Russie. Sous leur règne, le prestige du grand-prince faiblit; les autres princes ne voulaient pas leur obéir et même luttaient ouvertement contre eux, bien que les grands-princes eussent été nommés par le *yarlyk* du khan. Dans les générations suivantes — celles des fils, des neveux et des petits-fils d'Alexandre Nevski — les guerres civiles se perpétuèrent et le système des *oudels* se consolida définitivement dans la Russie Souzdalienne.

La particularité de ce système était la suivante : toutes les principautés qui s'étaient formées en Souzdalie furent considérées comme propriété privée des familles princières les possédant. Chaque prince voyait dans son *oudel* une *votchina* (patrimoine héréditaire) et en disposait à son gré. Il léguait sa province à qui lui plaisait et la partageait en autant

de lots qu'il avait d'héritiers. Même ayant reçu le yarlyk des khans qui lui conférait le titre de grand-prince, un prince d'*oudels* n'allait pas résider dans la capitale (Vladimir) mais continuait à rester dans sa province, d'où il gouvernait Vladimir. Les premiers à le faire furent les frères d'Alexandre — Yaroslav et Vassili : ayant reçu Vladimir ils ne bougèrent pas de leurs villes — Tver et Kostroma. Par conséquent on appelait les grands-princes de Vladimir d'après les villes de leurs *oudels*: Yaroslav de Tver, Vassili de Kostroma, Dmitri de Péréyaslavl, André de Gorodets, etc.

Les provinces de la Russie de Souzdal se transformèrent en *oudels-votchinas* des différentes familles princières pour beaucoup de raisons. D'abord, depuis les origines mêmes de la principauté de Souzdale, le pouvoir du prince y était très grand (§ 29). Les princes n'avaient pas à tenir compte de *vétchés*; ils fondaient les villes et les gouvernaient eux-mêmes. Le prince souzdalien avait pris l'habitude de se considérer comme propriétaire de toute la terre soumise à son autorité. Les vieux princes du XIIe siècle avaient légué cette conception de leur pouvoir à leurs successeurs. Deuxièmement, plus les princes descendants de Vsévolod-au-grand-Nid devenaient nombreux, plus il était difficile au grand-prince de Vladimir de les tenir en soumission. Les princes d'*oudels* s'unissaient souvent contre le grand-prince pour l'empêcher de devenir trop fort et pour mieux préserver leur indépendance. Ils n'avaient cure du fait que le grand-prince était confirmé dans ses prérogatives par le khan; ils portaient des plaintes et intriguaient contre lui dans la Horde; ils allaient même jusqu'à lui faire la guerre. Dans de telles conditions, les grands-

princes ne parvenaient naturellement pas à tenir les autres princes en obéissance, et ceux-ci devenaient maîtres absolus dans leurs *oudels*. Troisièmement, bien que l'ordre de succession familiale au titre grand-princier se fût conservé en Russie Souzdalienne, il y acquit un caractère particulier. Le titre était porté par celui des princes qui réussissait à s'assurer le trône de Vladimir. Les aînés parmi les princes d'*oudels* cherchaient à obtenir de la Horde un *yarlyk* pour la ville de Vladimir en faisant valoir leurs droits d'aînesse. Mais quiconque régnât à Vladimir, cela ne changeait en rien l'ordre de gouvernement dans les autres principautés. Chaque prince restait dans sa *volchina*; seulement, celui qui devenait grand prince adjoignait Vladimir à son *oudel*. Ainsi, la succession par droit d'aînesse ne s'appliquait qu'à la capitale; les autres villes étaient considérées comme propriété privée de la famille et non pas de la dynastie. Avec le temps, lorsque les familles princières s'étaient multipliées, elles eurent chacune leur « grand-prince ». Il y eut des grands-princes de Tver, de Yaroslavl, de Nijni-Novgorod, mais chacun d'eux espérait devenir en outre grand-prince de Vladimir et de « toute la Russie ».

Les conséquences de ce système d'*oudels* dans la Russie Souzdalienne au XIIIe et XIVe siècles furent très importantes. La première fut le morcellement infini des oudels princiers. Les princes pullulèrent; chacun en mourant partageait par testament sa *volchina* entre ses héritiers, même à sa veuve il laissait des villes et des villages en « opritchnina » (jouissance viagère). Ainsi les *oudels* croissaient en nombre, mais diminuaient en étendue. Les princes qui recevaient de moins en moins de terres s'appauvrissaient

à chaque génération et manquaient de moyens d'existence. De là leur désir de se procurer des terres et des biens par des empiètements sur les voisins. Dans la nombreuse dynastie de princes le sentiment de parenté était très affaibli par les disputes et les guerres fréquentes; aussi, attenter à la propriété du voisin était-il considéré comme un procédé parfaitement licite. La course aux « acquisitions » aliénait les princes les uns des autres et engendrait un véritable brigandage. Les princes ne s'envisageaient plus que comme des rivaux et des ennemis, et à la première occasion propice essayaient de s'emparer d'une ville mal défendue, d'un village, de paysans. Chacune de ces « acquisitions » était un gain (*primysel*) très avouable. Comme résultat de cette politique l'organisation politique se décomposait et les mœurs devenaient barbares. Dans la Russie du nord-est s'enracina un désordre politique où le seul droit était celui du plus fort. Une issue de ce triste état de choses ne s'esquissa que lorsqu'un mouvement populaire en faveur de l'union ait s'accentua en Souzdalie et qu'il se trouva à Moscou une puissante famille princière qui sut profiter de ce mouvement.

§ 36. Evénements dans la Russie Méridionale. Le Prince Daniel de Galitch. Décadence de la Russie du sud-ouest. —En 1240 Batou ravagea Kiev, Galitch et la Volynie au moment où les guerres civiles y sévissaient. Après la disparition en 1205 du prince Roman qui avait réuni en son pouvoir la Volynie et Galitch, restèrent ses deux jeunes fils, Daniel et Vassilko. Ce n'est qu'après 25 ans de lutte avec les princes ses voisins et les boyars de Galicie que *Daniel Romanovitch* réussit à occuper défini-

tivement le trône ancestral et à s'installer à Kiev et à Galitch[1]. Mais les désordres n'avaient pas encore cessé. « Les boyars de Galitch appelaient Daniel prince, mais gouvernaient toute la terre eux-mêmes », dit le chroniqueur. Il se passa du temps avant que Daniel pût briser la résistance des boyars.

A peine y eut-il réussi, que son pays fut envahi par Batou. Daniel s'enfuit en Pologne et revint dans son domaine lorsque les Tatars furent partis. Il se mit activement à relever les villes détruites et à y ramener la population qui avait pris fuite. Pour repeupler sa province, il invita des colons d'autres pays : Polonais, Allemands, Hongrois. Cherchant par tous les moyens de rendre sa principauté plus forte, il y élevait et fortifiait des villes. Il se soumit aux Tatars et fit le voyage d'hommage à la Horde, mais n'en cessa pas moins de songer à l'émancipation de son pays. Dans ce but, il entreprit une série d'actes importants. Se rendant compte de l'insuffisance de ses propres forces pour l'affranchissement du joug tatare, il se mit en relations avec l'Occident, s'adressa au pape, lui promettant de se rallier à l'église catholique, et s'efforçant d'organiser une croisade contre les Tatars. Le pape envoya à Daniel une couronne royale avec laquelle celui-ci fut couronné

1. Beaucoup de princes méridionaux s'étaient jetés sur l'héritage de Roman Mstislavitch — les Monomacovitchis, les Olgovitchis. Les boyars Galiciens se soulevèrent contre leurs jeunes princes. Avec leur mère, leur précepteur leur nourrice et un prêtre, Daniel et Vassilko échappèrent à leurs ennemis et aux émeutiers, et de Vladimir en Volynie se réfugièrent d'abord en Pologne et ensuite en Hongrie. Là ils trouvèrent asile et secours et purent retourner en Russie pour tenter de reprendre leurs terres. La lutte entre les princes russes, polonais et hongrois pour la possession de la Volynie et de la Galicie dura de longues années. Dans cette lutte les boyars de Galitch jouèrent un rôle assez important : l'un d'eux, nommé Vladislav, s'enhardit jusqu'à monter sur le trône galicien, mais cet unique prince-boyar ne régna pas longtemps.

à Droguitchine (1255). Mais l'affaire n'alla pas plus loin. La croisade ne put s'arranger et, somme toute, Daniel ne reçut aucun secours de l'Occident contre les Tatars. Rompant alors les relations avec le pape, Daniel chercha des alliés plus rapprochés et se lia avec le prince lithuanien Mindovg. Peu à peu il manifesta ses intentions hostiles envers les Tatars et sembla sur le point de leur déclarer la guerre. Mais les Tatars ne se laissèrent pas surprendre et envoyèrent contre Daniel une armée dont le commandant exigea que toutes les forteresses fussent rasées. Daniel ne trouva pas le courage de combattre ce terrible ennemi et se soumit à contre-cœur, car il voyait que les forces des Tatars étaient de beaucoup supérieures aux siennes.

Telle était l'attitude de Daniel à l'égard des Tatars. Le rêve de s'affranchir de leur joug ne l'empêchait pas d'entretenir des rapports animées avec les voisins occidentaux. Habitué dès l'enfance au commerce des étrangers, Polonais et Hongrois, Daniel suivait attentivement la marche des événements en Occident et souvent intervenait dans les affaires de Hongrie, de Bohême, du duché d'Autriche et de Pologne. Il s'apparentait aux souverains étrangers, songeait à des acquisitions territoriales en Allemagne, se préoccupait de la consolidation des liens commerciaux avec les pays occidentaux et accueillait volontiers dans ses terres des émigrés venant de l'Occident. Ces rapports avec l'Europe Occidentale résultaient très naturellement de la situation géographique de la Galicie, située à la limite extrême de la terre russe et limitrophe des terres polonaises et hongroises. Mais ces liens intimes avec l'Occident furent aussi l'une des causes de la perte

rapide de leur indépendance par la Volynie et la Galicie, peu de temps après la mort de Daniel.

Tout comme les autres provinces occidentales de la Russie, la principauté de Daniel se ressentait de la poussée des Lithuaniens, mis en branle par les Allemands. Daniel soutenait une lutte perpétuelle contre le prince lithuanien Mindovg et contre la plus sauvage des tribus lithuaniennes, les Yatviagues. Mais, pendant que les faibles princes de Polotsk reculaient devant les Lithuaniens et se soumettaient à eux, Daniel prenait lui-même l'offensive, envahissait les provinces lithuaniennes et avait constamment le dessus sur l'ennemi. A la fin, les Yatviagues se virent obligés de payer un tribut au prince de Galitch. Mindovg aussi chercha à faire la paix avec Daniel, en lui offrant d'arranger un mariage entre leurs enfants. Chvarn, le fils de Daniel, épousa la fille de Mindovg, et grâce à cette union, Daniel acquit une influence considérable sur les affaires de la principauté Lithuanienne. Cette influence s'accrut surtout après la mort de Mindovg, lorsque les troupes russes de Chvarn Danilovitch restaurèrent l'ordre en Lithuanie et aidèrent Voïchelk, fils de Mindovg, à s'y maintenir.

Le prince Daniel de Galicie mourut vers 1264 (presqu'en même temps que les princes Alexandre Nevsky et Mindovg). Sa gloire est surtout due au succès peu commun de ses entreprises. Il fit cesser les désordres qui déchiraient depuis de longues années la Russie du sud-ouest; il mâta les boyars, raffermit le pouvoir princier, assura l'ordre public et releva le bien-être du peuple. La Russie acquit du poids et de l'influence dans les affaires de l'Europe centrale. La Lithuanie fut vaincue et pacifiée. Il est vrai que

la domination tatare pesait sur la province de Daniel, tout comme sur la Russie du Nord; mais ici elle se faisait, évidemment, moins sentir parce que les terres de Daniel, plus éloignées des territoires où erraient les nomades, se trouvaient à l'extrême limite des pays dont les envahisseurs tatars s'était emparés. Les héritiers de Daniel n'avaient plus qu'à entretenir l'ordre qu'il avait instauré. Mais ils s'en montrèrent incapables. L'histoire de la Russie du sud-ouest après Daniel n'est qu'une longue suite de troubles et de guerres civiles. Les princes de Galicie et de Volynie, fils, neveux et petits-fils de Daniel, étaient en discorde perpétuelle. Les boyars reprirent leur ancienne importance; les habitants des villes, pour la plupart étrangers à la province ou au pays, venus d'un peu partout, ne manifestaient aucun patriotisme. Cet état de choses provoqua l'intervention étrangère dans les affaires de la Russie du sud-ouest. La Lithuanie, débarrassée de l'influence des princes galiciens, devint si puissante au XIVe siècle, qu'elle aspira elle-même à conquérir la Russie du sud-ouest. Les princes Lithuaniens parvinrent à s'emparer de la Volynie au milieu du XIVe siècle. En même temps, la Pologne saisit Galitch. Ainsi passa en des mains étrangères la riche succession du fameux prince Daniel Romanovitch.

CHAPITRE III

ORIGINES ET EXPANSION DE LA GRANDE PRINCIPAUTE DE LITHUANIE

§ 37. Les premiers princes Lithuaniens. — On a vu plus haut (§§ 34, 36) que la pression allemande amena au XIIIe siècle les tribus lithuaniennes à s'unir entre elles et à se grouper autour de princes russes ou lithuaniens afin de repousser leurs envahisseurs. Le prince Mindovg (ou Mindové) fut le représentant de ces aspirations unificatrices. S'étant emparé d'une ville russe Novgorodok (ou Novogrodek) située aux sources du Niémen, il y fonda une principauté, et de là étendit son pouvoir sur une partie des Lithuaniens, des Jmoudes et des Yatviagues, ainsi que sur les communes russes de Polotsk, Vitebsk et, en partie, de Smolensk. Conquérant la Russie à l'aide de ses Lithuaniens, il se servait des Russes pour étendre son influence et son pouvoir parmi les petits princes lithuaniens. Combattant les Allemands, il leur opposait une milice composée de Russes et de Lithuaniens. Il fut le premier des princes lithuaniens qui essayât de rapprocher les peuples russes et lithuaniens, auparavant si hostiles, et de baser sa principauté sur cette union. Cet état était encore bien faible et peu solide ; mais il protégeait les Lithuaniens contre les Allemands et don-

nait aux Russes un asile contre les Tatars. Cela suffisait pour qu'il durât. Mindovg lutta toute sa vie contre les Allemands, tantôt reculant devant eux, tantôt se soulevant de nouveau. Quand cela lui fut utile, il accepta de se faire baptiser par les Allemands, ce qui lui valut une couronne royale de la part du pape. Mais lorsque les circonstances changèrent, il revint au paganisme et se jeta de nouveau sur les Allemands. De même envers la Russie Mindovg variait sa politique. Conquérant inflèxible, il acceptait parfois de s'entendre à l'amiable. Ayant rencon tré un rival puissant dans le prince Daniel Romanovitch de Galitch, il le contenta en lui cédant certaines terres et en donnant sa fille en mariage à son fils Chvarn. Cependant malgré toute sa souplesse Mindovg finit mal. Des princes lithuaniens, mécontents de lui, le tuèrent (1263), mais ils périrent presque tous par la vengeance de Voïchelk, fils de Mindovg. L'un d'entre eux, le prince Dovmont, se réfugia à Pskov où il se convertit au christianisme et, devenu gouverneur, acquit beaucoup de gloire et d'estime par la bravoure et la fortune avec lesquelles il défendit Pskov contre les Allemands et les Lithuaniens.

Après la mort de Mindovg de grands désordres éclatèrent dans son royaume, et la principauté se vit diminuée par la perte de nombreuses provinces qui s'en détachèrent. Un demi-siècle s'écoula avant que l'ordre se rétablit en Lithuanie et que le pouvoir princier s'y consolidât. A partir de 1316 on y voit le prince Guédimine, fondateur de la dynastie des Guédiminovitchis, créer un grand et solide état avec des terres russes et lithuaniennes. Depuis Mindovg, l'influence russe sur les princes lithuaniens s'était

fortement accrue. Du temps de Guédimine, la Lithuanie possèdait déjà des villes fortifiées selon toutes les règles de l'art militaire; les troupes lithuaniennes étaient bien armées et bien organisées; elles savaient assiéger une ville et se servir d'engins de siège. Les habitants des communes avaient une administration régulière et devaient défendre leurs villes à tour de rôle et pendant des termes fixés. Toute cette organisation, les Lithuaniens la devaient à l'influence russe. Des Russes servaient dans les armées de Guédimine et les commandaient; ils étaient envoyés en ambassades au nom du souverain lithuanien; ils administraient des villes et des communes. Bref, l'élément russe avait manifestement pris l'ascendant sur l'élément lithuanien, moins civilisé, et un rapprochement pacifique s'ensuivit entre les deux peuples voisins. A la cour de Guédimine, on entendait parler le russe, car Guédimine lui-même était marié à une Russe et arrangeait pour ses enfants des mariages avec des Russes. Il se considérait lui-même non seulement prince lithuanien, mais aussi prince russe, et dans ses relations avec les Allemands se faisait nommer *rex Litvinorum Ruthenorumque.* C'est par ce rapprochement pacifique des deux peuples que s'explique la rapidité et la facilité avec lesquelles les terres de la Russie du sud-ouest se rassemblèrent sous le pouvoir de Guédimine. Il soumit toutes les principautés russes depuis Polotsk jusqu'à Kiev et prépara l'annexion de la Volynie. Ses terres étaient limitrophes à l'est de celles de Smolensk et de Tchernigov, au sud, de celles de la Volynie. Guédimine gouvernait son vaste royaume d'abord du château imprenable de Trok, sur une île au milieu d'un lac, et ensuite de Vilna, construite par lui sur la rivière Vilia, affluent du Niémen.

Les deux tiers des terres de Guédimine étaient des terres russes. Comme résultat *la dynastie lithuanienne avait réussi à former un nouveau centre vers lequel gravita bientot toute la Russie du sud-ouest, qui avait perdu son unité.* Cette unification, commencée par Guédimine, fut terminée par ses enfants et ses petits-enfants. Cela se fit rapidement et facilement car la population des terres russes acceptait volontiers le pouvoir des Guédiminovitchis, très russifiés eux-mêmes.

Parmi les nombreux fils de Guédimine, deux concentrèrent entre leurs mains le pouvoir en Lithuanie. Ce fut le grand prince Olguerd et le prince jmoude Keïstout. Très liés entre eux, ils se partagèrent le gouvernement, de telle façon qu'Olguerd administrait la population russe de l'Etat Lithuanien, et Keïstout, la population lithuanienne. Olguerd, de Vilna, orientait son activité vers l'est, contre la Russie du nord-ouest; Keïstout, résidant à Trok, déployait ses efforts vers l'Occident et opérait contre les Allemands. Aussi les Russes connaissaient-ils Olguerd plus que son frère; ils louaient beaucoup ses talents et son intelligence, disant qu'il était un politicien habile et discret, qui combattait « moins par la force que par la sagesse ». Keïstout était bien connu des Allemands; ils le représentent comme un vaillant chevalier, brave et généreux, droit et honnête. Tout en restant païen de religion, Keïstout était chrétien par l'esprit. Quand à Olguerd, personne ne savait au juste à quelle religion il appartenait. Se soutenant mutuellement dans leurs entreprises, Olguerd et Keïstout, d'un côté arrêtaient les Allemands dans leur poussée vers l'est, de l'autre, continuaient l'unification de la Russie, commencée par leur père. La guerre contre les Alle-

mands prenait l'aspect d'une série d'incursions réciproques, que les Allemands appelaient « *reis* ». Leur but était de faire peur à l'ennemi, de lui causer le plus de mal possible et de rentrer sans pertes. Les deux côtés belligérants, les Allemands et les Lithuaniens, n'allaient pas plus loin que ces incursions. La poussée des Allemands s'était arrêtée, et du temps de Keïstout, ils étaient déjà assez contents de pouvoir conserver les territoires occupés précédemment. En Russie méridionale, Olguerd réalisa de grands succès. Il s'empara de la province de Tchernigov-Séverski, ainsi que de Briansk et soumit définitivement Kiev et la Volynie. Olguerd chercha maintenant à étendre son influence sur Novgorod et Pskov et soutint Tver contre Moscou. Mais dans la Russie du nord Moscou était déjà assez forte pour tenir les Lithuaniens en échec. Devant un adversaire aussi vaillant et tenace que le grand-prince Dmitri Donskoï, Olguerd fut obligé de reculer.

L'œuvre d'Olguerd et de Keïstout se résume ainsi. Ayant mis fin à la conquête allemande, *ils réunirent entre leurs mains toute la Russie méridionale et occidentale, l'affranchirent du joug tatar et la dotèrent d'un pouvoir ferme et unique.* La circonstance importante est que ce pouvoir était russe par sa culture et ses procédés. Les Russes croyaient que les Guédiminovitchis allaient restaurer l'ancienne puissance et l'ancien régime russes dans les provinces originaires russes, sur le moyen et le haut Dnièpr. L'état Russo-Lithuanien formé par les Guédiminovitchis avait, semblait-il, un brillant avenir. Toutefois la marche des événements dut décevoir les espérances que fondait sur les princes lithuaniens toute la Russie du sud-ouest.

§ 38. Union polono-lithuanienne. Jagellon. — Olguerd mourut en 1377 laissant plusieurs fils. C'est Jagellon (Yagaïlo) qui devint grand-prince. Ne possédant ni les talents, ni l'autorité de son père, Jagellon ne sut exercer son pouvoir avec dignité. Une guerre survint entre lui et son oncle Keïstout, provoquée par la perfidie de Jagellon : celui-ci fut trouvé coupable de relations secrètes avec les Allemands contre son oncle célèbre. Keïstout déposa Jagellon, mais lui laissa la vie sauve. Ayant choisi un moment propice, Jagellon se révolta contre son oncle, l'attira par ruse dans un guet-apens et le fit étrangler (1382). Le fils de Keïstout, Vitovt, tombé entre les mains de Jagellon en même temps que son père, parvint à se sauver de prison et alla se réfugier chez les chevaliers teutons. Plus tard il revint dans son pays, fit la paix avec Jagellon et reçut quelques-unes des terres de son père.

Les débuts de Jagellon étaient peu glorieux et même criminels, mais en 1385 la Pologne lui offrit d'épouser la princesse polonaise Hedvige (Yadviga) et d'unir ensemble la Pologne avec la Lithuanie. Le gouvernement polonais avait des raisons sérieuses pour désirer cette union. Après l'extinction de la dynastie des Piastes (1370) le trône polonais avait passé au roi hongrois Ludovic, apparenté aux Piastes par descendance féminine, et c'est sa fille Hedvige, alors en bas âge, qui après sa mort fut proclamée reine. L'avènement de Hedvige provoqua des discordes sanglantes parmi les *pany* (nobles) polonais; il en fut de même lorsque surgit le grave problème de choisir un époux pour la jeune reine. On désirait un fiancé qui fût moins agréable à la reine qu'utile à l'Etat polonais. Les nobles le trouvèrent en la personne de Jagellon. En épousant

Hedvige, il devait assurer à la Pologne l'alliance et le soutien de son pays. Pour la Pologne, cela avait une double importance. Premièrement, il existait entre la Pologne et la Lithuanie une ancienne rivalité pour la possession des provinces russes de Galicie et de Volynie. La Lithuanie possédait la Volynie, aspirait à Galitch et tenait la Pologne sous la menace perpétuelle de ses attaques. Ce danger disparaissait avec l'union de Jagellon avec Hedvige. Deuxièmement, les Allemands s'étant emparés des territoires lithuaniens sur le littoral baltique, leur proximité se faisait maintenant sentir aux Polonais. Les Teutons prirent la Poméranie polonaise, refoulèrent la Pologne de la mer et accaparèrent le trafic commercial sur la Vistule, dont ils occupèrent l'embouchure. Les Polonais menaient contre les Allemands le même genre de guerre populaire que les Lithuaniens. En unissant les forces des deux peuples contre leur commun ennemi, on pouvait espérer d'obtenir des succès durables.

Jagellon accepta avec joie la proposition des Polonais. Il consentit à toutes les conditions qui lui furent posées, pourvu qu'il pût réunir sous son sceptre les deux Etats. On exigea qu'il se fît catholique et qu'il baptisât la Lithuanie païenne. Le père et le grand-père de Jagellon avaient fait preuve d'indifférence religieuse et de tolérance; il n'y a donc rien de surprenant qu'il abandonnât facilement l'orthodoxie grecque pour la foi romaine. La Lithuanie connaissait depuis longtemps la propagande catholique; les Allemands avaient déjà essayé de convertir les Lithuaniens à leur religion; il était facile à Jagellon d'admettre une pareille propagande de la part des Polonais. Il consentit en outre

à la fusion de la Lithuanie et de la Pologne en un seul Etat et promit son concours pour récupérer les provinces enlevées à la Pologne par ses voisins. En 1386, le mariage de Jagellon avec Hedvige fut célébré et l'union lithuano-polonaise consommée Jagellon devint roi de Pologne sous le nom de Vladislav. Une conversion en masse des Lithuaniens au catholicisme eut lieu; elle fut suivie de la destruction de temples païens, du feu sacré « *znitch* » et d'autres attributs de l'ancien culte. Bientôt aussi se firent sentir les effets politiques de l'union conclue. La rivalité et la lutte entre la Lithuanie et la Pologne pour la possession des provinces de la Russie méridionale cessèrent. Jagellon avec ses troupes avait même aidé les Polonais de reprendre les villes de la Russie Rouge, Galitch, Lvov (Lemberg) et les autres, que les Hongrois avaient occupées. Finalement en 1410, les forces réunies de la Lithuanie et de la Pologne infligèrent une défaite terrible à l'Ordre des Teutons sur la frontière entre la Prusse et la Pologne, près des villages de Grünwald et de Tannenberg. Cette fameuse bataille dans laquelle les Slaves polonais et russes vainquirent les Allemands fait époque dans l'histoire de l'Ordre et dans celle de la Pologne. La puissance de l'Ordre s'écroula et ses conquêtes cessèrent, tandis que la Pologne et son alliée sortirent grandies de cette épreuve.

L'union s'avéra comme très avantageuse pour la Pologne. Quant à la Lithuanie, l'union lui donna sûre ment des avantages mais en même temps entraîna des suites fâcheuses. Elle lui apporta des germes de discorde et de décomposition. Jusqu'en 1386, il y avait dans l'Etat russo-lithuanien deux nationalités (lithuanienne et russe) et deux religions (orthodoxe

et païenne). La population russo-orthodoxe occupait à peu-près les neuf dixièmes du territoire et possédait une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Lithuaniens-païens. Les Lithuaniens subissaient naturellement une forte influence de la culture russe; ils s'en accommodaient d'autant plus volontiers que l'union des deux peuples sous un même gouvernement se faisait graduellement et sans hostilité prononcée. La principauté lithuano-russe était vouée, semblait-il, à devenir entièrement un état russe et orthodoxe. Par contre, l'union de 1386 rendit catholique le gouvernement de l'état, et, à côté de l'orthodoxie, plaça le catholicisme romain qui lui était hostile. L'orthodoxie avait en Lithuanie seulement une prépondérance numérique; mais le catholicisme y devint la religion dominante puisque le souverain lithuanien l'avait adoptée et s'était engagé à la propager. Ainsi se prépara en Lithuanie le terrain de haine et de conflits religieux. D'autre part, le catholicisme fut introduit en Lithuanie par des Polonais, ce qui amena la propagation de la civilisation polonaise. Le clergé polonais, les courtisans et fonctionnaires polonais parurent en Lithuanie et y remplacèrent les familiers russes du prince. Ils apportèrent avec eux les langues polonaise et latine et les mœurs et coutumes polonaises, à la place de la langue et des mœurs russes. Jagellon et sa cour non seulement devinrent catholiques, mais aussi se polonisèrent, tandis que la majorité du peuple de la vieille Lithuanie et de toute la Russie ne voulait pas abandonner ses anciens rites et ses vieilles coutumes, et il en résulta inévitablement des discordes nationales et religieuses. Tel était le côté sombre de l'union. La population de la Lithuanie et

de la Russie occidentale n'avait pas de sympathie pour Jagellon et se souleva contre lui.

§ 39. Vitovt. — Devenu roi de Pologne, Jagellon ne pouvait plus gouverner directement la principauté lithuanienne et il y envoya en qualité de lieutenant, avec le titre de «grand-prince», un de ses frères, Skirguellon (Skirgaïlo). Les autres princes lithuaniens entrèrent en lutte avec Jagellon et Skirguellon et firent si bien que bientôt le fils de Keïstout — Vitovt, devint grand-prince lithuanien, en dépendance vassale de Jagellon (1392). Aux diètes de la noblesse polonaise et lithuanienne (en 1401 et 1413) l'union dynastique lithuano-polonaise fut définitivement établie, et Vitovt se reconnut seulement en possession viagère de sa principauté. Mais de fait il était un souverain absolu et menait une politique indépendante. Une grande intelligence et des capacités hors ligne lui permirent de devenir le successeur direct de Guédimine et d'Olguerd. Il annexa à la Lithuanie la province de Smolensk (1395); sous son règne, les frontières de la Lithuanie s'étendirent sans précédent : elle atteignaient les deux mers — la mer Baltique et la mer Noire. La Lithuanie « d'une mer à l'autre » — était l'expression dont on se servait pour désigner les limites du royaume de Vitovt. Cherchant à étendre son influence politique, Vitovt s'ingérait dans les affaires de toutes les terres russes, celles de Novgorod et de Pskov, de Tver, de Riazane, de Moscou. Le grand prince de Moscou, Vassili Dmitriévitch, quoique marié à Sophie, fille de Vitovt, dut s'opposer aux empiètements de son beau-père sur les terres à l'est et au nord de la Russie. En vertu d'un accord survenu

entre eux, la rivière Ougra (affluent gauche de l'Oka) fut désignée comme la frontière entre le territoire de Moscou et celui de la Lithuanie. C'est si loin au nord que Vitovt avait poussé la pointe! Il essaya même de subjuguer la Horde d'Or, qui était alors déchirée par des discordes intérieures. Mais le chef de la Horde, Yédigué, infligea à Vitovt une défaite décisive sur la rivière Vorskla (affluent gauche du Dnièpr) et mit ainsi fin à ses aspirations. Les exploits de Vitovt en firent un héros populaire lithuanien et son règne était considéré comme le comble de l'épanouissement et de la puissance de la Lithuanie. Mais les premiers symptômes de décomposition intérieure apparaissaient déjà dans le jeune état lithuanien.

Les succès de Vitovt étaient les conséquences du mécontentement provoqué parmi les populations russe et lithuanienne par l'union avec la Pologne. En soutenant Vitovt dans sa lutte contre Jagellon et Skirguellon, ces populations montraient qu'elles ne voulaient pas se soumettre à l'influence polono-catholique, mais qu'elles désiraient affirmer l'indépendance et l'autonomie de leur vie politique. Dans ces conditions, le rôle de Vitovt semblait assez facile. Il lui eût fallu s'appuyer sur la partie la plus considérable de la population — la partie orthodoxe-russe — et faire de son Etat une principauté russe, comme l'était celle de Moscou. Si Vitovt eût adopté une politique russe et se fût converti à l'orthodoxie, il eût pu devenir le rival des princes de Moscou et les devancer peut-être en réunissant sous son sceptre toute la terre russe. Mais Vitovt n'en fit rien, car d'un côté, il avait besoin de l'appui de la Pologne contre les Allemands, et de l'autre, en Lithuanie même, il y avait des gens qui trouvaient leurs avan-

tages dans l'union et qui poussaient Vitovt vers le rapprochement avec la Pologne.

Pour bien comprendre la situation, il faut se rappeler les circonstances suivantes. D'après les clauses de l'union, établies par la diète polono-lithuanienne, en 1413, dans le bourg de Gorodlo (sur le Boug Occidental), *les sujets du grand-prince de Lithuanie en adoptant la foi catholique acquéraient tous les droits et privilèges dont jouissaient en Pologne les personnes de la classe correspondante.* Ainsi les princes et les boyars lithuaniens s'assimilaient aux *pany*; les membres des *droujinas*, — serviteurs des princes — à ceux de la *chliakhta* (petite noblesse) polonaise; la cour et l'administration en Lithuanie s'organisaient sur le modèle de la cour royale de Pologne, et les charges nouvellement créées ne se distribuaient qu'à des catholiques. Ceux qui cherchaient du profit et des honneurs sous le nouvel ordre des choses, se laissaient lâchement entraîner du côté de la Pologne et du catholicisme, et par leur intermédiaire, l'influence polonaise pénétrait dans le milieu lithuano-russe. Les sujets de Vitovt se trouvèrent maintenant partagés en trois factions de tendances différentes : russe-orthodoxe, lithuanienne-nationale et catholique-polonaise. Toutes les trois plaçaient leurs espoirs en la personne du prince populaire qui les traitait toutes avec une attention égale. Chacune considérait le prince de son parti, mais lui ne prenait le parti de personne. Voulant conserver l'alliance avec la Pologne, qui lui était indispensable, il se trouvait particulièrement lié à ceux de ses sujets lithuaniens qui favorisaient l'union avec la Pologne. Mais il comprenait que ces partisans de la Pologne étaient encore rares et faibles et, pour cette raison, hésitait

de se joindre directement et ouvertement à Jagellon. A la fin de ses jours, il sollicita même la couronne royale des mains de l'empereur d'Allemagne, ce qui aurait équivalu à son indépendance de la Pologne. Il n'y réussit pourtant pas. Vitovt mourut (1430) laissant les partis nationaux et politiques de son pays irréconciliés, pleins de méfiance et d'irritation les uns contre les autres. La lutte de ces partis ruina peu à peu la puissance et la grandeur de la principauté de Lithuanie.

§ 40. La principauté de Lithuanie après Vitovt. — Vitovt ne laissa pas d'enfants mâles. Ses successeurs élus par la noblesse lithuanienne menèrent une politique de souverains indépendants, tâchant de se soustraire à la souveraineté de la Pologne. L'union ne subsistait qu'en principe; mais les deux parties ne pouvaient dénoncer ce principe, car autant la Pologne que la Lithuanie, avaient besoin du soutien réciproque contre les ennemis extérieurs communs. Ce n'est que sous *Casimir IV*, fils cadet de Jagellon, (1440-1492) que les deux pays se trouvèrent en union réelle, car Casimir, élu dans son enfance grand-prince de Lithuanie, fut plus tard élu roi de Pologne et réunit ainsi les deux pays sous son sceptre. Mais après la mort de Casimir IV (« Petit Jagellon ») la Lithuanie se sépara de nouveau de la Pologne, ayant élu comme grand-prince *Alexandre Casimirovitch*. Seulement en 1501, lorsque la Pologne l'eut confirmé comme roi, les deux Etats s'entendirent pour tenir désormais fermement à l'union et pour élire toujours le même souverain pour les deux pays. Ce n'est que lorsque toutes ces difficultés furent aplanies que se réalisa finalement l'union ébauchée en 1386.

Malgré la tendance continuelle de la Lithuanie à se détacher de la Pologne, *durant tout le* XV*e siècle l'influence polonaise ne cessa de croître et de s'affirmer en Lithuanie.* Bien que les princes lithuaniens se comportassent avec une grande indépendance, il n'en restait pas moins vrai qu'eux-mêmes et leurs dignitaires étaient tous des catholiques polonisés.

Tant que subsistait l'ancien ordre des choses et que les princes vassaux étaient forts, cela n'avait pas trop d'importance. Chaque prince gouvernait sa province d'une façon indépendante; s'il était orthodoxe et russe d'esprit, sa province ne ressentait pas l'oppression polonaise et catholique. Mais au XVe siècle, la puissance des grands-princes de Lithuanie s'accrut et peu à peu ils transformèrent les princes vassaux en simples gouverneurs et serviteurs subordonnés. Simultanément, l'administration des provinces subit des changements dans le sens de centralisation. Partout les catholiques furent préférés aux orthodoxes et les coutumes polonaises aux coutumes russes; à tous les postes administratifs furent nommés (en vertu de l'acte de 1413) des princes et des boyars de foi romaine. Partout les orthodoxes russes se sentaient humiliés et lésés. Le sort le plus pénible était réservé à la noblesse russe, aux princes et boyars, qui de souverains et gouvernants étaient devenus subordonnés et persécutés. Les uns, plus lâches, reniaient l'orthodoxie, adoptaient le catholicisme, se polonisaient et payaient de ce prix une belle carrière. D'autres essayaient de lutter, en attendant le secours de Moscou orthodoxe, qui à cette époque était devenue assez forte. Tantôt avec leurs provinces ils se livraient au grand-prince de Moscou, expliquant leur trahison envers la Lithuanie

par la persécution religieuse; tantôt ils venaient simplement se mettre au service de Moscou, faisant valoir l'ancien droit des serviteurs libres de changer de maître. Ces transfuges entraînaient Moscou à prendre part aux affaires de la Lithuanie, dont elle apprenait la faiblesse intérieure. Plus d'une fois, la Russie lui déclara la guerre, menaçant de lui enlever toutes ses provinces russes. Ces menaces faisaient que le gouvernement lithuanien raffermissait ses liens avec la Pologne pour trouver un appui contre de nouveaux et dangereux ennemis.

La noblesse et les princes lithuaniens n'étaient pas les seuls à souffrir du gouvernement catholique de la Lithuanie. Au début de son histoire la principauté Russo-Lithuanienne avait une organisation sociale héritée de la Russie Kiévienne. Les princes étaient entourés d'une *droujina* composée d'hommes libres et de *kholops* (serfs); la ville avec son *vétché* formait un centre, dont dépendait la province peuplée de paysans libres (*smerd*). Selon la règle établie lors de l'union, tous les Lithuaniens devenus catholiques jouissaient du droit polonais, c'est-à-dire qu'ils étaient dotés de droits identiques à ceux que possédaient en Pologne les personnes de la classe correspondante. Or en Pologne, vers la même époque un ordre féodal particulier achevait de se former définitivement : celui des classes rigoureusement départagées avec une entière prépondérance de la *chliakhta* (petite noblesse). Les villes polonaises suivant ce qu'on appelait le « droit de Magdebourg » formaient, à l'intérieur des murs, des communautés possédant une autonomie basée sur une échelle d'« états ». La *chliakhta* polonaise devenait, peu à peu, la classe gouvernante avec de vastes droits politiques et économiques. Elle n'avait que fort peu

d'obligations envers l'Etat et exerçait son influence sur le gouvernement du pays et sur l'élection des rois; jouissant d'un droit de propriété privilégié, elle s'assura sur ses terres un pouvoir illimité sur les paysans asservis et dépourvus de droits. C'est vers cette organisation polonaise, avantageuse aux nobles et terrible pour le reste de la population, que commença son évolution l'Etat Lithuanien, lorsqu'il procéda à la péréquation des droits des Lithuaniens catholiques avec ceux des classes correspondantes de la société polonaise.

Les vieilles *droujinas* des princes provinciaux en Lithuanie fournirent peu à peu les cadres d'une classe militaire nombreuse qui, en compensation de ses services, était dotée du droit de propriété foncière. En tête de cette classe venaient les princes provinciaux et les anciens *boyars*, leurs serviteurs nobles. Cette élite forma la noblesse affectée au service d'Etat et porta l'appellation de *pany* ou princes. Les autres catégories de la classe astreinte au service d'Etat s'appelèrent *chliakhta*. Tous ces gens trouvaient avantageux que leurs droits fussent assimilés à ceux des classes correspondantes polonaises, car en Pologne ces droits étaient immenses. Ainsi donc la *chliakhta* lithuanienne se polonisait et embrassait le catholicisme de bonne grâce. S'étant assimilé les mœurs et coutumes polonaises, elle asservissait les paysans, accaparait les terres et aspirait à la position de classe politique gouvernante. En même temps, dans tous les domaines de la vie sociale et civile de la Lithuanie, elle servait d'intermédiaire à la pénétration de l'influence polonaise. Ainsi se décomposait l'ordre ancien et de vives dissensions intérieures séparaient la noblesse omnipotente du reste de la population dépossédée.

ORIGINES ET CROISSANCE DE LA PRINCIPAUTÉ DE MOSCOU

---

§ 41. **Causes de l'élévation de Moscou.** — A l'époque du joug tatar (§ 35) le système d'oudels s'était développé en Russie Souzdalienne; il prit fin lorsque la principauté[1] de Moscou eut consolidé son pouvoir.

L'existence distincte d'une principauté de Moscou date de la seconde moitié du XIIIe siècle. La ville de Moscou fut fondée suivant la tradition par le prince Youri Dolgorouki. Les chroniques mentionnent Moscou pour la première fois en 1147 (ensuite en 1156 et 1176 sous les noms de « Moskove », « Koutchkovo » et « Moskva »). A l'origine, Moscou était une place forte située sur la frontière méridionale de la Souzdalie pour la défendre contre Riazane et Tchernigov. Batou, dans sa marche de Riazane sur Souzdale et Vladimir, s'empara avant tout de Moscou, qu'il détruisit, car elle lui barrait le chemin vers ces deux villes. Au premier siècle de son existence, Moscou, sans constituer une principauté particulière, appartenait aux princes de Vladimir. Le prince Alexandre Nevski donna Moscou à son fils cadet Daniel, et à

1. Il semble préférable d'employer les termes *grand-prince, principauté* au lieu de *grand-duc, grand-duché* qui ont un caractère par trop occidental (trad.).

partir de ce moment Moscou devient un *oudel* particulier des descendants de Daniel. Alors commença le développement et la croissance rapide du nouvel *oudel*.

La cause primordiale de l'élévation de Moscou et de l'accroissement du pouvoir de ses princes était sa *situation géographique particulièrement favorable*. La ville était située au carrefour des routes menant de la Russie méridionale dans la Russie du nord, et des terres Novgorodiennes dans celles de Riazane. Les émigrants des provinces méridionales se dirigeant vers le nord ne pouvaient éviter la rivière Moskva, et s'établissaient en grand nombre près de la ville de Moscou, plutôt que de continuer leur mouvement. Cela faisait que la principauté de Moscou se peuplait rapidement; sa population dense fournissait aux princes moscovites de grands moyens, car elle augmentait leurs revenus. D'autre part, la rivière Moskva était une voie commode reliant les sources de la Volga aux cours moyen de l'Oka. Les Novgorodiens l'utilisaient pour transporter chez eux le blé, la cire et le miel des parties les plus riches de la terre de Riazane. Possédant une telle voie commerciale, les princes de Moscou en tiraient leur profit sous forme de taxes perçues sur les marchands, etc. Ainsi donc la position centrale de Moscou contribua à la colonisation rapide de la province et à l'enrichissement de ses princes. L'abondance des ressources matérielles conférait une grande force aux princes moscovites et stimulait leur penchant pour des « acquisitions ».

D'autre part, l'importance qu'avait acquise Moscou fut le résultat *des talents et de l'habileté* des premiers princes moscovites qui surent exploiter les

avantages de leur position. Les deux premiers princes de Moscou, *Daniel Alexandrovitch* et son fils Youri, surent « acquérir » tout le bassin de la rivière Moskva enlevant au prince de Riazane la ville de Kolomna située à son embouchure, et au prince de Smolensk la ville de Mojaïsk sur son cours supérieur. En surplus, Daniel reçut la ville de Péréyaslavl-Zalesski que lui légua son prince qui n'avait pas d'enfants. Les terres et les richesses de Youri Danilovitch s'étaient tellement multipliées qu'il se décida, en sa qualité de représentant de la branche aînée de la descendance de Yaroslav Vsévolodovitch, à briguer le *yarlyk* de la Horde qui lui assurerait le titre de grand-prince de Vladimir; ceci le mit en rivalité avec le prince de Tver, Michel Yaroslavitch. Ce dernier était le neveu du prince Alexandre Nevski et le cousin cadet de Daniel de Moscou; par conséquent il était l'oncle du prince Youri Danilovitch. La lutte se mena dans la Horde avec force intrigues et violences. Les deux princes rivaux y périrent. Le prince Michel de Tver martyrisé par les Tatars a été canonisé par l'église. Le trône de grand-prince dévolut au fils de Michel, Alexandre de Tver; à Moscou, le frère de Youri Ivan, surnommé Kalita (« La Besace ») devint prince. Ayant choisi son heure, Kalita recommença la lutte avec Tver et finit par obtenir en 1328 le titre convoité, qui depuis ne sortit plus de la dynastie moscovite.

§ 42 . Le grand-prince Ivan Kalita et ses successeurs immédiats. — On est peu renseigné sur l'activité du grand-prince *Ivan Danilovitch Kalita*. Mais ce qu'on en sait fait preuve de son intelligence et de sa sagacité. Dès qu'il monta sur le trône grand-

princier, ce fut, selon le chroniqueur, « une grande tranquillité pour toute la terre russe durant quarante ans; les Tatars mêmes cessèrent leurs incursions ». C'est précisément à Kalita que l'on attribue le grand mérite d'avoir obtenu l'autorisation de lever le tribut dû aux Tatars et de le transmettre à la Horde par ses propres moyens, sans l'intervention de fonctionnaires tatars. Cet arrangement écartait les principaux prétextes pour la pénétration des Tatars dans les terres russes et par conséquent contribuait à la paix intérieure et à la sécurité de la Russie. La tradition dit aussi que Kalita débarrassa sa terre de brigands et voleurs. La tranquillité et l'ordre qui régnaient dans les terres de Kalita y attiraient la population : non seulement des hommes du peuple venaient se mettre au service de Kalita, mais aussi des grands boyars avec des foules de leur *tchélade*. Le succès le plus important de la politique de Kalita fut d'avoir réussi à décider le métropolite à transporter sa résidence à Moscou.

Lorsque s'accomplit la déchéance de Kiev et que les princes l'eurent quitté, la question se posa de savoir où devait résider le métropolite de toute la Russie; devait-il rester à Kiev qui avait perdu toute son importance, où plutôt chercher une autre résidence? Vers 1300, à la suite d'une incursion tatare à Kiev, le métropolite Maxime trancha la question en allant habiter Vladimir-sur-Kliazma. Le départ du métropolite pour le nord stimula les princes de Galitch à demander au patriarche de Constantinople d'instaurer une métropolie séparée dans la Russie du sud-ouest. Mais le patriarche se refusa à diviser l'église russe. Après la mort de Maxime, il sacra métropolite l'hégoumène Pierre, originaire de

Volynie. Cependant, celui-ci, s'étant rendu compte des conditions d'existence à Kiev, fit comme Maxime et transporta sa résidence au nord. Son siège officiel était dans la capitale Vladimir, mais comme les grands-princes n'habitaient plus cette ville et qu'elle était un objet de dispute entre Moscou et Tver, Pierre se décida en faveur de Moscou. En toutes circonstances il prêtait son concours à Ivan Kalita, faisait de longs séjours chez lui à Moscou et y fonda la fameuse cathédrale de l'Assomption, pareille à celle de Vladimir. C'est dans cette cathédrale qu'il fut enterré, lorsque la mort le surprit à Moscou. Son successeur, le grec Théognoste, se fixa définitivement à Moscou qui devint ainsi la capitale religieuse de toute la Russie. L'importance de ce fait est évidente : à Moscou se concentrèrent simultanément le pouvoir politique et le pouvoir religieux; cette ville autrefois insignifiante devint ainsi le centre de toute la terre russe. La tradition veut que lorsque le métropolite Pierre fit construire la cathédrale de l'Assomption à Moscou, sanctuaire principal de l'état naissant, il aurait prédit le bel avenir de Moscou à Ivan Kalita qui n'avait pas encore obtenu le titre de grand-prince. Les Moscovites reconnaissants vénérèrent la mémoire du métropolite Pierre, et peu de temps après sa mort il fut canonisé comme « thaumaturge de toute la Russie ».

Tels étaient les premiers succès obtenus par les princes moscovites grâce à leur habileté, à la situation avantageuse de leur *oudel* et à la coopération du clergé. Les conséquences de ces succès ne tardèrent pas à se faire sentir. Du temps de Kalita (1328-1341) et de ses deux fils Siméon le Fier (1341-1353) et Ivan le Beau (1353-1359), qui furent comme leur

père grands-princes de toute la Russie, Moscou commença à affirmer sa suprématie sur toutes les autres principautés. Ivan Kalita disposait en maître absolu de la principauté de Tver, vaincue par lui, et du faible Rostov. A propos de son fils Siméon, le chroniqueur s'exprime ainsi : « tous les princes russes étaient sous sa main »; son surnom « le Fier » souligne la façon dont il traitait ses vassaux. S'appuyant sur leur force et leurs richesses et nantis du soutien de la Horde, les princes moscovites représentaient une puissance réelle, capable d'assurer l'ordre et la paix non seulement dans leur province, mais dans toute la région de Vladimir-Souzdal.

Cela était si important pour le peuple russe, éprouvé par les invasions tatares et les troubles intérieurs, et répondait si bien à ses désirs, qu'il se soumettait de bon cœur à la domination de Moscou et prêtait son concours aux princes moscovites. Beaucoup de boyars nobles avec leurs *droujinas* affluaient au service de Moscou venant des provinces méridionales et des autres parties de Souzdal. Ces « hommes de service » renforçaient les effectifs de l'armée moscovite et en même temps amélioraient leur propre position à force de relever d'un prince puissant. Il était plus avantageux d'être boyar au service du grand-prince, que de l'être dans un *oudel* ordinaire; cette considération poussait les serviteurs des princes de Moscou à désirer que leurs maîtres restassent toujours grands princes. Les boyars moscovites étaient des serviteurs fidèles de leurs princes même lorsque ceux-ci étaient faibles. Il en fut ainsi sous le prince Ivan Ivanovitch le Beau, qui était « doux et simple », comme dit le chroniqueur, et sous son fils Dmitri, qui resta orphelin à 9 ans.

Le clergé, tout autant que la noblesse, faisait preuve d'une sympathie particulière pour les princes moscovites. Quand le métropolite Théognoste eut définitivement fixé sa résidence à Moscou, il se prépara comme successeur le moine Alexis, moscovite de naissance, fils d'une noble famille boyare (Plestchéev). Sacré métropolite, Alexis, du temps du faible Ivan le Beau et de la minorité de son fils Dmitri, resta à la tête de la principauté de Moscou et en fut le véritable administrateur. Doué d'une rare intelligence, le métropolite Alexis jouissait d'une grande faveur dans la Horde (où il avait guéri d'une maladie des yeux Taïdoula, épouse du Khan) et il travailla beaucoup pour que la grande principauté restât définitivement aux princes moscovites. Il était toujours leur partisan dévoué et usait de son autorité toujours en leur faveur. Les services rendus à Moscou par le métropolite Alexis furent si grands et sa personnalité si élevée que sa mémoire devint l'objet d'une vénération exceptionnelle. 50 ans après sa mort (il mourut en 1378) ses restes furent érigés en reliques au couvent Tchoudov, fondé par lui-même à Moscou, et un jour fut consacré à sa commémoration. Le clergé russe dirigé par Saint Alexis travaillait dans le même sens, soutenant les princes moscovites dans leurs efforts d'établir en Russie un pouvoir fort et une organisation stable. On sait que dès le début, le clergé prêcha en Russie l'origine divine du pouvoir et la nécessité d'un ordre stable dans l'Etat. Avec une grande perspicacité, les représentants éminents du clergé devinèrent en Moscou un centre d'Etat éventuel et lui prêtèrent tout leur concours. A la suite du métropolite Alexis il faut nommer, sur la même ligne, son collaborateur le moine Sergui

(Serge), fondateur du célèbre couvent de la Trinité (maintenant couvent de Troïtsé-Sergui à 70 km. au nord de Moscou). Conjointement avec le métropolite Alexis, et indépendemment de lui, cet ascète remarquable venait au secours de Moscou dans tous les moments difficiles de l'existence du peuple et par sa grande autorité morale appuyait l'œuvre des princes moscovites.

A l'égal des grands boyars et du haut clergé, la masse du peuple était attirée vers Moscou. Cette principauté avait l'avantage de la tranquillité intérieure; elle était protégée contre les invasions du dehors par les provinces-marches (celles de Riazane, de Nijni-Novgorod, de Smolensk etc) ; elle était en bonne entente avec la Horde. Cela suffisait pour inspirer le désir de venir vivre près de Moscou, sous sa protection. Le peuple affluait sur les terres moscovites et les princes de Moscou bâtissaient pour les immigrants des villes, des bourgs, des villages. Ils achetaient des *oudels* entiers aux princes appauvris (ceux de Yaroslavl, de Béloozéro, de Rostov) et de simples villages aux propriétaires ordinaires. Ils rachetaient à la Horde des prisonniers russes, les amenaient dans leurs terres et peuplaient de ces anciens captifs des villages entiers. Ainsi se multipliait la population dans les provinces moscovites et en même temps croissaient les forces et les moyens des princes de Moscou.

Les premiers succès des princes moscovites, qui leur avaient valu la dignité grand-princière, eurent donc pour conséquence la prédominance de Moscou sur tous les autres *oudels*; et cela à son tour lui gagna les sympathies et l'appui des boyars, du clergé et de la masse du peuple. Jusqu'à la fin du XIV[e] siè-

cle, sous Kalita et sous ses fils, l'accroissement de la puissance de Moscou avait le caractère d'extension purement extérieure, due à d'heureuses « acquisitions ». Plus tard, lorsque les princes de Moscou se trouvèrent à la tête de toute la Russie dans sa lutte contre la Horde et la Lithuanie, Moscou devint le point de ralliement national et ses princes, les souverains nationaux.

§ **43. Dmitri Donskoï et la bataille de Koulikovo.** — Les fils d'Ivan Kalita mouraient jeunes et régnaient peu d'années. Siméon le Fier mourut de la peste qui fit à cette époque le tour de toute l'Europe. Ivan le Beau mourut d'une cause inconnue à l'âge de 31 ans. Siméon ne laissa pas d'enfants. Ivan laissa seulement deux fils. Ainsi la famille des princes moscovites ne se multipliait pas et les terres de Moscou ne se morcelaient pas, comme cela arrivait dans les autres *oudels*. Par conséquent la puissance de Moscou ne se trouvait pas affaiblie ; les princes moscovites l'un après l'autre recevaient de la Horde l'investiture et gardaient jalousement leur titre de grands-princes. Ce n'est qu'après la mort d'Ivan le Beau, quand Moscou ne possédait plus de princes adultes, que le *yarlyk* de grand-prince fut conféré aux princes de Souzdale. Malgré cela, le jeune prince de Moscou, Dmitri Ivanovitch, âgé de dix ans, mais dirigé par le métropolite Alexis et les boyars, combattit ses rivaux, sut gagner le Khan à sa cause et récupéra le titre de ses ancêtres. Le prince de Souzdal (Dmitri Constantinovitch) ne resta grand-prince que deux ans environ.

Ainsi débuta le règne important de *Dmitri Ivanovitch*. Dans ses premières années, la régence se trouvait placée entre les mains du métropolite Alexis

et des boyars; plus tard, lorsque le prince eut atteint la majorité, il se chargea lui-même des affaires, mais invariablement, durant tout son règne, la politique de Moscou s'avéra énergique et hardie.

Le prince de Moscou adopta résolument le point de vue selon lequel le titre de grand-prince et la ville de Vladimir formaient le patrimoine (*votchina*) des princes moscovites et ne pouvaient appartenir à personne d'autre. Ainsi déclara Dmitri dans le traité conclu avec le prince de Tver, et il le répéta dans son testament par lequel il léguait directement le grand-principat comme son patrimoine à son fils aîné.

La conduite de Dmitri envers les autres princes russes de Vladimir-Souzdal, de même qu'envers ceux de Riazane et de Novgorod, fut impérieuse et autoritaire. « Il soumettait tous les princes russes à sa volonté et se tournait contre ceux qui ne voulaient pas lui obéir », s'exprime le chroniqueur. Il s'ingérait dans les affaires des autres principautés : il affirma son influence sur la famille des princes de Nijni-Novgorod, vainquit Oleg, prince de Souzdal, et fit de Tver une dépendance de Moscou. La lutte avec Tver fut surtout longue et acharnée. Le prince de Tver, Michel Alexandrovitch, demanda secours aux princes lithuaniens qui à cette époque disposaient déjà de forces considérables. Le prince lithuanien Olguerd assiégea Moscou qui venait d'être entourée d'un nouveau mur de pierre; il ne réussit pas à la prendre et rentra chez lui. Alors les troupes moscovites assiégèrent Tver. La paix fut finalement conclue en 1375; le prince de Tver se reconnut « frère cadet» de celui de Moscou et renonça à toute prétention au grand-principat de Vladimir. Mais l'animosité entre Moscou et la Lithuanie subsista

même après la paix avec Tver. A l'égard de Novgorod Dmitri se montra aussi très autoritaire; lorsque vers la fin de son règne, les Novgorodiens sortirent de l'obéissance, il leur fit la guerre et les réduisit, en les frappant d'une contribution de 8.000 roubles. Ainsi grandit sous Dmitri l'importance de Moscou dans la Russie du nord ; la principauté triompha définitivement sur tous ses rivaux et ennemis.

A l'époque de Dmitri, la Russie s'enhardit pour la première fois à engager une lutte ouverte contre les Tatars. Le rêve de l'affranchissement de la Russie du joug tatar avait déjà hanté les princes russes. Dans leurs testaments et leurs traités, ils formulaient fréquemment l'espérance que « Dieu délivrera (la terre Russe) de la Horde », que « Dieu changera la Horde ». Siméon le Fier dans son épître à ses frères les exhortait à vivre en paix, selon le désir de leur père, « pour que le souvenir de nos parents et le nôtre ne se perde pas, pour que le cierge ne s'éteigne pas ». Ce cierge « ne s'éteignant jamais » symbolisait l'idée de la délivrance du peuple. Mais tant que la Horde demeurait puissante et menaçante, son joug continuait à peser sur la Russie. La lutte avec les Tatars ne devint possible et indispensable que lorsque dans la Horde même commencèrent de longs troubles intérieurs : un khan tuait un autre, les souverains se succédaient rapidement, le sang coulait tout le temps, et finalement la Horde se partagea en deux camps qui s'entredéchiraient dans une hostilité perpétuelle. On put alors diminuer le tribut à la Horde et reprendre un peu d'indépendance. Ce n'est pas tout : la nécessité se manifesta de prendre les armes contre des bandes isolées de Tatars. Pendant les troubles intérieurs, les proscrits et les vaincus, qui ne pou-

vaient plus rester dans la Horde sous menace de mort, se dirigeaient vers le nord. Ils se réunissaient en bandes armées considérables sous la conduite de leurs princes et vivaient du pillage de communes russes et finnoises (mordviennes), dans les bassins des rivières Oka et Soura. Les Russes, qui ne voyaient en eux que de simples brigands, les chassaient et ne se gênaient pas de les battre. Les princes de Riazane, de Nijni-Novgorod et même le grand-prince Dmitri envoyaient leurs troupes contre ces bandes. La résistance de la Russie exaspérait les Tatars et les amenait à réunir contre elle des forces de plus en plus considérables. S'étant réuni sous le commandement du prince Arapcha (Arab-Chah) ils infligèrent une défaite sensible aux troupes russes sur la rivière Piana (affluent de la Soura) et saccagèrent Riazane et Nijni-Novgorod (1377). En guise de représailles, les Moscovites et les Nijégorodiens saccagèrent les villages mordviens où se tenaient les Tatars sur la rivière Soura. La lutte devenait ouverte et acharnée. Alors le prince Mamaï, qui s'étant emparé du pouvoir dans la Horde se fit proclamer Khan, envoya son armée en Russie pour punir les princes rebelles. Nijni-Novgorod fut brûlé, Riazane souffrit aussi. Mais Dmitri de Moscou ne laissa pas les Tatars envahir son territoire et les battit dans la terre de Riazane sur la rivière Voja (1378). Les deux parties comprenaient l'imminence d'une autre rencontre. A force de repousser les bandes de pillards, les princes russes furent peu à peu entraînés dans la lutte contre les troupes du Khan, qui soutenaient les brigands; la victoire une fois remportée donnait aux Russes le courage de continuer la lutte. Ayant éprouvé un pareil affront de la part de la

Russie, Mamaï se voyait placé devant l'alternative de renoncer à toute autorité sur ce pays, ou d'en recommencer la conquête. Deux ans après la bataille sur la rivière Voja, Mamaï entreprit une campagne contre la Russie.

Prévoyant une forte résistance de la part des Russes, Mamaï rassembla une grande armée et s'entendit en outre avec la Lithuanie, qui, à cette époque était hostile à Moscou. Le prince de Lithuanie Jagellon (successeur d'Olguerd) promit à Mamaï de le rejoindre le 1er septembre 1380. Ayant appris les préparatifs de Mamaï, Oleg, prince de Riazane, se mit aussi en relations avec lui et avec Jagellon tâchant d'éviter à sa terre-marche une nouvelle dévastation tatare. Les préparatifs des Tatars n'échappèrent pas non plus au prince de Moscou. Il réunit autour de lui tous ses princes vassaux (ceux de Rostov, de Yaroslavl, de Beloozéro) et envoya demander du secours aux autres princes et à Novgorod, mais il n'eut pas le temps de recevoir des renforts considérables et resta seul avec ses forces. Celles-ci, il est vrai, étaient très considérables et les contemporains s'émerveillaient de la quantité et de la qualité des troupes moscovites. Les renseignements reçus sur les mouvements de Mamaï décidèrent le prince Dmitri à se mettre en campagne en août 1380. Avant son départ, il se rendit auprès du moine Sergui dans son monastère et reçut sa bénédiction pour le combat. Le révéré hégoumène lui donna deux de ses moines — deux hercules portant les noms de Pérésvet et d'Oslébia — en témoignage de sa sympathie pour l'effort du prince Dmitri. (Ces deux moines qui portaient la soutane pardessus leur armure périrent dans le combat avec les Tatars et sont enterrés

au monastère Simonov à Moscou). L'armée moscovite se dirigea d'abord sur Kolomna, sur la frontière de Riazane, car on s'attendait à ce qu'elle se trouverait sur le passage de Mamaï. Mais lorsqu'on apprit que les Tatars passeraient plus à l'ouest pour se joindre aux Lithuaniens, le grand-prince se transporta aussi à l'ouest vers Serpoukhov et, au lieu d'attendre Mamaï sur la frontière, décida de marcher au devant de lui dans la steppe (« le champ sauvage » *dikoyé polé*) pour le rencontrer avant que sa jonction avec l'armée lithuanienne ne se fût effectuée Dmitri traversa l'Oka, marcha vers les sources du Don qu'il traversa, et sur le champ de Koulikovo, à l'embouchure de la rivière Népriadva (affluent droit du Don) rencontra l'armée de Mamaï. Le prince lithuanien n'avait pas eu le temps d'opérer la jonction et se trouvait à une journée de marche du lieu de rencontre russo-tatar. Craignant une issue défavorable du combat, le grand prince posta un détachement de réserve spécial, commandé par son cousin Vladimir Andréévitch et le boyar Bobrok, d'origine volynienne, dans un endroit dissimulé — un bosquet près du Don. Les craintes de Dmitri se justifièrent : dans la bataille terrible, les Tatars commencèrent à prendre le dessus et à refouler les Russes; beaucoup de boyars et de princes tombèrent; le grand prince lui-même disparut : il gisait sans connaissance sous un arbre. Au moment critique, le détachement de réserve s'élança sur les Tatars, les culbuta et les mit en fuite. Les Tatars qui ne s'y attendaient pas abandonnèrent leur camp et se sauvèrent comme ils purent. Mamaï lui-même s'enfuit du champ de bataille avec une petite escorte. Les Russes poursuivirent l'ennemi à plusieurs di-

zaines de kilomètres et prirent un riche butin. Le retour du grand-prince à Moscou fut triomphal, mais triste. Grande était la victoire, mais grandes aussi les pertes. Lorsque deux ans plus tard (1382) Tokhtamych, le nouveau khan de la Horde qui avait détrôné Mamaï, envahit subitement la Russie, le prince n'avait pas sous la main assez d'hommes pour faire face à l'ennemi et ne parvint pas à les réunir assez vite. Les Tatars arrivèrent près de Moscou et Dmitri se retira au nord. Moscou fut prise par les Tatars, saccagée et brûlée; d'autres villes eurent le même sort. Les Tatars partirent avec un riche butin et Dmitri fut obligé de se reconnaître de nouveau vassal de la Horde et de donner en otage au khan son fils Vassili. Ainsi le joug ne fut pas secoué et la Russie du nord s'épuisa dans la lutte malheureuse pour sa délivrance.

Néanmoins, la bataille de Koulikovo fut d'une grande importance pour Moscou et la Russie du nord. Les contemporains la considéraient comme un événement extraordinaire et donnèrent au vainqueur des Tatars, le grand-prince Dmitri, le surnom de « Donskoï » (du Don) pour sa victoire sur ce fleuve. Au point de vue militaire, la signification de Koulikovo fut d'avoir *détruit l'ancienne conviction concernant l'invincibilité de la Horde et d'avoir démontré que la Russie était maintenant de force à lutter ouvertement pour son indépendance*. L'invasion de Tokhtamych ne put amoindrir l'importance de la déroute de Mamaï : les Tatars eurent le dessus seulement parce qu'ils étaient venus clandestinement et par surprise. Moscou n'était pas sur ses gardes et ne put se protéger. Tous comprirent que maintenant la Russie ne se soumettrait plus comme auparavant aux

invasions de la Horde et que les Tatars ne pourraient désormais agir contre elle que par incursions subites. La portée morale et politique de la victoire de Koulikovo fut celle d'avoir donné *l'impulsion à un mouvement décisif pour l'unification nationale sous l'égide d'un souverain unique, le prince de Moscou.* Aux yeux des contemporains russes les événements de 1380 avaient un sens clair et précis : l'invasion de Mamaï était attendue avec terreur par toute la Russie du nord; le prince de Riazane craignant pour lui-même commit une trahison en s'entendant avec l'ennemi. Les autres princes importants (ceux de Souzdal-Nijni-Novgorod, de Tver) se tenaient dans l'expectative en attendant les événements. Novgorod-le-Grand ne se pressait pas pour envoyer ses renforts. Seul, le prince de Moscou ayant rassemblé ses forces se décida à opposer Mamaï et cela au delà de la frontière, sur un terrain sauvage, où il protégea non seulement sa province, mais toute la Russie. Ayant reçu le choc des Tatars, Dmitri se montra un bon militant pour la cause russe; l'ayant soutenu, il fit preuve d'une force qui le plaçait tout naturellement à la tête de tout le peuple, au-dessus des autres princes. Le peuple fut attiré vers lui, comme vers son souverain unique. Moscou devint ostensiblement le centre de l'unification nationale; il ne restait plus aux princes moscovites que de profiter des fruits de la politique de Dmitri Donskoï et de réunir en un seul état les terres d'*oudels* qui venaient elles-mêmes se placer entre leurs mains.

Telle est la signification de la bataille de Koulikovo. Elle détruisit le fantôme de l'invincibilité tatare, elle transforma le prince de Moscou en un souverain national grand-russien, elle hâta le pro-

cessus de ralliement national et territorial dans la Russie du nord.

§ 44. Les grands princes Vassili I Dmitriévitch et Vassili II Vassiliévitch l'Aveugle. — Donskoï mourut âgé seulement de 39 ans et laissa plusieurs fils. A l'aîné, Vassili, il légua la principauté de Vladimir et une partie de l'oudel de Moscou; entre les autres fils, il partagea les autres villes et provinces de son oudel, mais dans son testament il dit : « Si Dieu, pour les péchés, ravit la vie à mon fils le prince Vassili, c'est à celui de mes fils qui vient après lui que reviendra l'oudel du prince Vassili ». S'appuyant sur ces paroles, le second fils de Dmitri, Youri, se considérait comme successeur naturel de son frère aîné, non seulement dans ses terres moscovites, mais dans la dignité de grand-prince. En ceci il avait tort, car Dmitri ne prévoyait que le cas où Vassili mourrait sans laisser d'enfants. Généralement les princes moscovites s'en tenaient dans leurs testaments au principe de succession d'ascendant à descendant et non pas d'un frère à un autre et s'appelaient eux-mêmes *votchitchi*[1] des terres grand-princières et de celles de leurs oudels.

Sous le grand-prince Vassili Dmitriévitch (1389-1425) la Russie subit deux invasions tatares : la première — celle du Khan Timour Leng ou Tamerlan qui pourtant ne dépassa pas les terres-frontières de Riazane[2],

1. Possesseur du patrimoine paternel.

2. Le grand prince Vassili Dmitriévitch s'empara de Nijni-Novgorod qu'il enleva aux princes de Souzdal — « à titre d'acquisition » — procédé très commun dans ces temps-là. Il s'appuyait en cela sur le Khan Tokhtamych qui lui avait donné un *yarlyk* sur Nijni en plus du *yarlyk* ordinaire de grand prince. Mais lorsque Tokhtamych fut renversé par Tamerlan, qui était venu d'Asie, les relations entre Vassili et les Tatars se gâtèrent. La Russie s'attendait à une

— et la seconde — celle de Mourza (prince) Yédigué, qui voulait châtier Vassili pour n'avoir pas payé le tribut à la horde. Yédigué. envahit subitement et traîtreusement la terre russe et assiégea Moscou (1408). Le grand-prince se retira au nord, tandis que Yédigué dévastait presque toutes les provinces, et rançonnait Moscou pour repartir ensuite impunément pour la horde.

Avec la Lithuanie une hostilité persistait, comme du temps de son père. Les princes lithuaniens, de plus en plus puissants, s'emparaient des provinces russes sur les sources du Dnièpr et de la Dvina Occidentale. Mais Moscou y aspirait également. Bien que le grand-prince de Moscou fût marié à Sophie, fille de Vitovt, grand prince de Lithuanie, tous les deux arrivaient à se faire ouvertement la guerre. Les hostilités prirent fin lorsque finalement la rivière Ougra, affluent gauche de l'Oka, fut reconnue comme frontière entre Moscou et la Lithuanie. Ayant fait la paix avec son beau-père, Vassili lui confia la tutelle de son fils Vassili Vassiliévitch — petit-fils de Vitovt. C'était le moment du plus grand ascendant de la Lithuanie sur la Russie Moscovite (§ 39).

Le grand-prince Vassili Vassiliévitch, surnommé Tyomny (« Obscur », c'est-à-dire Aveugle) perdit son père à l'âge de 10 ans. Son règne (1425-1462) fut très

terrible invasion tatare et faisait des préparatifs pour la défense. Vassili réunit une grande armée et se posta sur la frontière (sur les bords de l'Oka) dans l'intention de repousser l'ennemi. Moscou était prête à soutenir un siège. Le métropolite Cyprien pour encourager la population offrit de transporter à Moscou la relique la plus vénérée de la grande principauté — l'icône de la vierge de Vladimir qu'autrefois André Bogolubski avait apportée du midi. (Depuis lors cette icône est restée dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou.) Mais Tamerlan n'atteignit pas l'Oka et arrivé à la ville de Yelets, s'en retourna (1395).

malheureux et très agité. Son oncle Youri Dmitriévitch, prince du riche *oudel* de Galitch (sur le cours supérieur de Kostroma), ne voulait pas reconnaître son jeune neveu comme grand-prince, convoitant lui-même ce titre. Lorsque mourut le tuteur de Vassili, Vitovt, Youri affirma ouvertement ses prétentions et une lutte commença entre Youri et ses fils, Vassili-le-Louche et Dmitri Chémiaka, d'une part, et Vassili Vassiliévitch de l'autre, pour la possession de Moscou et du grand-principat. Les hostilités durèrent près de 20 ans (1430-1450) et de grandes cruautés furent commises des deux côtés. Vassili Vassiliévitch fit aveugler Vassili-le-Louche tombé entre ses mains; à son tour il fut lui-même aveuglé par Dmitri Chémiaka. Moscou passa plusieurs fois de mains en mains, mais échut finalement à Vassili Vassiliévitch, ainsi que les terres de ses ennemis. Dans cette lutte des princes d'oudels avec le grand-prince de Moscou, la nouvelle règle de succession de père à fils triompha finalement sur l'ancien système de succession par aînesse dans le *rod*, laquelle comportait la priorité des droits des oncles sur ceux de leurs neveux. Une majorité énorme de la population, le clergé et les boyars s'étaient rangés du côté de Vassili Vassiliévitch : le peuple s'était déjà rendu compte des avantages de la succession directe, qui assurait la consolidation de pouvoir unique, souhaité par le pays.

Pendant les luttes autour de Moscou, les Tatars inquiétaient les terres russes, comme auparavant, par des incursions de bandes pillardes. Le démembrement de la Horde d'Or se manifestait entre autre par le fait que des princes tatars, de plus en plus nombreux, étaient expulsés de la Horde à la suite de luttes intérieures et devaient se chercher un refuge.

Les uns venaient paisiblement s'engager au service des princes moscovites; d'autres saccageaient les terres russes et tombaient eux-mêmes sous les coups des Russes. Parmi ces exilés se distinguait surtout le prince Oulou-Mahmed. Ayant dévasté les provinces russes sur la rivière Oka, il se retira sur la Volga et bâtit la ville de Kazan sur la rivière Kazanka, près de son confluent avec la Volga.

Il y fonda un royaume et de là harcelait les confins russes, venant parfois jusqu'à Moscou. Le grand-prince Vassili II marcha contre les Tatars, mais essuya une défaite et fut fait prisonnier près de Souzdal (1445). Une panique s'empara de Moscou, où on attendait les Tatars; mais ils ne vinrent pas. Ils relâchèrent le grand-prince pour une forte rançon, levée sur le peuple et qui lui pesa lourdement. Le mécontentement du peuple s'accrut encore lorsque le grand prince revint de sa captivité accompagné de nombreux Tatars qu'il prit à son service. Il semblait aux Moscovites que le grand-prince « aime pardessus toute mesure les Tatars et leur langue, et fait souffrir les chrétiens sans miséricorde ». C'est alors que Chémiaka, profitant de l'irritation du peuple, s'empara de la personne du grand-prince et eut l'audace de le faire aveugler.

Sous le malheureux Vassili II, un événement eut lieu qui joua un grand rôle dans l'existence de l'église russe. En 1439, au concile du clergé orthodoxe et catholique à Florence, une union fut conclue entre les églises orientale et occidentale. L'empereur et le patriarche de Constantinople cherchaient cette union, espérant qu'avec la suppression des discordes entre l'Orient et l'Occident, le pape et les souverains occidentaux aideraient les Grecs dans leur lutte contre

les Turcs. En désespoir de cause, les autorités grecques étaient prêtes à toutes les concessions possibles en faveur du pape; l'union se fit de telle façon que les Grecs conservèrent leurs rites religieux mais, par contre, reconnurent tous les dogmes catholiques et la suprématie du pape. Pendant qu'à Constantinople on se préparait au concile, il fallut désigner un métropolite pour la Russie. Un grec savant, nommé Isidore, et très favorable à l'union, fut nommé. A peine arrivé à Moscou il fit ses préparatifs pour rejoindre le concile; il partit pour l'Italie avec une nombreuse suite et devint un des plus fervents apôtres de la réunion des églises. Après un très bon accueil chez le pape, il rentra en 1441 à Moscou déclarant que l'union avec Rome était faite. Mais à Moscou on ne voulut pas l'accepter, car les Grecs eux-mêmes avaient pendant des siècles inculqué aux Russes la haine du catholicisme. Isidore fut arrêté mais parvint à s'enfuir en Lithuanie, d'où il passa en Italie. A Moscou il fut décidé de se séparer du patriarcat de Constantinople, qui avait « vendu l'orthodoxie au pape » et de nommer en toute indépendance un métropolite russe qui serait élu par le concile des archevêques russes. En conséquence, l'évêque de Riazane Jonas fut sacré métropolite à Moscou. En même temps dans la Russie du sud-ouest, dans l'ancienne métropolie Kiévienne, s'établirent des métropolites indépendants — nommés comme auparavant par Constantinople.

FORMATION DE L'ETAT GRANDRUSSIEN.

---

§ 45. Le grand-prince Ivan III Vassiliévitch; importance de son règne. — A Vassili II succéda son fils aîné Ivan Vassiliévitch (1462-1505). Son père, privé de vue, l'avait fait participer au gouvernement et de son vivant lui avait conféré le titre de grand-prince. Grandi au milieu de troubles et de guerres civiles, Ivan acquit de bonne heure l'expérience de la vie et l'habitude de gouvernement. Doué d'une grande intelligence et d'une forte volonté, il mena ses affaires brillamment et acheva — on peut le dire — le rassemblement des terres grandrussiennes en un seul état grandrussien sous l'égide de Moscou. Au début de son règne sa principauté était entourée presque sur tout le pourtour de terres russes : celles de Novgorod-le-Grand, des princes de Tver, de Rostov, de Yaroslavl, de Riazane. Ivan III soumit toutes ces terres à son pouvoir, soit par la force, soit par des traités. A la fin de son règne il n'avait pour voisins que des étrangers de foi ou de race : Suédois, Allemands, Lithuaniens, Tatars. Ce fait seul devait modifier sa politique. Avant, entouré de princes ses égaux, Ivan n'était qu'un des nombreux princes *d'oudels*, fût-il le plus fort; maintenant, ayant écarté tous ces princes il était devenu souverain unique de toute une nation. Au début de son règne il rêvait d' « acquisitions », comme l'avaient fait ses ancêtres; vers sa fin il dut penser à la

protection de tout un peuple contre ses ennemis étrangers. Bref, sa politique était d'abord féodale (« oudélienne ») pour devenir nationale ensuite.

Etant arrivé à une telle puissance, Ivan III ne pouvait naturellement pas partager son pouvoir avec d'autres princes de la maison de Moscou. Supprimant les *oudels* des autres (Tver, Yaroslavl, Rostov) il ne pouvait plus conserver le système d'*oudels* parmi sa parenté. A la première occasion il séquestrait les *oudels* de ses frères et limitait leurs anciens droits. Il exigeait de leur part l'obéissance que les sujets doivent à leur souverain. Dans son testament il désavantagea ses fils cadets au profit de leur frère aîné, le grand prince Vassili, les priva de tous leurs droits souverains et les subordonna au grand prince comme de simples princes à son service. En un mot Ivan s'efforça de faire triompher sa conception du rôle du grand-prince comme celui d'un monarque autocrate dont relèvent tous les princes vassaux, à l'égal de ses simples serviteurs. Cette nouvelle idée de monarque autocrate national modifia la vie du palais et amena l'institution d'une étiquette de cour (*tchine*), avec des cérémonies somptueuses et solennelles, et l'adoption de divers signes et emblèmes qui devaient témoigner de la haute dignité du pouvoir grand-princier.

Devenu souverain national, Ivan III adopta une nouvelle ligne de conduite dans les relations extérieures de la Russie. Il rejeta les derniers restes de sa dépendance envers le khan de la Horde d'Or. Il entreprit une offensive contre la Lithuanie, tandis que jusque là Moscou s'était contentée de rester sur la défensive. Il brigua même celles des provinces russes qui avaient appartenu aux princes Lithuaniens depuis Guédimine : en se donnant le titre de souverain de

« toute la Russie » il entendait par là non seulement la Russie du Nord, mais aussi celle du sud et celle de l'ouest. A l'égard de l'ordre Livonien, Ivan mena également une politique ferme et entreprenante. Il mit savamment et résolument à profit les forces et les moyens que ses ancêtres avaient amassés et que lui-même sut créer dans ses états.

Tout cela donne une importance historique au règne d'Ivan III. L'unification de la Russie, avec Moscou comme son centre, avait commencé depuis longtemps : on en trouve les premiers indices sous Dmitri Donskoï; mais elle ne s'acheva que sous Ivan III. Ainsi donc on peut, de plein droit, appeler Ivan III le créateur de l'état de Moscou.

§ 46. **Soumission de Novgorod-le-Grand et des terres novgorodiennes.** — Dans les derniers temps de son existence indépendante, Novgorod souffrait d'une lutte perpétuelle entre les « meilleurs » et les « moindres ». Souvent cette lutte se transformait en une véritable guerre; cette hostilité affaiblissait Novgorod et en faisait une proie facile pour ses voisins puissants, — Moscou et la Lithuanie. Tous les princes de Moscou firent des tentatives d'amener Novgorod « sous leur main » et d'y maintenir leurs princes vassaux en qualité de lieutenants moscovites. Plus d'une fois, pour punir Novgorod de sa désobéissance, Moscou lui fit la guerre, en lui imposant des contributions et en ramenant les Novgorodiens à la soumission. Lorsque Vassili II eut définitivement pris le dessus sur Dmitri Chémiaka, ce dernier se réfugia à Novgorod. Vassili se vengea en saccageant Novgorod et força les Novgorodiens à lui jurer qu'ils seraient désormais soumis à sa volonté et qu'ils n'accueilleraient plus ses ennemis. Les

ambitions moscovites poussaient les Novgorodiens à chercher alliance et protection auprès des grands princes de Lithuanie. Ceux-ci de leur part recherchaient des prétextes pour se soumettre Novgorod et, à l'instar de Moscou, rançonnaient cette ville, mais leur aide contre Moscou était d'habitude peu efficace. Placés entre deux ennemis redoutables, les Novgorodiens en vinrent à la conviction qu'ils ne pourraient plus soutenir et sauvegarder seuls leur indépendance et que seule une alliance permanente avec l'un de leurs voisins prolongerait l'existence de l'état Novgorodien. Deux partis se formèrent à Novgorod : l'un pour l'entente avec Moscou, l'autre pour l'entente avec la Lithuanie. Le parti de Moscou comprenait principalement la masse du peuple, celui de Lithuanie les boyars. Le peuple voyait dans le prince de Moscou un souverain russe et orthodoxe, et dans celui de Lithuanie un catholique et un étranger. Passer de la dépendance de Moscou dans celle de Lithuanie était pour lui trahir sa foi et sa nationalité. Quant aux boyars novgorodiens, avec la famille des Boretsky à leur tête, ils s'attendaient de la part de Moscou à la destruction totale de l'ancienne organisation de Novgorod, qu'ils espéraient pouvoir préserver par une alliance avec la Lithuanie. Après le sac de Novgorod par Vasili II, le parti lithuanien devint prépondérant et prépara l'affranchissement de Novgorod de sa dépendance envers Moscou, établie par Vassili, en le faisant passer sous la protection du prince de Lithuanie. En 1471 Novgorod, dirigé par le parti des Boretsky, conclut un traité de paix avec Casimir, fils de Jagellon, roi de Pologne et grand-prince de Lithuanie, par lequel le roi s'engageait à protéger Novgorod contre Moscou, à lui envoyer

son représentant et à respecter toutes les libertés et les anciennes coutumes novgorodiennes.

Lorsque cela fut connu à Moscou, on y considéra cet acte comme une trahison non seulement envers le grand-prince, mais surtout envers la religion et toute la nation russe. C'est en ce sens que le grand-prince Ivan III écrivit à Novgorod, l'adjurant de se détacher de la Lithuanie et du roi catholique. Mais les Novgorodiens ne voulurent rien entendre et Moscou médita une expédition contre eux. Le grand-prince réunit en grand conseil les chefs militaires, les dignitaires et le clergé; il énuméra devant eux tous les cas de duplicité de Novgorod et sa dernière trahison et demanda au conseil s'il fallait déclarer la guerre tout de suite ou attendre pour cela l'hiver quand les rivières, les marais et les lacs des terres novgorodiennes seraient couverts de glace. Le conseil prit la décision de commencer la campagne sur le champ. Cette dernière eut le caractère d'une croisade contre des apostats : comme Dmitri Donskoï avait pris les armes contre l'impie Mamaï, de même, suivant l'expression du chroniqueur, le pieux grand-prince Ivan marcha contre les renégats de l'orthodoxie. L'armée moscovite pénétra simultanément de plusieurs côtés sur le territoire novgorodien. Commandée par le prince André de Kholm elle eut vite fait de vaincre les Novgorodiens : d'abord un détachement moscovite battit l'armée novgorodienne sur la rive méridionale du lac Ilmène, ensuite dans un nouveau combat sur la rivière Chélone les principales forces novgorodiennes essuyèrent une défaite terrible. Le *possadnik* Boretsky fut fait prisonnier et exécuté. La route sur Novgorod était ouverte sans que la Lithuanie eût secouru son allié. Les Novgorodiens durent se soumettre à Ivan et

demander grâce. Ils renoncèrent à toutes relations avec la Lithuanie et s'engagèrent à ne plus rompre avec Moscou; par dessus le marché ils payèrent au grand prince une énorme rançon de 15 1/2 milliers de roubles. Mais quand Ivan retourna à Moscou les troubles intérieurs reprirent à Novgorod. Exaspérés par leurs oppresseurs, les Novgorodiens s'en plaignirent au grand-prince et en 1475 Ivan se rendit personnellement à Novgorod pour rétablir l'ordre et la justice. Dans ses jugements le prince de Moscou n'épargna pas les plus influents des boyars. Ceci encouragea les Novgorodiens et ils se mirent dans l'habitude d'aller chaque année à Moscou pour demander justice à Ivan. Au cours d'un de ces voyages deux fonctionnaires novgorodiens donnèrent au grand-prince le titre de *gossoudare* tandis que jusqu'alors les Novgorodiens l'avaient appelé *gospodine*. La différence était grande : le mot *gossoudare* dans l'acception de ce temps-là équivalait au terme « maître » d'aujourd'hui; c'était le nom que les serviteurs et les esclaves donnaient à leurs maîtres. Or, pour les libres novgorodiens le prince n'était pas un *maître* et ils lui donnaient le titre honoraire de *gospodine* (seigneur) tout comme ils appelaient leur ville libre « *Gospodine* Novgorod-le-Grand». Il est naturel qu'Ivan saisit cette occasion pour en finir avec les libertés de Novgorod. Ses ambassadeurs demandèrent à Novgorod : pour quelles raisons les Novgorodiens nommèrent Ivan *gossoudar* et comment ils entendaient être gouvernés ? Lorsque les Novgorodiens se dédirent en déclarant n'avoir autorisé personne à donner ce titre à Ivan, celui-ci marcha contre eux les accusant de mensonges et d'obstination. Novgorod n'avait pas la force pour lutter contre Moscou. Ivan assiégea la ville et entama des pourparlers avec

l'archevêque de Novgorod, Théophile, et les boyars. Il exigeait une soumission entière et déclarait vouloir gouverner à Novgorod comme à Moscou : il ne devait plus y avoir de *vetché*, ni de *possadnik*, le système de gouvernement devait être celui d'après lequel les grands-princes administraient leurs terres de Moscou. Les Novgorodiens après de longues réflexions finalement se soumirent : en janvier 1478 ils acceptèrent les conditions du grand-prince et lui prêtèrent serment sur la croix. L'état de Novgorod cessa d'exister; la cloche du *vétché* fut enlevée et envoyée à Moscou. Fut également déportée à Moscou la famille des boyars Boretsky, ayant à sa tête la veuve du *possadnik*, Marthe, qui était considérée comme l'âme du parti antimoscovite. Après Novgorod-le-Grand toutes les terres novgorodiennes furent soumises par Moscou. Parmi elles Viatka opposa quelque résistance. En 1489 les troupes moscovites (commandées par le prince Daniel Stchéniata) enlevèrent de force cette ville.

Durant la première année qui suivit la soumission de Novgorod-le-Grand Ivan n'infligea aucune disgrâce aux Novgorodiens, mais lorsqu'au bout d'un an des tentatives furent faites à Novgorod de rétablir par la voie de révolte l'ancien ordre de choses, Ivan châtia sévèrement les Novgorodiens. L'archevêque de Novgorod, Théophile fut emmené à Moscou et à sa place l'archevêque Serge fut envoyé à Novgorod. Beaucoup de boyars novgorodiens furent exécutés, un plus grand nombre fut déporté à l'est dans les terres moscovites. Peu à peu tous les « meilleurs » de Novgorod en furent éloignés et leurs terres prises et distribuées aux serviteurs de Moscou, que le grand-prince établit en grand nombre dans les *piatinas* novgorodiennes. La noblesse de Novgorod vint ainsi à dis-

paraître et avec elle le souvenir des anciennes libertés. Les « moindres » novgorodiens, les *smerds* et les fermiers étaient délivrés de l'oppression des boyars; ils formèrent des communes paysannes, payant l'impôt à la façon de celles de Moscou. Leur situation s'améliora et ils n'avaient pas l'occasion de regretter le passé de Novgorod. Le commerce de Novgorod avec l'Occident se ressentit fortement de l'écrasement de la noblesse novgorodienne, d'autant plus que Ivan III fit partir de Novgorod les marchands allemands. Ainsi périt l'indépendance de Novgorod-le-Grand. Pskov garda encore son autonomie, sans toutefois qu'il transgressât en quoi que ce fût la volonté du grand-prince.

§ 47. **Incorporation des oudels**. — Sous Ivan III l'incorporation par Moscou de nouveaux oudels fut activement poussée. Ceux des princes de Yaroslavle et de Rostov qui avaient conservé leur indépendance pendant le règne d'Ivan remirent tous leurs terres à Moscou et sollicitèrent le grand-prince de les prendre à son service. Devenus serviteurs de Moscou et boyars du prince moscovite, ils ne retenaient leurs terres familiales qu'en guise de *votchina* (propriété privée), et non plus à titre d'*oudels* (fiefs, apanages). Ils en étaient les propriétaires privés, tandis que le souverain (*gossoudare*) était le grand-prince de Moscou. Ainsi tous les petits *oudels* se trouvèrent réunis par Moscou en un seul Etat; restaient seulement Tver et Riazane. Ces « grandes principautés » qui avaient autrefois rivalisé avec Moscou étaient faibles maintenant et ne gardaient que l'ombre de leur indépendance. Les derniers princes de Riazane, frères Ivan et Fédor, étaient neveux d'Ivan III (fils de sa sœur Agraféna). Tous les deux,

comme leur mère, ne sortaient pas de son obéissance et on peut dire que le grand-prince gouvernait à leur place à Riazane. Fédor mourut sans laisser d'enfants et légua son *oudel* à son oncle, le grand-prince. Ivan mourut jeune également, laissant un fils en bas âge, au nom duquel gouvernèrent sa grand-mère et le frère de celle-ci Ivan III. Riazane se trouva entièrement au pouvoir de Moscou. Le prince de Tver, Michel Borissovitch, était aussi obéissant à la volonté d'Ivan III. L'armée de Tver avait même pris part à l'expédition contre Novgorod. Plus tard, en 1484-1485, les relations se gâtèrent. Le prince de Tver se lia d'amitié avec la Lithuanie espérant recevoir l'aide du prince lithuanien contre Moscou. Lorsque Ivan III en eut vent, il fit la guerre à Tver et la vainquit, comme il fallait s'y attendre. Michel se réfugia en Lithuanie et Tver fut incorporée dans l'état de Moscou (1485). Ainsi s'accomplit l'unification définitive de la Russie du Nord.

Il n'y a pas que cela. La politique moscovite d'unification nationale attirait auprès du souverain de Moscou des hommes de service appartenant à la principauté russo-lithuanienne. Les princes Viazemsky, Odoïevsky, Novossilsky, Vorotynsky et beaucoup d'autres, qui habitaient les territoires à la limite orientale de l'état lithuanien, abandonnaient leur grand-prince et passaient au service de Moscou, ramenant leurs terres sous sa souveraineté. Ce passage de vieux princes russes, du service du souverain catholique de la Lithuanie à celui du souverain orthodoxe de la Russie du Nord, donnait surtout raison aux princes de Moscou de se considérer comme souverains de toutes les terres russes, même de celles qui se trouvaient sous la domination lithuanienne; bien qu'elles fussent

encore séparées de Moscou elles devaient, selon les grands-princes moscovites, leur revenir à cause de la triple unité de croyance, de nationalité et de la dynastie de St-Vladimir.

§ 48. **Les affaires de famille et celles de la cour sous Ivan III.** — Les succès rapides obtenus par le grand-prince Ivan III dans l'œuvre de rassemblement des terres russes s'accompagnaient de changements essentiels dans son entourage. La première femme d'Ivan III, la princesse de Tver Maria Borissovna, était morte jeune en 1467, quand Ivan n'avait pas encore 30 ans Elle laissa à Ivan un fils, le prince Ivan Ivanovitch, surnommé « le Jeune ». A cette époque les relations se nouaient déjà entre Moscou et les pays occidentaux. Pour diverses raisons le pape de Rome était très intéressé à établir des rapports avec Moscou et à l'amener sous son influence. Ce fut le pape qui avança la proposition d'arranger un mariage entre le grand-prince de Moscou et la nièce du dernier empereur de Constantinople, Zoé-Sophie Paléologue. Après la prise de Constantinople par les Turcs (1453), Thomas, le frère de l'empereur Constantin Paléologue, se réfugia avec sa famille en Italie et y mourut, laissant ses enfants sous le patronage du pape. Les enfants furent élevés dans l'esprit de l'union de Florence et le pape avait lieu d'espérer qu'en mariant Sophie au prince de Moscou il gagnerait la chance d'introduire l'union à Moscou. Ivan III consentit à cette alliance et envoya des ambassadeurs en Italie pour ramener sa fiancée. En 1472 elle arriva à Moscou et le mariage fut célébré. Cependant les espoirs du pape devaient être déçus : le légat du pape qui accompagnait Sophie n'eut aucun succès à Moscou; Sophie elle-même ne fit rien pour

faciliter l'union et de cette façon le mariage du prince de Moscou n'eut pas de suites pouvant intéresser l'Europe et le catholicisme. Mais il eut certaines conséquences pour la cour de Moscou.

D'abord il anima et consolida les relations qui s'étaient engagées entre Moscou et l'Occident, l'Italie en particulier. Des Grecs et des Italiens étaient arrivés à Moscou avec Sophie; plus tard il en vint d'autres. Le grand-prince les gardait auprès de lui comme « maîtres » en leurs métiers, leur confiait la construction de forteresses, d'églises et de palais, la fonte de canons, la frappe de la monnaie. Quelquefois ces « maîtres » étaient chargés de missions diplomatiques et se rendaient en Italie avec des mandats du grand-prince. Les Italiens établis à Moscou étaient collectivement appelés « Friazines » (de *Friaz-Francs*) ; ainsi il y avait à Moscou Ivan Friazine, Marc Friazine, Antoine Friazine, etc. Un des plus célèbres maîtres italiens était l'architecte Aristote Fioraventi, qui bâtit dans le Kremlin de Moscou la fameuse cathédrale de l'Assomption et le palais Granovity (« à facettes »). Grâce aux Italiens le Kremlin sous Ivan III fut rebâti et embelli. A côté des Italiens travaillaient des maîtres allemands, bien que sous le règne d'Ivan ils ne jouassent pas de grand rôle; les docteurs allemands se distinguèrent seuls. Moscou connut des visiteurs étrangers (comme par exemple les parents grecs de Sophie) et des ambassadeurs des souverains de l'Europe occidentale. L'ambassadeur de l'Empereur offrit à Ivan III le titre royal, mais il le déclina. Pour la réception d'hôtes et d'envoyés à la cour de Moscou un cérémonial spécial fut institué, différent de celui qui était autrefois en usage pour recevoir les ambassades tatares. Le

train général de la vie de cour se modifia en raison des nouvelles circonstances et devint plus compliqué et plus cérémonieux.

A l'apparition de Sophie les gens de Moscou attribuaient de grands changements dans le caractère d'Ivan III et des complications dans la famille princière. Ils disaient que lorsque vint Sophie avec les Grecs « la terre se troubla et de grands désordres s'ensuivirent. » Le grand-prince changea de manière à l'égard de son entourage : il ne fut plus aussi simple et accessible qu'avant, il insistait sur les marques de respect, devint exigeant et facilement irritable envers les boyars. Il se forma une conception nouvelle de la grandeur inaccoutumée de sa puissance. Ayant épousé une princesse grecque il semblait se considérer comme le successeur des empereurs grecs disparus et adopta l'emblème byzantin : l'aigle bicéphale. Après son mariage avec Sophie, Ivan III se montra très autoritaire; la grande-princesse elle-même en eut à souffrir. A la fin de sa vie Ivan s'était complètement brouillé avec Sophie et l'avait éloignée. Leur désaccord venait de la question de la succession au trône. Le fils d'Ivan III et de sa première femme, Ivan le Jeune, mourut en 1490, laissant au grand-prince un petit-fils Dmitri. Mais le grand-prince avait un autre fils de son mariage avec Sophie : Vassili. Qui devait succéder au trône de Moscou. Dmitri ou Vassili ? D'abord Ivan III décida en faveur de Dmitri et c'est alors qu'il fît peser sa disgrâce sur Sophie et Vassili. Il couronna lui-même Dmitri (*tsar*, et non plus grand-prince !). Mais au bout d'un an la situation changea : Dmitri fut écarté et Sophie et son fils rentrèrent en faveur. Vassili reçut le titre de grand-prince et participa au gouver-

nement de son père. Dans toutes ces péripéties les courtisans d'Ivan III eurent à souffrir : lors de la disgrâce de Sophie, son entourage la partagea avec elle; plusieurs personnes furent même exécutées. Avec la disgrâce de Dmitri d'autres boyars encoururent le courroux du grand-prince, et l'un d'entre eux fut mis à mort.

Se remémorant tout ce qui s'était passé à la cour d'Ivan III depuis son mariage avec Sophie, les gens de Moscou faisaient retomber le blâme sur cette dernière et trouvaient funeste son influence sur le grand-prince. On lui reprochait l'abandon d'anciennes coutumes et diverses innovations dans les mœurs moscovites, ainsi que le changement qui s'était opéré dans le caractère de son mari et de son fils, devenus monarques autoritaires et redoutables. Il ne faut pourtant pas exagérer l'importance de la personnalité de Sophie : n'eût-elle même pas existé que le grand-prince de Moscou s'eût aussi bien rendu compte de sa puissance illimitée, et les relations avec l'Occident se fussent aussi bien nouées. Toute la marche de l'histoire de Moscou y tendait, car le grand-prince de Moscou était devenu souverain unique de la puissante nation grand-russienne et voisin de plusieurs états européens.

§ 49. Politique extérieure d'Ivan III. Rapports avec les Tatars. — Du temps d'Ivan III il existait déjà trois hordes tatares indépendantes dans les limites de la Russie actuelle. La Horde d'Or, épuisée par les luttes intestines, vivait ses derniers jours. A côté d'elle à proximité de la mer Noire se forme au XV[e] siècle la horde de Crimée, gouvernée par la dynastie des Guiréï (descendants de Haddji-Guiréï). A Kazan des

émigrés de la Horde d'Or avaient fondé au milieu du xve siècle une horde indépendante, réunissant sous la domination tatare les indigènes finnois : Mordva, Tchérémiss, Votiaks. Profitant des discordes et des luttes continuelles qui divisaient les Tatars, Ivan III parvint peu à peu à soumettre Kazan à son influence et fit son homme du khan ou « tsar » de Kazan (les moscovites donnaient alors aux Khans le titre de *tsar*). Avec le Khan de Crimée, Ivan III lia une solide amitié, car ils avaient tous les deux un ennemi commun, la Horde d'Or, contre laquelle ils opéraient ensemble. Quant enfin à la Horde d'Or, Ivan III cessa tous rapports de vassalité avec elle : il ne payait pas de tribut, ne visitait pas la Horde, ne témoignait pas d'estime à l'égard du Khan. On racontait qu'une fois Ivan III était allé jusqu'à jeter par terre et piétiner la *basma* du Khan, c'est-à-dire l'insigne (probablement une plaque d'or avec une inscription) que ce dernier avait remis à ses ambassadeurs auprès d'Ivan, comme marque de leurs pleins pouvoirs.

Ahmad, le faible Khan de la Horde d'Or, essaya de contracter une alliance avec la Lithuanie contre Moscou; mais comme il n'en recevait pas de secours sérieux, il se bornait à des incursions sur les confins de Moscou. En 1472 il s'était avancé jusqu'aux bords de l'Oka, mais repartit après quelques pillages sans oser pousser jusqu'à Moscou. En 1480 il reprit son expédition. Laissant les sources de l'Oka à sa droite, Ahmad atteignit la rivière Ougra, dans les terres situées entre Moscou et la Lithuanie. Mais ici non plus il ne reçut aucun renfort de la part des Lithuaniens, tandis qu'à Moscou on l'attendait avec une forte armée. Les deux adversaires, Ahmad et Ivan III s'arrêtèrent là, l'un en face de l'autre, sans se décider

à commencer le combat. Ivan III fit préparer la capitale au siège, envoya sa femme Sophie dans le nord, tout en faisant lui-même la navette entre l'Ougra et Moscou, car il redoutait également les Tatars et ses propres frères. Ces derniers étaient en brouille avec lui et il appréhendait leur trahison au moment décisif. La prudence et l'indécision d'Ivan aux yeux du peuple avaient l'air de lâcheté et les hommes de Moscou tout en se préparant au siège s'indignaient ouvertement contre lui. Le directeur de conscience du grand-prince, Vassian, l'archevêque de Rostov, l'exhortait de vive voix et par écrit de ne pas être un « fuyard » mais d'affronter vaillamment l'ennemi. Ivan ne se décida pourtant pas à attaquer les Tatars. De son côté Ahmad, s'étant attardé sur l'Ougra depuis l'été jusqu'au mois de novembre, fut surpris par la gelée et la neige qui le forcèrent de se retirer. Il fut bientôt assassiné, pendant les troubles intérieurs, ses fils périrent dans la lutte avec la Horde de Crimée, et la Horde d'Or se désagrégea définitivement (1502). Ainsi prit fin pour Moscou le « joug tatar » qui s'allégeait graduellement et à la fin n'était plus que nominal. Mais cela ne mit pas fin aux maux que la Russie avait à subir de la part des Tatars. Ceux de Crimée et de Kazan, les Nogaïs et toutes les petites hordes nomades, voisines des frontières russes et des *ukraïnes*[1], ruinaient et pillaient les habitations, emmenaient les gens et le bétail. Les Russes eurent à lutter contre ce brigandage incessant des Tatars pendant trois siècles encore.

1. Dans le sens général de *marches*.

§ 50. Politique extérieure d'Ivan III. La Lithuanie et la Livonie. Rapports avec l'Occident. — Les relations entre Ivan III et la Lithuanie du temps du grand-prince lithuanien Casimir n'étaient pas pacifiques. Opposée à la force croissante de Moscou, la Lithuanie encourageait la résistance de Novgorod-le-Grand et de Tver, et excitait les Tatars contre Ivan III. Mais Casimir n'était pas de force pour faire ouvertement la guerre à Moscou. Après Vitovt la Lithuanie fut beaucoup affaiblie par des complications intérieures. La recrudescence de l'influence polonaise et de la propagande catholique en Lithuanie créa beaucoup de mécontents parmi les princes; ceux-ci passaient au service de Moscou avec leurs terres. Cela diminuait encore les forces lithuaniennes et rendait très risquée pour la Lithuanie un conflit direct avec Moscou. Toutefois la collision devint inévitable avec la mort de Casimir (1492) lorsque la Lithuanie s'élit un grand-prince distinct de celui de Pologne. Le fils de Casimir, Jean Albert, devint roi de Pologne et son frère Alexandre grand-prince de Lithuanie. Profitant de cette division Ivan III commença le guerre contre Alexandre et parvint à obtenir de la Lithuanie la cession formelle des terres appartenant aux princes qui étaient passés à son service (les Viazemsky Novossilsky, Odoïevsky, Vorotynsky, Belevsky) et la reconnaissance de son titre de « souverain de toute la Russie ». La paix fut scellée par le mariage entre Hélène, fille d'Ivan III, et Alexandre. Ce dernier était catholique, mais il promit de laisser toute liberté de conscience à sa femme orthodoxe. Il lui fut pourtant difficile de tenir sa promesse sous la pression de ses conseillers catholiques. Le sort de la grande princesse était très triste; en vain son père exigeait pour elle un meilleur traite-

ment de la part d'Alexandre. Mais Alexandre aussi avait ses griefs contre le grand-prince de Moscou. Des princes orthodoxes lithuaniens continuaient à solliciter Ivan de les prendre à son service sous le prétexte que leur religion était persécutée. Ainsi Ivan III accueillit le prince Bélevsky et les princes de Novgorod-Séverski et de Tchernigov avec leurs immenses *votchinas* sur le Don et la Desna. La guerre entre Moscou et la Lithuanie devint inévitable. Elle dura de 1500 jusqu'à 1503; dans cette lutte l'ordre Livonien prit parti pour la Lithuanie, le Khan de Crimée pour Moscou. L'affaire se termina par un armistice, en vertu duquel Ivan III garda toutes les principautés acquises. A ce moment il devint manifeste que Moscou était plus forte que la Lithuanie, de même qu'elle était plus forte que l'Ordre Livonien. Malgré quelques succès militaires isolés l'Ordre conclut un armistice qui n'était pas très honorable pour lui. Avant Ivan III Moscou, sous les coups de l'Occident, ne faisait que céder et perdre; maintenant le grand-prince de Moscou attaquait lui-même ses voisins, élargissant les possessions territoriales à l'occident et proclamait ouvertement ses aspirations à la totalité des terres russes.

Guerroyant avec ses voisins occidentaux, Ivan III cherchait des alliances et des amitiés en Europe. Sous lui Moscou entra en rapports diplomatiques avec le Danemark, l'Empereur, la Hongrie, Venise et la Turquie. L'état russe devenu fort entrait peu à peu dans le système politique européen et établissait des liens avec les pays civilisés de l'Occident.

§ 51. Le grand-prince Vassili III Ivanovitch. — Ivan III, à l'instar de ses ancêtres, fit un testament par

lequel il partagea ses possessions entre ses cinq fils. Par la forme ce testament rappelait encore les anciens documents de ce genre, mais par sa teneur il scellait définitivement le nouvel ordre de pouvoir unique dans l'état moscovite. Ivan III plaça son fils Vassili au-dessus de ses frères et à lui seul attribua les droits souverains. Vassili reçut à lui seul 66 villes, tandis que ses quatre frères ensemble n'en eurent que 30, et encore peu importantes. Vassili seul avait le droit de battre monnaie, de communiquer avec les autres états; il héritait de tous les *oudels* de ses parents, tombés en deshérence; seulement ses enfants pouvaient lui succéder comme grands-princes, tandis que ses frères renonçaient d'avance à cette prérogative. Ainsi Vassili était le souverain, et ses frères et autres parents — sujets. C'est là l'idée fondamentale du testament d'Ivan III.

Vassili hérita du caractère autoritaire de son père mais pas de ses talents. Toute son activité ne fut que la continuation de ce qu'avait fait son père. Ce qu'Ivan III n'eut pas le temps d'achever, Vassili le paracheva. Ayant soumis Novgorod, Ivan laissa à Pskov son ancienne autonomie. La vie intérieure de Pskov ne donnait alors aucune raison à l'intervention. Il n'y avait à Pskov aucune discorde intérieure. Situé sur les confins de la terre russe, toujours sous la menace des Lithuaniens et des Allemands, Pskov restait fortement attaché à Moscou, lui obéissait toujours et au lieu d'un prince indépendant entretenait un gouverneur (*namestnik* « lieutenant ») de Moscou. Dans ces conditions le *vétché* de Pskov n'avait pu conserver son importance politique primitive; il était devenu un organe d'autonomie locale sous la direction du souverain de Moscou. Mais l'obéissance

des gens de Pskov au grand-prince ne leur épargnait pas les oppressions de la part des gouverneurs moscovites. Les gens de Pskov se plaignaient de leurs « princes » (*namestnik*) à Moscou, et ceux-ci se plaignaient des gens de Pskov. En 1510. après une de ces disputes Vassili abolit le *vétché* de Pskov, emporta à Moscou sa cloche et transféra trois cents familles de Pskov dans les provinces moscovites, les remplaçant par autant de familles prises dans les villes moscovites. Pskov n'offrit au grand-prince aucune résistance : les gens de Pskov pleurèrent seulement la perte de leur liberté séculaire en s'apitoyant sur le sort de leur ville ruinée et outragée, mais « les pauvres Pskovitchi ne connurent pas de justice de la part de Moscou. »

Il fut fait autant à Riazane. Ivan III s'était emparé de la moitié de cette province, laissant l'autre au prince de Riazane, encore en bas âge; mais il gouverna Riazane à la place de ce dernier, comme son grand-père. La tutelle de Moscou continua sous Vassili III. Cependant le prince de Riazane, ayant atteint la majorité, commença à s'impatienter de sa dépendance envers Moscou et songea à s'émanciper. Vassili s'en aperçut, fit arrêter le prince Ivan et annexa sa province (1517). De même qu'à Pskov, les habitants de Riazane furent transférés en foule dans les terres moscovites et remplacés par des Moscovites. Cette pratique dans les terres conquises était destinée à rendre impossibles les révoltes et les trahisons.

Restaient encore les princes de Séversk, qui avaient passé avec toutes leurs terres du service du grand-prince de Lithuanie à celui d'Ivan III. Vassili profita de leurs disputes pour les chasser de leurs villes et pour incorporer leurs possessions dans l'état moscovite (1523). Ainsi tous les *oudels* furent supprimés et il ne

resta que de simples princes « de service » qui n'avaient plus dans leurs *votchinas* aucun droit souverain et qui servaient le grand-prince comme des boyars ordinaires.

La politique extérieure de Vassili fut aussi la continuation de celle du règne précédent. Moscou, comme par le passé, attirait les émigrés lithuaniens (les princes Glinsky) et la Lithuanie ne pouvait toujours pas se réconcilier à la perte de princes et de terres au profit de Moscou. Deux fois la guerre éclata entre Vassili et le grand-prince de Lithuanie Sigismond Casimirovitch (frère du grand-prince Alexandre). En 1514, Vassili III s'empara de Smolensk qui avait une grande importance militaire. Les Lithuaniens eurent beau faire, cette forteresse resta aux Russes et la Lithuanie fut forcée de conclure (en 1522) un armistice, avec cession de Smolensk à Moscou jusqu'à la conclusion de la « paix éternelle » ou à « l'achèvement (de la délimitation) ». Mais cet « achèvement » ne s'ensuivit pas pendant plus d'un siècle, car la Lithuanie et Moscou n'arrivaient jamais à partager à l'amiable les provinces russes en litige.

Les relations avec les Tatars ne devinrent pas plus faciles après la chute de la Horde d'Or. L'amitié avec la Crimée cessa sous Vassili III et l'influence de Moscou à Kazan n'était pas très assurée. Des incursions incessantes dans les terres russes se produisaient du côté de la Crimée, comme de celui de Kazan. Les Tatars de Crimée pillaient les frontières méridionales moscovites; les Tatars de Kazan et leurs vassaux, les Mordva et les Tchérémiss, dévastaient les régions de Nijni-Novgorod, de Kostroma et de Galitch. Cette « guerre » des Tatars et des Tchérémiss empêchait les Russes de vivre tranquillement chez eux et de coloniser la bande fertile de terres noires au sud de la rivière Oka (ap-

pelée « champ sauvage ») et les régions forestières à l'est de la Volga, sur les rivières Ounja et Vetlouga. Toute la partie du pays située près des frontières méridionale et orientale vivait dans la peur continuelle d'attaques tatares. Lorsque les Tatars ne rencontraient pas de troupes de garde sur les frontières russes, ils s'avançaient dans les provinces centrales et arrivaient même jusqu'à Moscou. Vassili III n'avait qu'à faire garder ses frontières et, lorsque l'occasion s'en présentait, s'ingérer dans les affaires intérieures des Tatars en affermissant son influence parmi eux. Cela réussissait à Kazan. La Crimée était malheureusement trop éloignée de Moscou pour qu'on pût être bien au courant de ses affaires et y faire sentir son influence. Le gouvernement de Moscou se contentait d'envoyer en Crimée des ambassades avec des « souvenirs », c'est-à-dire des cadeaux, par lesquels on croyait se concilier l'ennemi, mais en même temps chaque été on disposait des troupes sur la frontière méridionale du pays (frontière qui suivait le bord de la moyenne Oka et qui pour cela s'appelait « la rive ») afin de la garantir contre les attaques inattendues. Dans les endroits le plus dangereux on élevait sur l'Oka et au delà de l'Oka des forteresses en pierre, imprenables pour les Tatars (Kalouga, Toula, Zaraïsk) et on y cantonnait des troupes.

Vassili III était marié à Salomonie, de la famille des Sabourov, et n'avait pas d'enfants. Il ne voulait en aucun cas laisser le pouvoir à ses frères (Youri et André) car, dans son opinion, ils ne savaient même pas administrer leurs propres terres. C'est pourquoi, avec l'autorisation du métropolite Daniel, il obligea sa femme à prendre le voile (sous le nom de Sophie) et l'envoya dans le couvent de Pokrov à Souzdal. Il se

remaria ensuite avec la princesse Eléna Vassilievna Glinskaïa, d'une famille d'origine lithuanienne. De ce mariage il eut deux fils Ivan et Youri. L'aîné n'avait que trois ans, lorsque Vassili tomba accidentellement malade et mourut, n'ayant pas atteint l'âge de soixante ans. Le caractère personnel de Vassili et son procédé envers sa première femme provoquaient la désapprobation des vieux boyars de son entourage. Autoritaire et sévère, Vassili ne possédait pas les qualités d'Ivan III ; mais encore plus que lui il aimait le pouvoir et avait prit l'habitude de s'entourer de simples fonctionnaires (*dyak*) serviles. Tel fut le dernier « rassembleur » de la terre russe (1505-1533).

TRANSFORMATION DU SYSTÈME D'OUDELS EN CELUI D'ÉTAT

---

§ 52. Autocratie des souverains de Moscou. Moscou « troisième Rome ». — L'état de Moscou s'était constitué de l'oudel de Moscou, auquel furent joints les autres oudels de la Russie du nord et, plus tard, les terres de Novgorod et des provinces lithuaniennes. Les princes de Moscou procédant à leurs « acquisitions » se considéraient longtemps comme propriétaires de leurs *oudels* assimilés aux *votchinas*. Lorsqu'ils consolidèrent leur possession dans la grande-principauté de Vladimir, ils l'appelèrent aussi leur *votchina*. Plus tard, quand ils exigeaient de la Lithuanie qu'elle leur cédât les anciennes villes russes, ils donnaient à leurs ambassadeurs l'instruction de dire que toute la terre russe était leur patrimoine héréditaire depuis les temps anciens. Ainsi les princes de Moscou étendaient leur conception d'*oudels* sur tout le pays et, par conséquent, se considéraient propriétaires et maîtres de tout leur vaste état. Cette façon de voir était partagée par tout le peuple; les gens de Moscou disaient d'eux-mêmes qu'ils vivaient « sur la terre du grand souverain », dont ils ne jouissaient que de la possession. Dans les contrats de vente on se servait de la formule suivante : « nous avons vendu la terre du souverain se trouvant en notre possession. » Ainsi donc le pouvoir des princes de Moscou revêtant le caractère

de celui de *votchina* (propriété) par cela même était très complet et autocratique : les princes non seulement gouvernaient le pays, mais encore ils le possédaient en propriétaires. Plus tard, lorsque les princes de Moscou se furent mis à la tête de l'unification nationale et qu'ils eurent rassemblé sous leur main toute la Russie du nord, ils jouèrent le rôle de chefs du peuple entier et leur pouvoir prit un caractère national et démocratique. Soutenus par le concours et la sympathie des masses populaires, les souverains de Moscou se sentaient vraiment les représentants de l'unité et de l'indépendance nationales, et gardaient une attitude fière et autoritaire. Ivan III refusa le titre royal que lui offrait l'Empereur, car il ne désirait la « sanction » de personne pour son pouvoir « dans sa terre ». Les ambassadeurs étrangers disaient de Vassili III qu'il jouissait d'une puissance que ne possédait aucun des monarques contemporains; ils remarquaient que les Moscovites estimaient leur souverain à l'égal de Dieu, lorsqu'ils disaient : « Nous ne le savons pas; seuls Dieu et le *gossoudare* le savent. »

Ceci arriva à l'époque où tous les autres états orthodoxes tombaient en décadence et allaient à la ruine. La vague de la conquête turque submergeait l'Orient orthodoxe. S'étant emparés des provinces asiatiques de l'empire grec, les Turcs étaient entrés en Europe; à la fin du XIVe et au début du XVe siècle ils subjuguèrent les Slaves balkaniques et cernèrent Constantinople. On a vu comment les Grecs, prévoyant leur perte, avaient cherché du secours même auprès du pape. Mais rien ne put les sauver, et en 1453 Constantinople fut pris par les Turcs. Il ne resta plus en Orient aucun état orthodoxe, aucun diocèse indépendant : partout dominaient les « Agariens im-

pies » (nom que l'on donnait aux Turcs à cette époque). Seul, l'état de Moscou avait un souverain orthodoxe et un métropolite indépendant ; seul, il gagnait en étendue et en puissance, avait rassemblé la puissante nation grandrussienne et s'était affranchi des derniers vestiges du joug tatar. Depuis longtemps, dès la conversion même au christianisme, on s'était fait l'idée en Russie que toute « l'orthodoxie » (c'est-à-dire l'ensemble des chrétiens orthodoxes) était réunie depuis le commencement des siècles sous le pouvoir souverain du monarque grec (« césar », *tsar*) et de l'église grecque. C'est ainsi que Constantinople — résidence de l'empereur et du patriarche grecs — était appelé en Russie *Tsargrad* (ville-reine) et était vénéré comme la capitale de toute « l'orthodoxie ». Maintenant que Tsargrad était au pouvoir des Turcs et que ces derniers avaient subjugué tous les états et toutes les églises de l'Orient, il ne restait à l'orthodoxie aucune autre capitale que Moscou, seule libre. Les gens de Moscou le comprirent bientôt après la chute de Constantinople. Ivan III et Vassili III s'envisagèrent comme héritiers et successeurs des rois grecs. Ivan III épousa une princesse grecque, adopta les armes byzantines, couronna son petit-fils Dmitri en qualité de *tsar*. Ivan et Vassili aussi se donnaient quelquefois ce titre. Ces idées étaient partagées par les émigrés grecs en Russie, et par les Slaves des Balkans, qui voyaient dans les princes de Moscou les seuls défenseurs de la foi, cherchaient leur appui et leur aide contre l'oppression turque et les appelaient ouvertement héritiers des empereurs. La littérature russe de l'époque s'occupait volontiers de la question de la succession de Moscou à Byzance. Partant de l'idée que l'unité du monde chrétien était une institution divine,

un écrivain de ce temps-là, moine de Pskov (du couvent d'Eléazar) nommé Philophée, écrivit une épître au grand-prince Vassili III dans laquelle il démontrait que, primitivement, le centre du monde était l'ancienne Rome—puis la Rome nouvelle (*Roma nova* : Constantinople) et dernièrement une troisième Rome s'était élevée : Moscou. « Deux Romes sont tombées, disait Philophée, la troisième est là et une quatrième ne saurait être. » C'est dans ces paroles que se formula l'idée du rôle mondial de « Moscou : troisième Rome. » Après Philophée d'autres écrivains développèrent la même thèse, appelant le grand-prince de Moscou *tsar* de toute l'« orthodoxie », Moscou « nouvelle cité de Constantin » (c'est-à-dire nouveau Tsargrad), et le peuple russe : « nouvel Israël », élu par Dieu pour être à la tête de tous les croyants orthodoxes. On s'efforça d'expliquer et d'étayer de preuves variées cette idée du passage de la primauté mondiale de Constantinople à Moscou. On citait des cas où des reliques se seraient miraculeusement transportées toutes seules de Grèce où l'orthodoxie s'éteignait, en Russie où elle rayonnait comme auparavant (par exemple l'image miraculeuse de la Vierge de Tikhvinsk). On répétait la légende d'après laquelle l'apôtre André aurait visité la terre de Kiev, béni ses collines et prédit qu'en Russie fleurirait la vraie foi; on en déduisait que l'église russe devait ses origines aux apôtres et que par cela elle était digne de recueillir la succession de l'église grecque. On contait encore que les insignes royaux depuis longtemps avaient été transmis en Russie par les rois grecs eux-mêmes, notamment par Constantin Monomaque au grand-prince Vladimir Monomaque, et que de lui ils avaient passé par droit de succession naturelle aux grands

princes de Moscou. En effet, il existait et il existe encore à Moscou le bonnet de Monomaque et ses épaulières (*barmy*) que les grands-princes revêtaient à leur couronnement. Enfin une légende se forma d'après laquelle la dynastie russe serait issue des premiers rois de Rome, Rurik étant soi-disant un descendant de Prouss, frère de l'empereur Auguste. Toute cette série de légendes servait à appuyer l'idée que l'état moscovite était le premier dans toute l'« orthodoxie » et que l'église de Moscou seule de toutes les églises orthodoxes, par le fait même de conserver son indépendance et sa pureté, s'était élevée au-dessus des vieux patriarcats orientaux.

Ayant adopté cette idée grandiose les princes de Moscou se placèrent à une grande hauteur. Ils sentaient qu'ils disposaient de la plénitude du pouvoir sur leurs terres; ils avaient conscience d'être les chefs nationaux d'un peuple grand et nombreux; ils voulaient donc jouer le rôle mondial de rois de toute l'orthodoxie. Il est compréhensible que leur pouvoir semblât puissant et autocratique. Mais ce pouvoir n'était pas agréable pour tout le monde et n'était pas volontairement accepté de tous. Un mouvement dirigé contre ce pouvoir se signala au XVe siècle parmi les boyars:

§ 53. Les boyars et les « kniajata »; leurs prétentions. — Au début de l'ascendance de la principauté moscovite il s'était formé à Moscou un nombre de boyars dévoués aux princes. Une coutume ancienne reconnaissait aux boyars et aux serviteurs libres du prince le droit de quitter son service s'ils n'en étaient pas contents. Les boyars, serviteurs les plus éminents, se croyaient en droit de prendre part à la *douma* (conseil)

du prince et de délibérer sur toutes les affaires de gouvernement et politiques. Au XIVe siècle les boyars ne quittaient plus Moscou, car ils s'y trouvaient mieux et y avaient plus d'émoluments qu'ailleurs. Nombreux étaient même ceux qui de leur propre gré venaient des autres provinces à Moscou pour solliciter du service. Les boyars moscovites étaient directement intéressés aux succès de Moscou; aussi s'efforçaient-ils de raffermir le pouvoir des princes moscovites et de leur être de fidèles serviteurs. Plus d'une fois les boyars gouvernèrent l'état à la place de princes trop jeunes ou incapables, et ne laissèrent léser leurs droits par personne. A leur tour, les princes estimaient et récompensaient leurs boyars. La tradition veut que Dmitri Donskoï en mourant eût donné à ses enfants la recommandation suivante : « quant à vos boyars, aimez-les et rendez-leur l'honneur qui leur est dû, n'entreprenez rien sans les consulter. » Parmi la vieille noblesse de souche moscovite on remarquait surtout la famille de Fédor Kochka (ancêtre des Romanovs et des Chérémétevs), celle de Biakonte (ancêtre des Plestchéevs, etc.), celle de Mourza-Tchéta (ancêtre des Sabourovs, des Godounovs, etc.); celle des Golovines, des Morozovs, et beaucoup d'autres. A partir du XVe siècle le nombre des boyars moscovites s'était considérablement accru par l'accession des princes d'*oudels* de la Russie du Nord et de ceux qui venaient de Lithuanie. Les princes donnaient leur adhésion au service de Moscou avec leurs *oudels* (apanages) que le grand-prince leur laissait en qualité de *votchina* (propriété) ordinaire. Les princes lithuaniens passaient également avec leurs terres; s'ils venaient en réfugiés, le grand-prince les dotait de terres de ses possessions. Ainsi les nouveaux serviteurs de Moscou étaient nantis

de terres; à leur tour ils devaient à Moscou le service militaire et tout autre et se rendaient à l'appel du souverain avec leurs hommes (*kholops*). Les princes de service qui détenaient diverses charges à la cour et dans l'armée devenaient en réalité des serviteurs ordinaires; mais ils se refusaient à se ranger avec les simples boyars, alléguant leur appartenance à la famille princière et leur descendance de Rurik ou de Guédimine. D'après les livres généalogiques, ils savaient exactement lequel d'entre eux appartenait à la branche aînée, lequel à la branche cadette, et lequel était de plus noble race. La place occupée par le prince dans sa lignée s'appelait *otétchestvo* et dans chaque service les princes en tenaient rigoureusement compte, tâchant de faire de la sorte que les aînés et les plus nobles occupassent les plus hautes charges, et les jeunes et « pauvres », les charges moins importantes. Tous ensemble, les princes voulaient être placés au-dessus de simples boyars, car ils se considéraient des *gossoudares* (« maîtres ») et regardaient les boyars comme de simples particuliers. Mais les vieilles familles boyares de Moscou, celles qui servaient le prince depuis « le commencement des siècles » ne voulaient pas céder le pas à tout prince parfois pauvre et peu influent. Les boyars avaient également leurs *otétchestvo* dans leurs familles et leur table hiérarchique au service du prince. Après de longues discussions les princes et les boyars arrivaient à déterminer leur supériorité relative et la noblesse de chaque famille princière ou boyare, et c'est d'après cette échelle qu'ils occupaient les emplois administratifs. La coutume de cette confrontation d'*otétchestvos* à chaque nouvelle nomination s'était fortement enracinée à Moscou. Tout fonctionnaire n'acceptait un emploi

qu'après s'être bien assuré que cela ne l'abaisserait pas et qu'il ne serait pas subordonné à quelqu'un de noblesse égale ou inférieure à la sienne. Si, selon ses vues, ses collègues n'étaient pas de noblesse correspondante, il soumettait au monarque une requête dans laquelle il exposait que ce n'était pas sa place de se trouver avec eux, que ce service était déshonorant pour son *otétchestvo* et à la fin suppliait le monarque de le protéger. Cette coutume de calculer les places d'après la descendance du candidat s'appelait *mestnitchestvo* (de *mesto* : place), c'est-à-dire : préséance.

Ainsi il se forma graduellement à Moscou au XVe siècle une nouvelle classe de boyars, ayant à sa tête, à cause de leur « grande race », les descendants des princes d'*oudels* soumis à Moscou. Les grands-princes ne pouvaient pas empêcher les princes d'avoir le pas sur les boyars, car ils ne pouvaient pas changer la « race » et la « descendance » de leurs serviteurs : ni anoblir celui qui n'était pas noble, ni abaisser la naissance de celui qui l'était. D'après l'ancien dicton le souverain pouvait donner argent et terres, mais pas la race. Les souverains de Moscou ne pouvaient pas être très contents de leurs nouveaux boyars, qui s'affranchissaient de leur dépendance. Les nobles princes-boyars avaient le souvenir de l'époque où leurs ancêtres étaient *gossoudares* tout autant que les princes de Moscou et se considéraient eux-mêmes comme tels, et non comme de simples serviteurs. Ils voulaient prendre part au gouvernement de l'état, comme associés de leur parent le prince de Moscou. Dans leurs votchinas ils se sentaient princes indépendants comme l'avaient été par le passé leurs pères et leurs aïeux. Bref la nouvelle catégorie des boyars moscovites prit l'aspect d'une aristocratie terrienne et héréditaire, as-

pirant à la participation dans le gouvernement. Dans ces conditions les anciennes bonnes relations entre les princes de Moscou et leurs boyars cessèrent d'exister. Ivan III et Vassili III ne reconnaissaient pas les prétentions des *kniajata* (c'est ainsi qu'on appela à Moscou les serviteurs titrés des grands-princes). Ils leur enlevaient leurs *votchinas*, leur interdisaient de vendre leurs terres sans autorisation spéciale, n'accordaient cette autorisation que pour la vente à des parents — tout cela pour ne pas laisser échapper des terres d'*oudels* à la domination moscovite et pour ne pas être privés des servitudes dont ces terres étaient passibles envers l'état. Ils n'admettaient pas les *kniajata* au sein de leur conseil privé et décidaient des affaires « près du lit » (c'est-à-dire dans leurs appartements intérieurs où les *kniajata* n'avaient pas accès), « à trois » c'est-à-dire avec des personnes de confiance, choisies parmi les simples *dyaks* (fonctionnaires, scribes). Si les *kniajata* mécontents s'en plaignaient ils encouraient la disgrâce du souverain, étaient bannis, enfermés dans des couvents et même exécutés. Si quelqu'un d'entre eux formait le plan de « quitter » le grand-prince pour la Lithuanie (le seul pays où ils pouvaient encore aller) on le saisissait et l'inculpait de trahison et d'apostasie. Par ces procédés les souverains moscovites retiraient aux plus nobles de leurs serviteurs les anciens droits de participation au conseil, ainsi que la liberté de passer d'un souverain à un autre — droits dont les boyars avaient toujours joui. Les *kniajata* ne se rendaient pas compte que les temps étaient révolus et que, dans le nouveau système étatique, changer de souverain revenait à une trahison envers le pays. Mais les *kniajata* murmuraient et étaient prêts à la rébellion. Dans cette classe

les princes de Moscou trouvèrent leurs ennemis domestiques.

§ 54. **Les hommes de services et de *tiaglo*; le système foncier et asservissement des paysans.** — Tandis que se formait l'aristocratie princière, d'autres groupes sociaux surgissaient dans l'état moscovite. Du temps d'*oudels* à l'époque où la race slave colonisait les provinces du nord-est, la structure sociale était peu articulée. Emportés par le courant de colonisation se dirigeant du Dniepr et du bassin de l'Ilmène vers les terres de la Volga, les immigrants n'arrivaient pas à s'établir tout de suite; ils erraient, s'avançant graduellement dans la direction de l'est et du nord-est. Seuls les maîtres des *oudels* restaient fixés dans leurs terres. Ces princes, obligés d'administrer leurs terres et d'entretenir une *droujina* au milieu de cette mobilité, on pourrait même dire de cette fluidité continue de la population, avaient élaboré des procédés spéciaux d'administration et de gouvernement. Ils ne pouvaient arrêter d'un coup le courant de transmigration, retenir la population dans leurs provinces et les attacher à leur *oudel*. Le peuple venait dans leurs apanages et en ressortait librement, sans prévenir le prince, ni demander son autorisation. Aussi les princes s'efforçaient-ils de s'attacher des individus isolés. Ils les engageaient par des contrats à leur service libre — (et il s'agissait alors de leurs boyars ou leurs serviteurs libres) — ou ils les achetaient et les asservissaient comme des esclaves (*kholops*). L'une et l'autre catégories formaient la *cour* du prince, laquelle correspondait à la *droujina* de l'époque kiévienne. A l'aide de cette *cour* le prince gouvernait son *oudel*, administrait ses terres et les protégeait. Les boyars

et les serviteurs libres étaient ses conseillers et ses officiers; les *kholops* formaient son armée et travaillaient dans ses champs et ses exploitations. Souvent des hommes libres n'ayant pas de terres étaient invités à venir se fixer sur les terres du prince à la condition de travailler pour ce dernier et de le servir; s'ils ne remplissaient pas leurs obligations, on les privait de la terre. Ces serviteurs surbordonnés au majordome du prince formaient une catégorie intermédiaire: ils n'étaient ni *kholops*, ni entièrement libres. Seules les catégories énumérées des « serviteurs », depuis les boyars jusqu'aux *kholops*, étaient directement subordonnées au prince, et parmi eux seulement les *kholops* (ou *ludi*) étaient les sujets du prince dans l'acception actuelle du mot, c'est-à-dire qu'envers lui ils se trouvaient dans une dépendance forcée. Les autres pouvaient le quitter pour aller s'établir chez un autre prince en perdant leur terre, — si c'étaient des serviteurs « sous le majordome », ou en les conservant intégralement, si c'étaient des serviteurs libres.

Telles étaient les relations entre les princes d'*oudels* et ceux qui les servaient. Tous les autres habitants s'appelaient indifféremment « chrétiens » ou *krestianés* et n'étaient soumis à aucune dépendance personnelle envers le prince. Dans les bourgs (*possad*) et dans les cantons ils étaient organisés en communes ou *mir*. Le prince savait que dans l'un de ses cantons, occupant, par exemple, la vallée d'une rivière, vivaient des paysans. Il ordonnait le recensement de leurs feux (*dvor*), leur fixait le chiffre de l'impôt en bloc (*tiaglo*) et chargeait ces mêmes paysans de lui apporter la somme due à des échéances déterminés (Noël, la St-Pierre). Les gens venaient dans ce canton ou le quittaient sans la connaissance ou l'autorisation du

prince. Le *mir* des paysans les recevait ou les laissait partir; il les taxait conformément à la quote-part de la redevance globale; les *starosta* (prévôts, maires) élus percevaient cette redevance et en portaient le montant au prince. Et cela allait ainsi d'année en année jusqu'à ce que le prince, ayant constaté l'augmentation ou la diminution du nombre de *dvors*, n'ordonnât un nouveau recensement pour abaisser ou relever le chiffre de la redevance commune. Dans ces conditions les paysans avaient affaire non pas au prince, mais à la commune; et le prince restait indifférent au passage de ses paysans à un autre prince. Il n'y avait là pour lui aucune perte directe. Sur les terres particulières des boyars les paysans jouissaient de la même liberté de mouvement. Se fixant sur un terrain ils dressaient un acte d'affermage, *poriadnaïa*, dans lequel se trouvaient formulées leurs obligations et redevances envers le propriétaire; s'ils partaient ils renonçaient à la terre dans des conditions déterminées. La coutume et la loi reconnaissaient comme date normale du « renoncement » la St-Georges d'automne (le 26 novembre v. s.). Si on ajoute que le passage d'un individu d'une catégorie dans une autre — de paysan en citadin, en kholop ou inversement — était très facile et accessible à tous, on admettra que la structure sociale à l'époque d'*oudels* était très incertaine et informe.

Cet état de choses ne pouvait plus continuer lorsque le pays évolua du système d'oudels vers celui de l'état unitaire. Les souverains de Moscou entreprirent avant tout la réorganisation de leur « cour ». Ils avaient mis la main sur les terres des princes à leur service en exigeant qu'elles « ne sortissent pas du service ». La même règle fut appliquée à toutes les *vot-*

chinas en général : *tout homme possédant des terres était tenu de prendre part à la défense de l'état.* De chaque *votchina* des hommes d'armes devaient se présenter « armés et montés » au premier appel du souverain. Les *kniajata* et les boyars qui possédaient de grandes propriétés amenaient avec eux des détachements entiers formés de leurs gens. Les petits propriétaires venaient servir tous seuls ou avec quelques *kholops.* Mais puisque pendant les pénibles guerres contre les Tatars, les Lithuaniens et les Allemands une grande force armée était nécessaire, les forces ordinaires ne suffisaient pas, et les souverains de Moscou commencèrent à recruter force hommes de service « idoines et de belle apparence » en les installant sur les terres de la couronne, car en ces temps là il n'existait aucun autre moyen d'entretenir des gens armés.

Auparavant les terres allouées aux hommes de service étaient prises sur les possessions privées du prince. Maintenant ces « terres de palais » ne suffisaient plus, et on en fut réduit à distribuer aux hommes de service des terres « noires » (c'est-à-dire, terres de l'état, terres imposables). Autrefois les terres distribuées aux serviteurs s'appelaient « terres de service »; maintenant elles s'appelèrent *pomestié* et leurs propriétaires — *pomestchiks*, *fils de boyar*, *dvoriané* (nobles). *Par distinction des* « *votchina* », *qui représentaient la propriété privée et héréditaire de leurs propriétaires*, *les* « *pomestié* » *n'étaient que des possessions temporaires.* Le *pomestchik* possédait la terre tant qu'il pouvait servir; lorsque le service cessait par négligence ou par la mort du possesseur, le *pomestié* retournait à la couronne. Au début du XI[e] siècle les *pomestchiks* se comptaient par milliers et le système des *pomestiés* s'était répandu dans toute la partie méridionale de l'état. Un grand

nombre d'hommes fut recruté au service du souverain, et aux nouveaux *pomestchiks* on distribua les terres près des frontières : dans les *piatina* de Novgorod, à Smolensk, dans la région de Séversk, sur l'Oka, ainsi que dans les provinces centrales autour de Moscou. Pour l'administration des *pomestiés* un office spécial fut institué — *Pomestnaya izba*, tandis que le *Razriad* s'occupa plus particulièrement du *service* des propriétaires de *votchinas* et des possesseurs de *pomestiés*.

En plus de *pomestiés* les hommes de service recevaient de temps en temps des allocations en numéraire, et les plus nobles d'entre eux — des « alimentations » (*kormlénié*) : c'est-à-dire qu'on les envoyait dans quelque ville ou canton en qualité de gouverneur. Ils gouvernaient, rendaient la justice, surveillaient l'ordre et en compensation recevaient de la population les « aliments » et les taxes. Les « aliments » avaient le caractère de cadeaux faits à l'occasion des grandes fêtes etc., tandis que les taxes étaient payées pour les jugements rendus ou pour tout autre acte accompli pour le compte de la population. *Ce système d'administration avec le droit de percevoir à son profit personnel le revenu du canton ou de la ville portait le nom d' « alimentation »*. Telle était l'organisation de la nouvelle classe d'hommes de service. Pour récapituler : elle se composait de : 1° *kniajata* et boyars qui formaient l'aristocratie ; 2° nobles et fils de boyars —propriétaires de *votchinas* et de *pomestiés* et 3° hommes de garnison (fusiliers, arquebusiers, canonniers) recrutés et établis sur des lopins de terre dans les faubourgs (*sloboda*), près des villes fortifiées.

Ce système en se développant fit que de grandes étendues de terres occupées par les paysans furent

données aux *pomestchiks*, et ce procédé mit les paysans en dépendance envers les propriétaires. *Le propriétaire foncier jouissant de ses terres devait service à l'Etat; pour le compenser les paysans devaient travailler* pour lui, labourer ses champs et lui verser une redevance. Ainsi il devenait contraire à l'intérêt des *pomestchiks* et du gouvernement de tolérer la libre sortie des paysans des terres qu'ils occupaient; on essaya donc de les retenir sur place. On les enregistrait avec leurs terres sur des livres spéciaux et ceux qui y étaient inscrits étaient considérés comme attachés à la glèbe. Les paysans « inscrits » n'étaient plus libres de s'en aller ; seulement ceux qui n'étaient pas inscrits pouvaient changer de place. Mais en ce qui concerne ces derniers les propriétaires mêmes, les ayant admis en vertu d'un contrat, s'ingéniaient à les rattacher à la terre par des moyens variés, surtout en leur avançant de l'argent, des semences, du bétail, et les obligeant ainsi de rester jusqu'à l'acquittement de leur dette. Le droit de départ au jour de St-Georges n'était pourtant pas aboli et ceux des paysans qui ne devaient pas d'« arriérés » à leurs propriétaires en profitaient encore. A mesure que le nouvel ordre se consolidait dans l'état, les propriétaires n'étaient plus seuls à combattre la migration de paysans; les communes paysannes elles-mêmes ne laissaient pas s'en aller les « payeurs du *tiaglo* », parce que leur départ rendait difficile la perception de l'impôt et son versement régulier au souverain. Celui qui partait ne payait rien; mais celui qui restait devait payer pour lui-même et pour ceux qui étaient partis. Aussi les communes paysannes étaient-elles les premières à solliciter le souverain de leur accorder le droit de ne pas laisser sortir de la commune les paysans inscrits. Ainsi

peu à peu des mesures furent prises pour attacher les paysans à la glèbe, en faire une classe fixe, taillable et corvéable, obligée de payer des impôts au souverain («tirer le joug, *tiaglo*») et, sur les terres de service, de travailler en outre pour leur possesseur.

§ 55. **Propriété foncière de l'Eglise. La secte des judaïsants.** — L'organisation de la possession de terres dites de service se rattachait à celle de la possession de terres par les monastères. Au XVe siècle les monastères s'étaient tellement multipliés dans la Moscovie que le gouvernement et les propriétaires séculiers en ressentirent quelques inquiétudes. Le gouvernement manquait de terres convenant aux *pomestchiks*, et les grands-princes n'étaient pas opposés à la sécularisation des propriétés de monastères. D'autre part, les richesses foncières des monastères troublaient la conscience des moines eux-mêmes, qui les trouvaient contraires aux vœux monastiques. Ainsi de plusieurs côtés fut mise sur le tapis la question des terres monastiques et surgit un mouvement qui laissa une trace profonde dans la littérature du temps.

La tendance à la vie monastique, qui se développa à l'époque de la domination tatare, fut engendrée par de multiples causes. Les conditions pénibles de la vie dans le « monde » encourageaient les gens à s'éloigner dans le « désert ». Quittant les monastères situés dans les villes, les moines allaient chercher solitude et silence dans les forêts du nord et, dans leurs épais taillis, dressaient leurs cabanes. Mais dans ces mêmes forêts, grâce au mouvement général de colonisation, ils se heurtaient à d'autres habitants. D'un groupe de huttes d'anachorètes un monastère venait se former, autour duquel un hameau s'élevait bientôt. De ce monastère

se détachaient de nouvelles colonies de moines, qui à leur tour devenaient des monastères. Ainsi dans la région de Kostroma, de Galitch, de Vologda et de Béloozéro la colonisation monacale guida le mouvement de la population. Le célèbre couvent de Troïtsé-Sergui ne fournit pas moins de trente-cinq monastères-colonies. En s'établissant sur de nouvelles terres les monastères concouraient à leur cultivation et recevaient des princes pieux des mandats sur les espaces ainsi occupés. Servant de centres aux colonies de paysans les monastères, par la volonté des princes, devenaient ensuite maîtres de ces colonies. Ainsi s'accumulèrent graduellement les richesses foncières des confréries. Les membres de ces dernières usaient de ces richesses de manière très différente. Les uns en profitaient sans scrupule et menaient une vie pleine d'agréments. D'autres cherchaient à utiliser les énormes revenus des couvents pour le bien de la société entière. D'autres enfin arrivaient à la conclusion que les moines ne devraient posséder ni terres, ni richesses, mais se nourrir seulement du produit de leur travail. Vers la fin du règne d'Ivan III les *votchinas* des monastères avaient atteint des dimensions énormes et le côté négatif de ces droits de possession s'était fait sentir; c'est alors que la question en fut soulevée dans des écrits et aux conciles. A la tête des parties adverses se trouvaient deux moines distingués : Joseph (du nom de Sanine, supérieur du couvent de Volokolamsk, fondé par lui-même) et Nil Sorski (du nom de Maïkov, fondateur de l'ermitage sur la rivière Sora, près du lac de Béloozéro). Le premier était un moine sévère et un excellent administrateur, également doué pour l'activité littéraire et pratique. Il sut, après avoir admirablement organisé et enrichi son monastère, y entre-

tenir l'ordre et un rigoureux régime ascétique. Voyant sur l'exemple de son couvent, que la richesse ne corrompait pas nécessairement les mœurs monacales, il croyait que les monastères pouvaient s'enrichir et employer utilement leurs richesses dans des buts élevés. Il disait : « Si les couvents ne possédent plus de villages comment un homme noble et respectable se fera-t-il moine ? Et s'il n'y a plus de moines d'origine noble, où prendre des hommes dignes d'être métropolites, archevêques, évêques et pour occuper les autres postes élevés de l'église ? Par conséquent, s'il n'y a plus de moines nobles et respectables la religion sera « ébranlée ». Ainsi défendait-il la possession de terres par les monastères. Contre lui, avec non moins de conviction, argumentaient Nil et ses disciples et adeptes, surnommés « frères d'outre Volga », car ils venaient tous des couvents du nord, fondés à l'est du grand fleuve. Nil était un anachorète ; il ne reconnaissait au couvent aucun lien avec le monde extérieur, et à la confrérie aucun droit à la richesse : les moines devaient abandonner définitivement les soucis terrestres, vivre dans le désert, se désintéresser de toute propriété, se nourrir du travail de leurs mains et élever tout leur être vers Dieu, sans se soucier de ce qui est sur la terre. La question soulevée dans une discussion abstraite fut transportée sur le terrain pratique et examinée par le concile de 1503. La majorité se rangea à l'avis de Joseph et élabora en ce sens une résolution favorable aux droits fonciers des monastères. Le pouvoir séculier n'osa agir contre l'autorité du concile. Ainsi donc les *votchinas* des monastères leur demeurèrent et même continuèrent à s'accroître. Les monastères recevaient des terres offertes par les souverains, en achetaient, les prenaient en gage, en prê-

tant dessus de l'argent aux personnes étrangères aux ordres, et en recevaient en donation de la part de personnes pieuses, pour le repos de leurs âmes. Le courant pratique au sein du clergé, qui se basait sur les œuvres de Joseph, forme toute une école de moines-administrateurs, surnommés « joséphiens », d'après le nom de leur chef. Les « joséphiens » avaient besoin de l'appui du pouvoir séculier dans l'administration de leurs vastes entreprises; aussi se distinguèrent-ils par leur souplesse et leur servilité envers les grands-princes. Cela leur valut les reproches et les accusations des grands ascètes d'« outre-Volga », parmi lesquels se faisait remarquer surtout Vassian-le-Louche, un ancien prince Patrikéev. Contre les « joséphiens » sévissait également dans des écrits un moine savant du Mont-Athos, Maxime-le-Grec, qu'on avait fait venir à Moscou pour traduire les livres grecs et pour arranger la bibliothèque du grand-prince. La lutte entre ces deux mouvements reprenait continuellement pour des raisons fort diverses et pénétrait tous les côtés de la vie cléricale et sociale du temps. Le triomphe définitif échut finalement au parti « joséphien ». Pour l'âpreté de leurs dénonciations et pour leur attitude peu favorable envers le second mariage du grand-prince Vassili III, Vassian-le-Louche et Maxime-le-Grec tombèrent en disgrâce et furent séquestrés dans des monastères.

La divergence entre ces deux courants d'opinion se manifesta également dans l'affaire retentissante de « l'hérésie des judaïsants ». Ce schisme apparut à Novgorod en 1471, — lors de son annexion à Moscou — et de Novgorod passa à Moscou. Le schisme consistait en ceci : les « judaïsants », d'après les enseignements d'un certain juif Skharia, ne reconnaissaient pas la Tri-



nité, repoussaient la divinité de Jésus, attendaient le Messie, ne vénéraient pas la Vierge et les saints, n'adoraient pas la Sainte-Croix et les ikônes, respectaient la loi de Moïse et fêtaient le samedi au lieu du dimanche. Le schisme se répandit parmi les prêtres et les hommes d'Eglise novgorodiens. Certains prêtres schismatiques furent amenés de Novgorod à Moscou par le grand-prince Ivan III lui-même et attachés aux cathédrales de la cour, mais à la suite de cette mesure le schisme gagna du terrain dans la capitale même. Des personnages éminents y sympathisaient (par exemple Fédor Kouritsyne, secrétaire particulier du grand-prince), ainsi que certains hommes d'église, entre autre l'archimandrite Zossima, plus tard élu métropolite (après quoi il condamna le schisme). Quinze ans s'étaient écoulés depuis l'apparition du schisme, avant qu'il ne fût découvert. L'archevêque de Novgorod, Guénnadi, le dénonça à Moscou. L'instruction de l'affaire commença, assez molle à Moscou, mais à Novgorod menée par Guennadi avec un beau zèle. Pour inciter les autorités de Moscou à plus de diligence et de sévérité, Guennadi s'assura l'appui de l'influent Joseph Volokolamski. Celui-ci condamna le schisme par des écrits réunis plus tard en un volume intitulé *l'Illuminateur*. Il se déclara partisan de mesures extrêmes et exigea la mort pour les schismatiques. Cette fois aussi les moines « d'outre Volga » se dressèrent contre lui, en se prononçant contre la crauté, au nom de la charité chrétienne. Mais, comme dans la question de la possession de terres, l'opinion de Joseph prévalut : au concile de 1504 les schismatiques furent condamnés à mort. Beaucoup d'entre eux furent brûlés et le schisme disparut.

Tels étaient les principaux sujets qui occupaient

les lettrés moscovites sur le seuil du XVI[e] siècle. Le courant « joséphien » qui consolidait les coutumes acquises par l'église était très commode pour le gouvernement de l'état, car il soutenait l'autocratie et l'unité du pouvoir dans l'état moscovite. Pour cette cause les « joséphiens» occupaient les dignités les plus éminentes de l'Eglise et jouissaient de la protection permanente des grands-princes.

CHAPITRE IV

L'ETAT MOSCOVITE AUX XVIe ET XVIIe SIECLES

Le tsar Ivan le Terrible (1533-1584).

§ 56. Enfance et jeunesse du grand-prince Ivan IV Vassiliévitch. — Le grand-prince Vassili III en mourant (1533) laissa deux fils, Ivan et Youri, dont l'aîné, Ivan, n'avait que trois ans. Le nouveau grand-prince ne pouvait naturellement pas régner. Le pouvoir passa à sa mère, Eléna Vassiliévna, qui se montra ambitieuse et énergique. Elle n'hésita pas à faire emprisonner son propre oncle, le prince Michel Glinski, et les oncles du grand-prince, les princes Youri et André Ivanovitchis, parce qu'ils lui semblèrent dangereux. Ils moururent tous les trois en réclusion. Eléna ne vécut pas longtemps non plus. On croit qu'elle fut empoisonnée par des boyars mécontents (1538).

A ce moment-là Ivan avait seulement sept ans et demi, et son frère cinq ans. Les enfants n'avaient pas de parents proches, ceux-ci étant morts en prison; il ne restait que le cousin d'Ivan, le jeune fils du prince André, Vladimir, prince Staritski. Le petit Ivan était ainsi un orphelin sans défense. Autrefois c'étaient les boyars avec le métropolite qui gouvernaient à la place des princes mineurs, comme ce fut par exemple le cas pendant l'enfance de Dmitri Donskoï. Cette fois-ci les boyars gouvernèrent aussi. Mais autrefois les boyars

et le métropolite étaient dévoués à leur prince et sauvegardaient ses intérêts. Du temps d'Ivan IV les boyars avaient changé. A la tête du gouvernement se placèrent arbitrairement les plus illustres descendants de Rurik — les princes Chouiski; le pouvoir leur fut ensuite enlevé par le prince Belski, qui à son tour fut obligé de le rétrocéder aux Chouiski. Pendant leurs disputes les boyars ne ménageaient ni le grand-prince, ni le métropolite. Ils ne montraient envers Ivan ni attachement, ni considération et envahissaient même ses appartements privés pour vider leurs querelles et se livrer des batailles. Ils changeaient les métropolites en les déposant de force (d'abord Daniel, ensuite Josaphat). Seul l'archevêque de Novgorod, Makari, homme de grand tact et intelligence, appelé de Novgorod pour occuper le siège métropolitain, sut s'y maintenir. Envers le peuple les boyars se comportaient « comme des lions », selon l'expression du temps, le pillant et le maltraitant.

C'est dans cet entourage que grandit Ivan IV. Il ne voyait ni affection, ni bonté de la part des boyars. Seulement pendant les cérémonies, devant les yeux du peuple, ils lui prodiguaient des signes extérieurs d'estime, comme au grand-prince. Mais dans la vie ordinaire Ivan et son frère grandissaient, selon le mot d'Ivan lui-même, ainsi que des enfants de pauvres. On ne leur servait pas leurs repas à temps, on les habillait mal et les faisaient souvent souffrir dans leur amour-propre. Les princes jouaient dans les appartements de leur père et Chouiski se vautrait sur un banc, les pieds posés sur le lit du grand-prince. Ce manque d'égards froissait terriblement le petit Ivan, ainsi que la rapacité des Chouiski, qui prenaient dans le palais et emportaient chez eux or, argent, étoffes et

fourrures. L'enfant devenait méchant, ne voyant aucune bonté autour de lui; il s'abandonnait à de mauvais sentiments. Il rêvait de se venger sur les boyars et à 13 ans sut déjà prendre sa vengeance sur l'un des Chouiski (le prince André) : Ivan ordonna à ses piqueurs de le saisir, et ceux-ci le tuèrent. Ivan manifestait sa cruauté dans tous ses jeux, faisant souffrir et mutilant bêtes et gens. La méchanceté lui avait été inculquée par l'éducation des boyars; simultanément germèrent dans son caractère l'hypocrisie et la duplicité. N'osant encore chasser ouvertement les gouvernants haïs, Ivan dissimulait ses sentiments, sans les laisser deviner. Dans sa jeunesse il n'eut qu'un seul ami fidèle. C'était le métropolite Makari. Il composait à cette époque son fameux recueil de vies des saints et de sermons, les « Tchétii-Minéi ». Instruit et intelligent il possédait une immense bibliothèque. Il encouragea Ivan à la lecture et forma son intelligence; il lui inculqua l'idée de « Moscou — troisième Rome » et le désir de transformer la grande principauté moscovite en un « royaume » orthodoxe. Mais l'influence de Makari ne put extirper de l'âme d'Ivan la corruption et le relâchement moraux. Intelligent et lettré, vif et actif, le grand-prince grandissait aigri et dissimulé, capable de cruauté et enclin aux plaisirs et distractions pervers.

Tel était Ivan à sa majorité, c'est-à-dire à 16-17 ans. Ayant atteint l'âge de 16 ans, il annonça au métropolite et aux boyars son désir de se marier et d'être couronné *tsar*. Il choisit pour épouse une simple fille de boyar et non une princesse, de la famille de Fédor Kochka, Anastasie Romanovna Youriéva[1] et au

1. Dans la famille des Kochka existait la coutume d'adopter le nom ou le surnom du grand-père comme nom de famille des petits-fils : ainsi, la même famille porta successivement les noms de Kochkine, Zakhariine, Youriev, Romanov.

début de l'année 1547 se fit couronner et se maria. La cérémonie imposante du couronnement transforma le grand-prince de Moscou en « Tsar souverain et grand-prince ». Il fallait que ce nouveau titre fût reconnu par les patriarches orientaux — pour lesquels c'était la renaissance à Moscou du royaume orthodoxe, disparu avec la chute de Constantinople —, et ensuite par tous les autres états. Le patriarche de Constantinople envoya à Ivan IV son consentement et sa bénédiction (1561); de nombreux souverains refusèrent longtemps de reconnaître aux tsars de Moscou leur titre royal, ne leur accordant que celui de grand-prince, comme auparavant.

§ 57. **Première période du règne d'Ivan IV. Politique intérieure.** — A partir de son mariage et de son couronnement commença l'activité indépendante d'Ivan. Il se trouvait à cette époque sous l'influence de sa jeune femme, qui ennoblit sa vie intime et le détourna des mauvaises distractions, et sous celle d'un des collaborateurs du métropolite Makari, le prêtre de la Cathédrale de l'Annonciation, Sylvestre. Il existe une version d'après laquelle Sylvestre serait entré dans l'intimité d'Ivan pendant le terrible incendie de Moscou, qui en 1547 réduisit en cendres le Kremlin et la ville. Faisant entendre à Ivan qu'il devait voir dans cet incendie un châtiment de Dieu pour ses péchés, Sylvestre toucha l'âme du jeune tsar et prit la direction de sa volonté. Ivan décida de se vouer aux intérêts de son peuple, etSylvestre réunit autou r de lui un nombre de boyars-*kniajata* qui s'inspiraient également du bien du peuple. Sylvestre acquit une grande importance : il dirigeait les affaires de l'état ainsi que celles de l'Eglise, et suivant la chronique était «comme

un roi et un pontife : tout le monde lui obéissait et il pouvait tout ».

A partir de 1550 le gouvernement d'Ivan IV réalisa une série d'importantes réformes. En 1550 fut réunie une assemblée (*sobor*) de dignitaires séculiers et ecclésiastiques pour délibérer sur les mesures à prendre. Depuis 1497 il existait à Moscou un code qui servait de manuel aux juges et aux gouverneurs; il avait été rédigé par le *dyak* (clerc) Goussev et était connu sous le titre de « Soudebnik ». Ivan IV, avec l'approbation du *sobor*, corrigea et compléta ce code. Pour le distinguer du Code « princier » de 1497, on appela le nouveau recueil de 1550 « Code du tsar ». Les principales innovations de ce Code consistaient en ceci : pour garantir l'équité des jugements il exigeait qu'aux tribunaux des gouverneurs siégeassent des *starosta* (prévôts) et des jurés élus par le peuple. Ensuite, en 1551 le *sobor* élabora un règlement d'organisation ecclésiastique; ce règlement avait 100 chapitres, ce qui lui valut le nom de « Stoglav » (« Cent chapitres »). Il avait pour but de rénover et d'assainir la vie sociale de l'Eglise en écartant les abus dans son administration et ses finances. A part les travaux de codification, des mesures pratiques suivantes furent mises en vigueur.

1° Il fut décidé d'abolir peu à peu l'habitude d'« alimentation » et de laisser à la population locale le droit d'élire ses propres administrateurs et juges. Jusqu'alors, dans toutes les communes taillables il existait des *zemski starosta* (prévôts, baillis) pour la perception des taxes et pour diverses affaires d'ordre financier. Après 1550 des fonctions gouvernementales leur furent déléguées, c'est-à-dire la justice et l'administration. Ces *starosta* qui remplaçaient les anciens gouverneurs (système d'« alimentation ») s'appelaient

maires électoraux ou juges provinciaux. Dans les arrondissements (*gouba*) où vivaient, en plus de la population taillable, des hommes de service, toute la population ensemble avait le droit d'élire parmi les nobles et les fils de boyars des *starosta* d'arrondissement (*goubnoi*) chargés de l'administration et de la justice. Tandis qu'ils remplaçaient les gouverneurs dans les arrondissements, indépendamment d'eux et comme par le passé, les *zemski starosta* connaissaient des affaires financières de la population taillable. Pour racheter l'abolition des « alimentations » et des taxes au profit du gouverneur, les contribuables devaient verser au trésor du tsar une certaine redevance, *okoup*; sur cet *okoup* le tsar payait les salaires de ceux de ses serviteurs qui ne recevaient plus d'alimentation. Ainsi donc Ivan IV dota les provinces d'une large autonomie intérieure. Dans les provinces le gouvernement ne maintenait plus que des *voïévody* (commandants de garnisons), et des fonctionnaires chargés des propriétés d'Etat dans les villes. La justice et l'administration se trouvaient entièrement entre les mains des magistrats élus, sauf pour les affaires d'importance particulière qu'on devait soumettre à Moscou.

2° Parallèlement à la création des institutions électorales un règlement concernant la classe des hommes de service fut élaboré. Dans la multitude de fils de boyars et de nobles Ivan IV choisit en 1550 un millier de plus distingués auxquels il distribua des terres aux environs de Moscou (*podmoskovnaia*) et dont il forma un régiment spécial, celui des « nobles de Moscou ». Les gens de service furent divisés en catégories avec une échelle de services à remplir par chacune. La possession de chaque centaine de « quarts » de bonne terre arable constituait l'obligation de fournir à l'état « un

homme monté et armé[1] ». L'armée aussi reçut une organisation plus régulière. Les nobles de chaque ville et de son canton formaient un détachement spécial de la milice (ceux de Toula, de Kolomna, de Yaroslavl). Ces détachements se décomposant en « centaines » furent placés sous le commandement d'un *golova* (chef). En plus il fut formé une infanterie spéciale armée de fusils (*streltsy-fusiliers*) et une bonne artillerie (*nariad*)[2]. Comme les contestations de préséance constituaient des empêchements à la discipline, Ivan IV, fit rédiger un règlement pour combattre ces abus. Enfin une révision des *pomestiés* fut entreprise afin que les terres du tsar fussent équitablement partagées entre les *pomestchiks*. Quelquefois des salaires en espèces furent alloués aux *pomestchiks* en guise de complément aux terres dont ils étaient dotés.

Telles étaient les mesures qu'Ivan IV élabora de concert avec Sylvestre et avec son petit conseil de boyars, dans la deuxième moitié du XVIe siècle. Elles pénétraient tous les côtés de la vie de l'époque et y apportaient de sérieuses améliorations; aussi jouissent-elles d'une juste célébrité.

§ 58. Première période du règne d'Ivan IV. Les conquêtes. — Non moins glorieuse fut l'activité extérieure d'Ivan IV, contemporaine de ses réformes. En 1552 il fit la conquête du royaume de Kazan, en 1556 de celui d'Astrakhan, surgi sur les ruines de la Horde d'Or. On a déjà vu les côtés néfastes du voisinage des Tatars. Les Tatars de Kazan et leurs vassaux indigènes harcelaient sans cesse les provinces frontières de

1. Un *quart* égale environ un demi-hectare.
2. Les canonniers et les fusiliers, avec leurs armes à feu, existaient déjà à Moscou, mais sous Ivan le Terrible, ces armes reçurent une meilleure organisation.

Moscou et barraient les chemins de l'est à la colonisation russe. Les efforts faits par le gouvernement moscovite avant Ivan IV en vue de s'emparer de Kazan n'avaient eu aucun succès, car ils n'étaient pas assez énergiques. Parfois l'armée russe parvenait jusqu'aux murs de Kazan; alors les Tatars pris de peur acceptaient un Khan imposé par Moscou et promettaient paix et soumission, pour trahir de suite leur parole et reprendre les hostilités. Dans ces conditions les hommes de Moscou avaient acquis une profonde connaissance du territoire et des affaires de Kazan. Sous Ivan IV, un plan pour la conquête définitive de Kazan fut enfin élaboré. En 1551 une grande armée moscovite fut dirigée de telle façon, qu'une partie protégeait les frontières moscovites contre les Tatars de Crimée — au cas où ces derniers viendraient attaquer Moscou, — tandis que l'autre marcha sur Kazan et éleva la forteresse de Sviajsk non loin de Kazan, à l'embouchure de la rivière Sviaga. Une garnison y fut laissée pour surveiller Kazan et des dépôts furent préparés pour la future campagne. L'affaire en resta là. L'année suivante, en 1552, la campagne recommença sur le même plan. Ayant laissé un détachement contre l'attaque éventuelle de la Crimée, Ivan IV avec le gros de son armée marcha contre Kazan qu'il assiégea vers la fin de l'été. Après une résistance acharnée la ville fut enlevée d'assaut (le 2 octobre). Ce fut la première fois que les troupes moscovites se servirent de sapes et firent sauter les murailles de l'ennemi à l'aide de poudre à canon. La ville fut entièrement brûlée et pillée; les restes des troupes tatares furent anéantis dans les forêts avoisinantes; le tsar de Kazan, Yadigar, fut fait prisonnier et baptisé; ainsi fut détruit le khanat tatar. A la place de la ville tatare Ivan IV

en éleva une russe. Dans la nouvelle forteresse seuls des Russes furent autorisés à s'établir : hommes de service ou commerçants. Les Tatars ne pouvaient habiter que les faubourgs (*sloboda*). Sur tout le territoire soumis au khan de Kazan des forteresses russes furent élevées (Tchéboksary, Yaransk, Ourjoum, Malmyj et, la plus éloignée, Oufa). Tous les indigènes furent soumis à Moscou (Mordva, Tchérémiss, Tchouvaches, Votiaks, Bachkirs). Des colons russes furent encouragés à venir s'établir dans le pays conquis, ce qu'ils firent volontiers. Des étendues énormes le long de la Volga et de la Kama étaient maintenant ouvertes à la population russe. Il est naturel que Moscou eût le désir de s'emparer de l'embouchure du grand fleuve, dont elle venait d'occuper tout le cours. Les forces moscovites descendirent le courant de la Volga et en 1556 s'emparèrent de la ville d'Astrakhan, où se maintenaient alors de faibles khans nogaïs, qui invitaient eux-mêmes le souverain moscovite à s'immiscer dans leurs affaires.

La conquête des royaumes tatars fut une grande œuvre nationale. Sur toute la frontière orientale du pays la tranquillité fut assurée; les prisonniers russes qui souffraient en captivité à Kazan furent délivrés; de vastes étendues fertiles acquises; une voie directe ouverte au delà de l'Oural par la Viatka et la Kama; enfin, la première victoire du christianisme sur l'islam, de l'Europe sur l'Asie fut remportée. Conscient de la grandeur de ce triomphe, le peuple russe le chanta et fit du tsar Ivan IV le Terrible son héros épique.

§ 59. **Changements dans le caractère d'Ivan IV et rupture avec ses conseillers.** — Ivan IV accomplit tous ces beaux exploits de concert avec le groupe de boyars que

Sylvestre avait réunis. A ce groupe appartenaient entre autres le chambellan A. F. Adachev, le prince A. M. Kourbsky et certains autres *kniajata*. Jusqu'en 1553 rien ne troubla l'entente entre le souverain et ses conseillers, que Kourbsky, se servant du terme russe-occidental, appelait « la *rada* d'élite », mais cette année marqua le commencement de malentendus et de discordes. Le tsar eut l'idée que le « Prêtre » et les boyars auraient l'intention de « lui enlever le pouvoir » pour exercer la royauté à sa place. Il semble, en effet, que Sylvestre et les *kniajata* auraient voulu prendre part au gouvernement et limiter le pouvoir personnel du tsar par un conseil de boyars et de princes (*rada*). Lorsque le tsar ne suivait pas leurs suggestions et agissait à sa tête, ils se fâchaient et le blâmaient. Il leur déplut, par exemple, que le tsar se fût marié à une simple fille de boyar : son grand-père avait épousé une princesse royale (Sophie); son père — une princesse (Eléna), tandis qu'Ivan IV avait pour femme « une esclave » selon leur expression. Les conseillers du tsar ne s'entendaient pas avec les Zakhariine-Youriev, parents de la tsaritsa Anastasie, et cette hostilité provoqua en 1553 un grave incident. En cette année Ivan tomba malade de la fièvre et, n'espérant pas guérir, pensa à son testament. Il laissa le trône à son fils unique, Dmitri, encore tout petit, et voulait que les boyards lui prêtassent serment immédiatement Mais les boyards, réunis dans les appartements intérieurs du tsar, firent des intrigues. Les uns prêtèrent serment, tandis que les autres s'y refusaient disant que, Dmitri étant encore enfant, ce serait les Zakhariine-Youriev qui gouverneraient à sa place et qu'il ne convenait pas à eux, boyars, d'être subordonnés aux Zakhariines. A son grand étonnement

Ivan IV apprit que parmi ceux qui n'avaient pas voulu prêter serment à son fils se trouvaient les membres de sa *rada*, et que les boyards, avec Sylvestre, auraient voulu placer sur le trône le cousin du tsar, le prince Vladimir Staritski. A grand peine Ivan IV obtint l'exécution de sa volonté et obligea les boyars à baiser la croix en signe d'allégeance à Dmitri. Bientôt après il se remit, et son fils Dmitri se noya accidentellement dans la rivière Cheksna, au cours d'un voyage d'Ivan IV aux monastères. Mais l'incident émut beaucoup Ivan IV et le monta contre Sylvestre et la *rada*. Toutefois extérieurement les bonnes relations continuèrent pendant quelques années — jusqu'en 1560, lorsque mourut la jeune tsaritsa qui laissa deux fils, Ivan et Fédor.

Après la mort de sa femme le tsar changea complètement. De nouveaux favoris parurent dans son entourage; avec eux le tsar mena une existence indigne. Les anciens conseillers furent éloignés : Sylvestre fut envoyé au monastère Solovetski, Adachev, en Livonie, où il mourut. Les autres membres de la *rada*, ne se résignant pas à la perte de leur influence auprès du tsar, essayèrent de recouvrer sa bienveillance, mais ne réussirent qu'à s'attirer sa colère et sa disgrâce. Ils songèrent à le quitter, mais Ivan IV leur fit prendre l'engagement de ne pas partir. Une sourde discorde subsistait entre le tsar et les boyars. Elle se transforma en une violente persécution des boyars après la fuite en Lithuanie du prince A. M. Kourbsky (1564). De là Kourbsky adressa une lettre au tsar, l'accusant d'injustice et de cruauté. Celui-ci lui répondit par une longue missive dans laquelle il justifiait sa conduite. Sur ces entrefaites il se mit à agir ouvertement contre les boyars-*kniajata*.

§ 60. Deuxième période du règne d'Ivan IV. Activité intérieure. — Dans son action contre les boyards *kniajata* le tsar débuta par un procédé extraordinaire. A la fin de 1564 il quitta Moscou sans faire connaître sa destination et s'arrêta au delà du monastère Troïtsé-Sergui, dans le faubourg d'Alexandrovo (aujourd'hui ville Alexandrov). De cette résidence, en janvier 1565, il expédia à Moscou un message déclarant avoir abdiqué la royauté à cause de la trahison des boyars. Les Moscovites lui envoyèrent une députation, clergé en tête, pour le supplier de ne pas quitter le trône. Ivan consentit à garder le pouvoir, mais à la condition qu'on lui laissât pleine liberté de « frapper les traîtres de sa disgrâce », et même d'en exécuter quelques-uns et qu'il eût la latitude de se constituer une *opritchnina* : une cour et une garde particulières. Ainsi fut créée cette fameuse organisation. Anciennement on donnait ce nom à un *oudel* dont la possession appartenait aux princesses-veuves en vertu du testament des princes, leurs maris. Le tsar Ivan s'organisa un pareil apanage particulier. Il fonda une nouvelle « cour », éleva de nouveaux palais (entre autres dans le faubourg d'Alexandrovo) nomma un nouveau personnel de courtisans et de domestiques, choisit un nouveau « millier » de nobles (comme cela avait été fait en 1550 à Moscou) ; finalement, pour l'entretien de sa nouvelle cour, il s'appropria en *opritchnina* plusieurs villes et cantons, qui lui fournissaient les fonds nécessaires et les denrées. Les hommes appartenant à l'*opritchnina* reçurent dans le peuple le sobriquet d'*opritchniki*; Ivan les appelait *dvorovy* (gens de maison).

Aussitôt organisée l'*opritchnina* commença à agir. Elle avait été créée dans le but de priver de toute

puissance et importance l'aristocratie princière, qui se composait à Moscou de descendants des princes d'*oudels* et qui croyait exercer une espèce de co-régence conjointement avec le tsar. Ayant ressenti sur sa personne l'ambition des boyars, Ivan les tint pour traîtres et résolut de ne plus se contenter de « disgrâces » isolées, mais de rendre inoffensive toute la classe des boyars. Dans sa nouvelle cour, où les « traîtres boyars » ne furent pas admis, il trouvait la force et les moyens nécessaires pour cette action. Il prenait graduellement en *opritchnina* les cantons et les villes où il y avait d'anciens apanages des boyars-*kniajatas* et y appliquait la méthode employée jadis par Moscou dans les provinces conquises (à Novgorod, à Pskov, à Riazane). Des territoires pris en *opritchnina* on écartait tous ceux qui semblaient dangereux ou suspects — généralement les descendants des princes d'*oudels*. On les envoyait dans les provinces frontières dans les terres nouvelles où ces gens ne constituaient aucune menace. Leurs anciennes terres revenaient au tsar et servaient à de nouvelles distributions. A la place de la noblesse expulsée le tsar installait dans leurs *votchinas* de petits propriétaires-*opritchniks*, qui lui étaient dévoués et qui ne dépendaient que de lui. Bannissant et ruinant la vieille noblesse le tsar disait qu'il « triait les gens ». Il le fit jusqu'à sa mort pendant environ 20 années, et peu à peu la moitié de l'état passa en *opritchnina*. L'autre moitié gardait son ancienne organisation ; elle était gouvernée par la *douma* des boyars et s'appelait *zemstchina*. En 1575 Ivan IV mit à la tête de la *zemstchina* un « grand-prince » spécial en la personne de son vassal : le roi tatar de Kassimov, nommé en baptême Siméon Bekboulatovitch, qui fut toutefois bientôt transféré à Tver.

L'opritchnina était une mesure cruelle qui ruina non seulement les *kniajata*, mais beaucoup d'autres éléments, tous ceux qu'on déplaçait de force, à qui on enlevait les *votchinas* et les propriétés. L'*opritchnina* en elle-même devait exciter la haine de ceux qu'elle persécutait. Mais son activité était encore aggravée par des atrocités horribles. Le tsar Ivan ne se contentait pas de chasser la noblesse de ses propriétés : il torturait et exécutait ceux qui lui déplaisaient. Par son ordre on coupait la tête aux « traîtres » par dizaines, sinon par centaines. En 1570 le tsar voua à la destruction une ville entière, Novgorod-le-Grand. Soupçonnant les Novgorodiens de quelque trahison il leur fit la guerre comme à de vrais ennemis; des exécutions sans jugement se succédèrent pendant de longues semaines. Pendant des années, sur toute l'étendue du pays les *opritchniks* entraient de force dans les maisons particulières, versaient le sang, commettaient des violences et des pillages sans encourir aucun châtiment, parce qu'il était entendu qu'ils exterminaient « la trahison » dans le royaume. Ivan IV, surnommé le « Terrible » pour ses exécutions et atrocités, s'abandonnait lui-même à des violences sans bornes et à des débauches extraordinaires. Les exécutions sanglantes étaient suivies de festins pendant lesquels le sang coulait aussi; les festins faisaient place aux dévotions qui s'accompagnaient parfois de sacrilèges. Dans le faubourg d'Alexandrovo Ivan organisa une sorte de monastère dont les *opritchniks* dépravés formaient la confrérie : ils portaient des frocs noirs par-dessus leurs habits de couleur. De l'humble dévotion la confrérie passait au vin et au sang, se gaussant de la véritable piété. Philippe, métropolite de Moscou (de la famille des boyars

Kolytchevs) ne pouvait tolérer la dépravation de la nouvelle cour du tsar et blâmait Ivan et ses *opritchniks*; le tsar le déposa et le déporta à Tver (dans le monastère Otrotch), où il fut étranglé en 1570 par un des plus cruels *opritchniks*, Maluta Skouratov-Belski. Ivan ne se gêna pas pour se défaire de son cousin, le prince Vladimir, que depuis sa maladie de 1553 il soupçonnait de mauvais desseins. Le prince fut mis à mort sans jugement, ainsi que sa mère et sa femme. Ne connaissant pas de modération dans la cruauté Ivan IV n'en connaissait pas non plus dans l'assouvissement de ses passions. Il se livrait à toutes sortes de vices et d'excès[1]).

Témoin de la cruauté et des extravagances du tsar, le peuple ne les comprenait pas et disait que le tsar « jouait » avec les hommes que Dieu lui avait confiés et, qu'ayant absurdement partagé son royaume en deux parties, il avait ordonné à l'une de tuer et de piller l'autre. Cependant ses sujets ne considéraient pas Ivan comme un homme malade ou fou; au contraire, on l'appelait « homme de jugement merveilleux » et Ivan fut glorifié dans les chansons populaires.

Le but que s'était proposé Ivan Grozny (le « Terrible ») en organisant l'*opritchnina* était atteint. L'aristocratie princière était ruinée et humiliée; les anciennes *votchinas* des *kniajata* étaient revenues

1. Bientôt après la mort de sa première femme, Anastasie, Ivan épousa une princesse circassienne, Maria Temrukovna ; lorsqu'elle mourut (en 1569) le tsar prit pour femme tantôt l'une, tantôt l'autre de ses vassales ; le clergé qui n'avait pas le droit de marier la même personne plus de deux ou trois fois, était forcé par le tsar de donner la bénédiction à ses unions illégales. (En tout, on compte sept femmes de Grozny ; la dernière, Maria Fedorovna Nagaïa, mit au monde, en 1852, un fils, le prince Dmitri.)

au tsar ou avaient été échangées contre d'autres terres. Mais l'*opritchnina* indubitablement amena la ruine du pays, parce qu'elle détruisit la base économique dans les provinces centrales de Moscou où étaient concentrés les *kniajata* avec leurs propriétés. Lorsque Grozny bannissait les grands propriétaires de leurs terres, leurs *kholops* les suivaient, et plus tard leurs paysans se mettaient également en route, car, ils n'avaient aucun intérêt à rester sous de nouveaux maîtres, petits propriétaires, ne possédant pas de franchises foncières. Les paysans, en quittant leurs vieilles places, avaient encore cet avantage qu'ils allaient s'installer dans de bonnes terres nouvelles, soit dans le royaume conquis de Kazan où le gouvernement lui-même invitait les colons à venir, soit dans la région de la *terre-noire*, au sud de l'Oka, où s'élevaient alors de nombreuses villes neuves. Le peuple s'en allait volontiers dans les provinces frontières, où n'existaient pas les horreurs de l'*opritchnina*, et les provinces centrales se dépeuplaient rapidement. A la fin du règne d'Ivan IV elles devinrent tellement désertes, que le tsar n'en recevait plus ni soldats, ni impôts. Il manqua alors de troupes et d'argent, ce qui le fit terminer peu glorieusement les guerres qu'il menait contre la Lithuanie et les Suédois. Telles furent, en fin de compte, les résultats de l'*opritchnina*.

Dans ce qui fut accompli pendant la deuxième moitié du règne d'Ivan IV, très importantes furent les mesures prises pour assurer la protection de la frontière méridionale du pays et pour coloniser le « champ sauvage » au sud de l'Oka. La conquête de Kazan et d'Astrakhan laissa une profonde impression sur les Tatars de la Crimée et leur chef souverain

le sultan de Turquie. Les Turcs et les Tatars exigeaient qu'on leur rendît les khanats pris par les Russes et firent des préparatifs pour une expédition à Astrakhan et pour une incursion ayant pour but la capitale même. En 1571 le khan de Crimée, empruntant le même chemin que le khan Ahmad en 1480, réussit à tromper la vigilance des *voïevodes*, gardiens de la frontière et arriva à Moscou qu'il pilla et brûla. L'année suivante il parut de nouveau sur l'Oka et la traversa, mais cette fois fut battu sur la rivière Lopasnia par le prince M. Y. Vorotynski et prit la fuite. Ces événements obligèrent le gouvernement de Moscou à s'aviser des moyens pour mieux se prémunir contre les attaques des Tatars. Autrefois la frontière méridionale de l'état Moscovite était formée par le cours moyen de l'Oka, mais du temps d'Ivan IV un grand nombre de colons russes s'étaient déjà établis au-delà de l'Oka, au sud des forteresses protégeant la frontière.

Une fois dans l'*oukraïne* (les marches) ou dans le « champ sauvage », les Russes devenaient « libres cosaques ». Ils ne reconnaissaient aucune autorité sauf celle des *atamans* élus[1]. Ils chassaient, pêchaient, se battaient contre les Tatars, qui également menaient une « existence de cosaques » dans les steppes. Quelquefois les cosaques attaquaient et pillaient les villes tatares près de la mer Noire et de la mer d'Azov; il leur arrivait aussi de dévaliser des marchands et des ambassadeurs russes, qui traversaient les steppes pour se rendre en Crimée. Le gouvernement de Moscou savait bien qu'il y avait des cosaques dans le « champ sauvage » et souvent les prenait à son service. Du temps de Grozny on considéra que la population russe

1. Le mot vient du *Hauptmann* germanique et veut dire *chef, capitaine*. [Plutôt d'origine turc : *ata-man* « père ». Trad.]

du « champ » était devenue suffisamment importante et il fut décidé d'occuper ce dernier militairement, d'y élever des villes dans les endroits les plus importants et de relier celles-ci par une frontière fortifiée, que les Tatars ne sauraient franchir clandestinement. En 1571 se réunit à Moscou un conseil d'hommes compétents et un plan d'action générale fut élaboré. Suivant ce plan, la construction de villes fut entreprise en avançant leur ligne de plus en plus vers le midi (la principale de ces villes était Belgorod). Entre les villes on élevait des remparts en terre dans les endroits découverts, et des palissades dans les forêts; les passages à gué des rivières furent fortifiés. A divers endroits de la nouvelle frontière étaient cantonnés des détachements d'observation (*storoji*); tandis que des patrouilles — *stanitsa* — parcouraient la frontière. Pour assurer tous ces services, en plus des hommes envoyés de Moscou, on recrutait des cosaques et des colons locaux. Vers la fin du XVIe siècle tout le « champ », jusqu'aux sources de la rivière Vorskla et du Donetz-Severski, fut occupé par des forteresses et incorporé dans l'état de Moscou. Cette acquisition territoriale donnait plus de sécurité contre les Tatars et, ce qui était très important, permettait de coloniser les riches étendues de « terre noire » de la Russie centrale. Les cosaques qui n'avaient pas voulu se soumettre à l'autorité d'état descendirent vers le sud et se groupèrent sur le cours inférieur du Don et du Donetz. Graduellement ils s'organisèrent en une communauté régulière (*kroug*) dirigée par des *atamans* élus.

§ 61. Deuxième période du règne d'Ivan IV. Politique extérieure.— En 1558, Ivan IV entreprit sa fameuse

campagne pour la possession de la Livonie. A ce moment les territoires livoniens comprenaient l'Esthonie, avec son chef-lieu Réval, la Livlande (Lettonie) avec Riga, la Kourlande, avec Mitau, et les îles Oesel et autres. Il n'y avait pas de paix intérieure en Livonie. L'archevêque de Riga ne s'entendait pas bien avec le grand-maître des Porte-glaive; les villes ne voulaient se soumettre ni à l'un, ni à l'autre et aspiraient à l'indépendance; le protestantisme s'infiltrant d'Allemagne faisait de grands progrès et provoquait des guerres religieuses. Le désordre et l'impuissance des pouvoirs affaiblissaient la Livonie et en faisaient une proie facile pour ses voisins. Bien au courant de la situation intérieure de la Livonie, Ivan IV craignait que quelque rival ne s'en emparât, car il la réservait pour son propre compte. Par sa situation au bord de la mer, la Livonie présentait une grande importance pour Moscou. L'état moscovite avait hérité de l'ancien commerce novgorodien avec le littoral de la Baltique. Par Novgorod et Pskov il commerçait avec Riga, Reval, Narva, qui lui procuraient les marchandises occidentales. Les marchands livoniens, désireux de monopoliser le mouvement commercial, empêchaient les Russes de venir jusqu'à la mer et les étrangers de pénétrer en Russie. Les Livoniens ne laissaient pas transiter à Moscou les artisans et les artistes, ainsi que les marchandises « prohibées », telles que argent, armes etc. Leur but était de prévenir l'accroissement des forces de Moscou. Cette hostilité et ces brimades continuelles poussaient le gouvernement de Moscou vers l'abolition du tampon livonien. On ne pouvait certainement pas tolérer qu'un autre ennemi plus fort remplaçât dans les ports baltiques la faible Livonie.

Moscou voulait elle-même prendre pied sur les bords de la Baltique, s'emparer des ports et se mettre en relations commerciales directes avec l'Europe. Déjà Ivan III, après la conquête de Novgorod, avait élevé à l'embouchure de la rivière Narova, en face de la ville livonienne Narva, une forteresse russe : Ivangorod; mais cette ville ne devint jamais un port commercial. Ivan Grozny, ayant conçu le plan de subjuguer toute la Livonie, entra en pourparlers avec l'Ordre et exigea de lui le paiement d'un tribut, autrement dit la reconnaissance de la souveraineté du tsar. La faible Livonie consentit à payer le tribut mais ne le fit pas à terme. Au début de 1558 les troupes moscovites entrèrent en Livonie et une guerre commença qui devait durer 25 ans. Elle se déroula de la façon suivante.

Pendant deux années les troupes russes ravagèrent presque toute la Livonie, à l'exception des principales villes fortifiées et des châteaux-forts. N'ayant pas assez de forces pour résister, mais ne voulant pas se soumettre à un état hétérodoxe et hétérogène, la Livonie se démembra et passa par morceaux dans les mains de ses voisins baltiques : l'Esthonie reconnut la souveraineté de la Suède, la Livlande celle de la Lithuanie; l'île d'Oesel passa en la possession du duc danois Magnus, et la Kourlande fut sécularisée. Le grand-maître de l'Ordre, Ketler, se proclama duc de Kourlande, vassal du roi de Pologne. Ainsi prit fin l'existence de l'ordre Livonien (1560-1561).

La Suède et la Lithuanie, maîtresses des terres livoniennes occupées par les troupes moscovites, sommèrent Ivan IV d'évacuer leurs provinces. Celui-ci s'y refusa et la guerre reprit, cette fois-ci contre les Suédois et les Lithuaniens. Elle traîna en longueur.

Pour ce qui est de la guerre suédoise, elle se poursuivait avec des interruptions et sans entrain. Ivan IV concentra toute son attention sur la Lithuanie. En 1563 il s'empara de la ville de Polotsk et dévasta la Lithuanie jusqu'à Vilna. Affaiblis par la guerre, les Lithuaniens lui offrirent la paix et consentirent à la cession de Polotsk. En 1566 le tsar réunit à Moscou le *zemski sobor* (états-généraux), composé de représentants des gens de service et des payeurs d'impôts (*tiaglo*) pour décider s'il fallait conclure la paix ou au contraire, continuer la guerre. Le *sobor* se prononça pour la continuation de la guerre, mais les succès moscovites ne durèrent que jusqu'à l'apparition sur le trône polono-lithuanien d'Etienne Batory, prince d'origine assez modeste mais doué d'un grand talent militaire (1576).

Or, Batory commença des opérations énergiques contre Grozny juste au moment où les forces du tsar moscovite se trouvaient affaiblies par le dépeuplement des provinces centrales. Aussi l'offensive énergique et audacieuse de Batory ne rencontra-t-elle pas la résistance attendue. Le tsar ne vint pas l'affronter avec son armée et Batory n'eut affaire qu'aux garnisons des forteresses attaquées. Il reprit Polotsk, s'empara d'une importante forteresse moscovite — Vélikié-Louki, et assaillit Pskov. Mais la cité — très considérable pour l'époque — sut se défendre contre le roi (1581). Sur ces entrefaites, un légat du pape, Antoine Possevino, arriva auprès de Batory pour lui proposer de le réconcilier avec Grozny et ayant reçu son assentiment se rendit auprès du tsar. L'intervention de Possevino amena la paix, ou plutôt une trêve de dix ans; Ivan IV fut obligé de renoncer à la Livlande et à toutes ses conquêtes en Lithuanie (1582). En même temps les Sué-

dois, profitant de la faiblesse de Grozny et des succès de Batory pénétrèrent sur le territoire russe et prirent les villes de Yam, Koporié et Koréla. Avec eux aussi Ivan dut conclure la paix en leur cédant l'Esthonie et les villes qu'ils occupaient (1583).

Ainsi finit la longue guerre livonienne. Son issue malheureuse avait de multiples causes : d'un côté les ennemis de Grozny s'étaient trouvés plus forts et plus nombreux qu'il ne s'y était attendu ; d'autre part, les forces du tsar avaient tari avant même qu'il ne fut vaincu par Batory. Toutefois l'insuccès ne diminue pas le mérite du tsar Ivan : il avait apprécié à sa juste valeur l'importance pour la Russie des rives de la Baltique et la nécessité de s'en assurer la possession pour entrer en relations immédiates avec l'Occident. Les successeurs de Grozny au XVIIe et au début du XVIIIe siècle recommencèrent plus d'une fois ses tentatives jusqu'à ce que Pierre le Grand eut réussi à se rendre maître des rives de la Baltique.

Pendant le règne d'Ivan IV eurent lieu deux événements fortuits mais fort importants. Ce fut d'abord l'arrivée de navires anglais dans l'embouchure de la Dvina Septentrionale, et ensuite la conquête du royaume de Sibérie par les Cosaques des Stroganovs.

La première apparition des Anglais dans la mer Blanche remonte à l'an 1553. Trois navires anglais avaient été expédiés de la Tamise pour essayer d'atteindre la Chine par le nord. Deux de ces vaisseaux périrent dans l'océan Arctique, mais le troisième réussit à parvenir à l'embouchure de la Dvina Septentrionale d'où son capitaine, Richard Chancellor, fut expédié à Moscou. Il y fut si bien reçu que deux années plus tard il revint à Moscou, cette fois chargé d'une mission officielle de la part du gouvernement anglais

pour nouer des relations commerciales avec Moscou. Deux ans après une ambassade russe fut envoyée à Londres. Ayant obtenu l'autorisation de faire le commerce en franchise de droits dans le royaume Moscovite, d'entreprenants Anglais se rendirent en grand nombre dans la mer Blanche pour y échanger leurs marchandises contre des produits russes. Ils fondèrent des comptoirs dans beaucoup de villes russes, visitèrent tout le nord de la Russie actuelle, l'étudièrent à fond et en laissèrent de bonnes descriptions. Les Hollandais les suivirent. Ainsi, vers la fin du règne d'Ivan IV il s'était développé dans l'embouchure de la Dvina Septentrionale un commerce annuel régulier et étendu, et en 1584 le port maritime et la ville d'Archangel y furent créés. Malgré les inconvénients présentés par la courte durée de la navigation (3 mois) et l'éloignement d'Archangel des principaux marchés européens, le gouvernement de Moscou attachait une grande importance à la possibilité de communications maritimes directes avec l'Europe par la voie de la mer Blanche. Selon une expression de ce temps là : « une route que Dieu a ouverte, la grande mer-Océan, comment peut-on la fermer ? » Cette route était librement empruntée par tous ceux qui le voulaient et l'osaient, tandis que les communications à travers les frontières de terre étaient barrées par des voisins hostiles, pleins de crainte que Moscou ne gagnât trop de forces.

La campagne de Sibérie fut une expédition privée d'une riche et entreprenante famille de propriétaires fonciers — les Stroganovs. Ces descendants d'anciens boyars novgorodiens avaient su se maintenir dans les terres novgorodiennes après leur conquête par Moscou. Peu à peu ils concentrèrent entre leurs mains des territoires immenses le long de la Kama et au centre de

l'Oural. Entourés d'indigènes sauvages, les Stroganovs sollicitèrent et obtinrent du tsar l'autorisation d'élever des fortifications (*gorod*) et d'y maintenir des détachements armés pour protéger leurs gens et leurs établissement contre les attaques des Vogouls, des Votiaks, des Ostiaks, des Tatars et d'autres peuplades analogues. Munis de pareils moyens exceptionnels, les Stroganovs pouvaient facilement pousser la colonisation au delà de l'Oural, dans la Sibérie actuelle. Déjà au XIVe siècle les Russes avaient dépassé la barrière de l'Oural. Les Novgorodiens avaient été aussi loin à l'est que le fleuve Obi. Les *voïévodes* du grand-prince Ivan III, vers la fin du XVe siècle, avaient conquis les terres de Perm et celles de Yougor jusqu'à l'Obi. Au delà de l'Oural la colonisation et la domination russes s'étaient heurtées à un obstacle, le khanat tatar, fondé par des khans nogaïs dans les limites du gouvernement actuel de Tobolsk. Dans la deuxième moitié du XVIe siècle il parut dans ce khanat, qui s'appelait alors « Sibir », un khan actif — Koutchoum; il harcelait continuellement les Stroganovs et ceux des indigènes (les Ostiaks) qui étaient redevables d'un tribut (*yassak*) au tsar de Moscou. Les Stroganovs décidèrent de prendre l'offensive contre Koutchoum. Usant de leurs privilèges, ils engagèrent à leur service des cosaques libres qu'ils firent venir du « champ » et de la Volga avec un *ataman* se nommant Yermak, et en 1582 les dirigèrent contre le khanat de Sibérie. Yermak atteignit la rivière Irtych avec une troupe de 840 hommes, battit Koutchoum et, s'étant emparé de sa capitale Sibir et de tout le khanat, envoya en avertir les Stroganovs. Ceux-ci firent savoir la nouvelle au tsar. Un compagnon de Yermak, Ivan Koltso, vint à Moscou

pour mettre aux pieds du tsar le royaume de Sibérie. Ivan IV, très content de cette nouvelle acquisition, envoya en Sibérie des renforts et des *voïévodes* pour appuyer Yermak. Il fallut encore plusieurs années pour rendre définitive la conquête de la Sibérie. Yermak périt dans cette lutte, s'étant noyé pendant une attaque nocturne des Tatars contre son camp. Mais son œuvre était accomplie, et depuis lors les Russes s'établirent fermement dans le bassin du fleuve Obi.

LES TEMPS TROUBLES

§ 62. Le tsar Fedor Ivanovitch et Boris Godounov. — Ivan le Terrible mourut au début de l'année 1584. Dix-huit mois avant sa mort au cours d'une discussion avec son fils aîné, Ivan, le tsar le frappa si malheureusement avec sa canne ferrée qu'il en mourut. Le trône, à la mort d'Ivan IV, passa donc à Fédor, son second fils né d'Anastasie. Le nouveau tsar était doux, pieux, maladif et incapable de s'occuper des affaires. Les Russes le vénéraient presque à l'égal d'un saint et disaient que le tsar Fédor sans entrer dans les affaires protégeait et guidait son royaume par ses saintes prières. En effet, sous le doux souverain l'état s'apaisa et prospéra, paraissant oublier les horreurs du règne précédent. Comme Fédor ne pouvait pas gouverner lui-même, il lui fallait un tuteur qui, en même temps, pourrait gouverner l'état. Pendant plusieurs mois ces fonctions furent tenues par le boyar Nikita Romanovitch Youriine-Zakhariev, oncle maternel du tsar. Plus tard, lorsque celui-ci tomba malade et mourut, ce rôle passa au beau-frère du tsar, le boyar Boris Fédorovitch Godounov (descendant de Mourza-Tchéta), dont le tsar Fédor avait épousé la sœur, Irina Fédorovna. Les boyars étaient mécontents de la carrière de Boris Godounov : il leur semblait trop jeune et d'origine pas assez noble. Une intrigue fut menée contre lui. Comme le tsar Fédor, n'avait pas

d'enfants, le métropolite (Denis) et certains boyars entreprirent de persuader le tsar de divorcer et de prendre une autre femme : de cette façon Boris Godounov aurait été éloigné du tsar en même temps que sa sœur. Mais Godounov réussit à déjouer l'intrigue. Le métropolite dut se démettre et à sa place Boris installa un ami à lui, Job; les boyars hostiles à Boris tombèrent en disgrâce et furent exilés. C'est surtout la famille des plus nobles descendants de Rurik — les princes Chouiski — qui eut à souffrir : deux d'entre eux furent,dit-on, tués en exil, les autres vivaient dans la peur constante de Godounov. Le reste de la noblesse princière était aussi tenu en suspicion par Godounov, et malgré la mort d'Ivan le Terrible les temps de l'*opritchnina* semblaient ne pas être entièrement révolus pour les *kniajata*.

S'étant assuré le pouvoir Godounov mena si bien les affaires qu'il devint régent (1587). Il reçut les titres les plus élevés, il obtint le pouvoir d'entrer en communications directes avec les gouvernements étrangers et de recevoir les ambassadeurs à l'égal du tsar lui-même. Tous les étrangers considéraient Boris comme le chef de l'état, remplaçant le prince incapable, et tous les Russes savaient que Boris « gouvernait la terre par la main du grand souverain », pendant que ce dernier priait Dieu pour son peuple et son royaume. Ainsi s'établit le pouvoir personnel de Boris Godounov. La nature l'avait doué d'une grande intelligence et de talents administratifs remarquables. Il exerçait son pouvoir avec fermeté et habileté. Son influence et sa puissance avaient commencé au moment où le pays était ébranlé et ruiné par l'*opritchnina* et les guerres pénibles; Godounov employa tous ses talents pour pacifier le pays et relever

son bien-être. D'après les témoignages de ses contemporains il y réussit en grande mesure. Sous son gouvernement le commerce prospéra, les impôts rentrèrent plus régulièrement, le trésor s'emplit. La tranquillité et la paix succédèrent aux orgies et aux exécutions d'Ivan IV; le peuple se consolait des malheurs passés et vivait tranquillement et en sécurité. Tout en attribuant cette félicité aux saintes prières du tsar Fédor, le peuple rendait justice aux talents de Boris Godounov. On le louait comme administrateur habile; même ses ennemis politiques ne pouvaient pas ne pas lui rendre cette justice. Personne ne pressentait encore les terribles malheurs qui allaient bientôt s'abattre sur le pays.

Parmi les affaires extérieures sous le règne du tsar Fédor sont surtout à retenir : la guerre contre la Suède qui se termina par la reprise à cette puissance des villes perdues par Ivan IV (Ivangorod, Yam, Oréchek, Koréla); l'incursion du khan de Crimée qui réussit (en 1591) à venir sous les murs de Moscou, d'où pourtant il s'éloigna bientôt; enfin la conquête définitive du Khanat de Sibérie, où des forteresses russes furent élevées, avec Tobolsk pour chef-lieu. Parmi les affaires administratives et d'ordre intérieur, la plus mémorable, au point de vue historique, fut la création du patriarcat de Moscou. Les édits concernant les paysans eurent aussi une grande importance.

§ 63. Création du patriarcat à Moscou et les édits concernant les paysans. — Après l'union de Florence la métropolie de Moscou s'étant séparée du patriarche de Constantinople était devenue autocéphale. A partir de ce temps-là les métropolites de Moscou étaient élus par un concile d'archevêques et d'évêques russes

et sacrés à Moscou, sans faire voyage à Constantinople. Se trouvant à la tête d'une puissante multitude de croyants libres les métropolites de Moscou jouissaient de fait d'une position plus élevée que celle des patriarches de l'Orient, humiliés et appauvris par la captivité turque. Toutefois ils continuaient à porter le titre de métropolite. Il est naturel que les souverains moscovites qui avaient assumé le titre de tsar et qui se considéraient comme successeurs des rois de Byzance, eussent voulu conférer au chef de leur église le rang de patriarche, plus conforme à la dignité du nouveau royaume. Il était indispensable, au point de vue de la doctrine « Moscou — troisième Rome », qu'il y eût à Moscou un patriarche à côté du tsar, comme cela avait été de tous temps dans l'empire orthodoxe. Godounov réussit à réaliser ce vœu cher aux patriotes moscovites.

Des dignitaires de l'église orientale venaient souvent en Russie pour des subsides (« l'aumône »). Ce procédé était bien justifié par la situation pénible des églises orthodoxes sous la domination musulmane. En 1586 Moscou fut visitée dans ce but non plus par un simple évêque, mais par le patriarche d'Antioche (Joachim) en personne. Le métropolite de Moscou (Denis) le reçut d'égal à égal et même lui donna le premier la bénédiction ce qui provoqua l'étonnement et le déplaisir du patriarche. En même temps on entretint Joachim des raisons qui faisaient désirer la création d'un patriarchat à Moscou, et Godounov le pria de consulter là-dessus les autres patriarches orientaux. Joachim le promit et quitta Moscou muni de riches subsides. Ainsi fut amorcée à Moscou l'affaire du patriarcat. Mais les patriarches orientaux accueillirent sans trop de sympathie l'idée de la création d'un

nouveau patriarcat[1]. Deux ans après la visite du patriarche d'Antioche, celui de Constantinople : Jérémie, arriva à Moscou aussi en quête de subventions. Comme il n'apportait aucune réponse sur l'affaire du patriarcat, le gouvernement de Moscou exerça une pression sur lui dans le sens voulu et après des pourparlers lui offrit de rester en Russie en qualité de patriarche. Jérémie accepta l'offre et reconnut ainsi la possibilité de créer un nouveau patriarcat. Fort de cette importante admission, Godounov mena les affaires de façon à ne pas laisser à un étranger une trop grande influence en Russie. Il offrit au patriarche pour sa résidence la ville déchue de Vladimir, loin de Moscou. Jérémie ne voulut point accepter; mais il ne pouvait plus rétracter son assentiment de principe à la création du patriarcat. A la suite de longues discussions il consentit à sacrer patriarche de Russie le métropolite de Moscou, Job. Le sacre eut lieu en janvier 1589, simultanément avec la création de quatre métropolies (à Novgorod, à Kazan, à Rostov et à Kroutitsy tout près de Moscou). Jérémie quitta la Russie et en 1590 réunit à Constantinople un concile de patriarches qui confirma la réforme accomplie à Moscou en assignant à son patriarche la cinquième place parmi ses collègues.

Par des édits concernant les paysans, dans les dernières années du XVIe siècle, le gouvernement de Moscou essaya de réprimer les habitudes migratoires encore très enracinées parmi la population paysanne. Avec le développement du système des *pomestié*, les paysans se trouvaient placés en dépendance envers les propriétaires, au nom desquels ils étaient inscrits

1. Il y avait alors quatre patriarcats en Orient : ceux de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie.

dans les registres. Pendant l'*opritchnina* d'Ivan IV, pour de multitples raisons de nombreux paysans quittaient leurs terres, s'en allaient dans le « champ sauvage », se faisaient cosaques ou colonisaient les nouveaux territoires conquis au delà de la Volga. Les propriétaires ne voulaient naturellement pas les laisser partir et les retenaient par tous les moyens, même par la violence. Mais comme les paysans persistaient à s'en aller et comme dans les provinces centrales il restait de moins en moins de travailleurs, les propriétaires cherchèrent des expédients pour remplir les lacunes laissées par ces départs. Le procédé le plus efficace était d'attirer chez soi les paysans des voisins, les « exporter » de chez leurs propriétaires. Ces *exportations* devinrent un phénomène habituel. Profitant du manque d'interdiction dans la loi pour le passage des paysans d'un propriétaire à un autre, les riches propriétaires envoyaient leurs commis pour « racheter » les paysans en payant leurs dettes contractées envers leurs anciens maîtres. Ayant ainsi délivré les paysans, les commis, à force de promesses alléchantes, les ramenaient sur les terres de leurs mandataires. Une lutte se menait ainsi pour les paysans; la victoire restait aux plus riches. Ils avaient des moyens pour se procurer des travailleurs, tandis que leurs rivaux moins fortunés ne parvenaient plus à garder leurs paysans.

Cependant le noyau principal de l'armée moscovite se composait justement de petits propriétaires, et le gouvernement ne pouvait pas admettre l'appauvrissement et la ruine de cette classe. Il avait une raison de plus pour intervenir dans la lutte : les déplacements des paysans provoquaient des disputes et des plaintes innombrables; les tribunaux étaient innondés de demandes réclamant le retour des paysans partis ou

emmenés et le paiement des dommages causés par ces départs illégaux. Aussi à partir de 1592, voit-on paraître des édits (*oukaz*) concernant les paysans. Vers cette année de nouveaux registres furent inaugurés sur lesquels les paysans furent portés avec la mention des terres qu'ils occupaient. En 1597, par un édit spécial, les tribunaux reçurent l'instruction de ne se prononcer que sur les cas des paysans fugitifs qui auraient quitté leurs maîtres en 1592 ou plus tard; ceux qui l'avaient fait avant 1592 devaient être tenus quittes vis-à-vis de leurs anciens propriétaires. Ainsi une prescription de cinq ans fut créée pour les demandes de retour de paysans fugitifs[1]. Ensuite d'autres édits furent promulgués, interdisant aux gros propriétaires d'enlever les paysans aux petits propriétaires et, en général, de s'attirer des paysans en trop grand nombre. On espérait ainsi mettre fin aux disputes et à la ruine subie par les petits propriétaires au profit des gros. On ne voit pourtant pas que ces ordonnances aient amélioré en quoi que ce soit la situation : après leur publication, les migrations des paysans ne cessèrent pas, non plus que les plaintes des propriétaires concernant leurs départs et enlèvements. Mais il est tout de même important que le gouvernement eût porté son attention sur la situation des paysans et qu'il se fût préoccupé de déterminer, par la voie de législation, les rapports entre les paysans et les propriétaires.

§ 64. La mort du prince Dmitri et l'extinction de la dynastie moscovite. — A part le tsar Fédor Ivanovitch,

1. La fixation d'un terme de 5 ans pour le retour des paysans fugitifs, inscrits dans les derniers registres de 1592, fit croire à plusieurs historiens que 5 ans auparavant, en 1592, une loi aurait été promulguée interdisant aux paysans toute migration et abolissant le « Youriev dène » (§ 54). Malgré toutes les recherches, le texte de cette loi présumée de 1592 n'a pourtant jamais été retrouvé et son existence paraît fort douteuse.

Ivan IV laissa encore un fils, le prince Dmitri, né en 1582 de son septième mariage avec Marie Nagaïa. Après la mort de son père le petit Dmitri reçut pour *oudel* (apanage) la ville d'Ouglitch, où il fut envoyé avec sa mère et les frères de cette dernière, les Nagoïs. Cette résidence était en somme un exil. Ni le prince, ni ses proches n'avaient aucun pouvoir dans leur ville, car elle était gouvernée par un fonctionnaire du tsar, le *dyak* (clerc) Bitiagovski. Irrités contre le gouvernement de Moscou les Nagoïs portèrent tout leur ressentiment sur la personne de Bitiagovski. Ils se disputaient avec lui sans cesse et ne s'attendaient de sa part qu'à des humiliations et des misères. Les Nagoïs élevaient le petit prince dans la haine des boyars de Moscou qui les avaient exilés à Ouglitch. Dmitri n'avait que huit ans lorsqu'il mourut subitement. Le 15 mai 1591, à midi, la mère du prince attirée par des cris accourait de ses appartements pour trouver son fils dans la cour intérieure du palais, une blessure mortelle à la gorge. Dans le transport de sa douleur, elle accusa Bitiagovski de la mort du prince. Le peuple ameuté assomma Bitiagovski, son fils et encore une dizaine de personnes soupçonnées d'avoir attenté aux jours du prince. L'événement fut rapporté à Moscou. Une commission d'enquête fut envoyée aussitôt, présidée par le vicaire du patriarche et un boyar de la Douma, le prince V. I. Chouiski. Après enquête la commission fit son rapport, selon lequel les faits se seraient déroulés ainsi : le prince jouait dans la cour du palais avec des enfants de son âge à un jeu où on lance un couteau; en ce moment il fut pris d'une attaque d'épilepsie, qui lui était habituelle; dans ses convulsions le prince se heurta contre le couteau et fortuitement se porta une blessure mortelle; ce fut

donc à tort que sa mère et ses oncles accusèrent Bitiagovski de la mort du prince et poussèrent le peuple à un meurtre injuste.

Ayant entendu la commission, le clergé, présidé par le patriarche, et les boyars accusèrent les Nagoïs d'abus d'autorité et les exilèrent; la mère de Dmitri, la tsaritsa Marie, fut cloîtrée dans un couvent; les habitants d'Ouglitch furent également châtiés. Le prince Dmitri fut enterré à Ouglitch dans la cathédrale. Le rapport de la commission sur le décès du prince Dmitri s'est conservé jusqu'à nos jours : il décrit minutieusement toutes les circonstances du triste événement. Néanmoins l'opinion populaire ne s'accommodait pas de l'idée du suicide accidentel du prince et répétait les accusations proférées par la mère de Dmitri au moment de sa mort. On considérait comme ses assassins Bitiagovski, son fils et ses amis, et comme principal coupable du crime on nommait tout bas Boris Godounov. C'est lui qui aurait envoyé des assassins auprès du prince, dont il aurait cherché la destruction pour devenir tsar après la mort de Fédor qui n'avait pas d'enfants. Lorsque Boris mourut, les bruits secrets qui couraient sur son prétendu crime furent répétés tout haut; à l'exposition des reliques du prince Dmitri, canonisé en 1606, il fut proclamé officiellement que le prince « avait innocemment reçu la mort de la main de l'esclave perfide, Boris Godounov ». Dans la littérature du temps on trouve beaucoup de légendes et de récits dans lesquels l'affaire était présentée de la même façon. Aujourd'hui encore il existe deux opinions sur l'affaire du prince Dmitri : ceux qui croient à l'enquête officielle parlent du suicide du prince; ceux qui croient aux traditions soutiennent que Dmitri aurait été tué par ordre de Boris.

Quelle que soit l'appréciation de l'affaire, il faut se souvenir qu'au moment de la mort du prince, en 1591, Godounov ne pouvait pas encore compter sur ce que le tsar Fédor ne laisserait pas d'enfants. Bientôt après la mort de Dmitri, une fille lui naquit, la princesse Théodosie, qui vécut dix-huit mois. Ce n'est qu'après sa mort (1594) que la santé du tsar Fédor déclina visiblement; il mourut le 6 janvier 1598, sans héritiers directs, laissant en souveraine de « tout son royaume » sa femme, la tsaritsa Irène. Si elle eût voulu rester sur le trône elle eût pu régner jusqu'à la fin de ses jours. Mais elle se retira dans le couvent Dévitchii aux environs de Moscou et y prit le voile sous le nom d'Alexandra, s'éloignant à jamais de toutes les affaires d'Etat. Ainsi s'éteignit à Moscou la dynastie d'Ivan Kalita, et les Moscovites se virent dans l'obligation de se choisir un nouveau souverain.

§ 65. **Avènement au trône de Boris Fédorovitch Godounov.** — Le patriarche Job resté à la tête du gouvernement pendant l'interrègne réunit dans son palais les états-généraux (*Zemski Sobor*) pour procéder à l'élection du tsar. Cette assemblée était composée des membres du conseil du patriarche, de ceux de la Douma, des boyars et de représentants des gens de service et de la classe marchande et industrielle de Moscou. Parmi les princes et boyars de Moscou il y en avait qui semblaient les candidats les plus probables au trône. C'était d'abord le chef du royaume, beau-frère du tsar défunt, Boris Fédorovitch Godounov, et ensuite, le cousin du tsar Fédor, neveu de la tsaritsa Anastasie Romanovna, l'aîné des fils de Nikita Romanovitch, Fédor Nikitich Romanov. Le patriarche était partisan de Godounov.

Sur sa proposition l'assemblée accepta cette candidature à l'unanimité et en février 1598, offrit le trône à Boris. Celui-ci, qui à ce moment se trouvait auprès de sa sœur au couvent Dévitchii, répondit par un refus catégorique. Il fallut des mesures spéciales pour le forcer à accepter la décision du *Zemski Sobor*. Une procession se rendit au couvent Dévitchii, et le patriarche déclara à Boris que s'il persistait encore dans son refus, le clergé fermerait toutes les églises et ne célébrerait plus le culte divin. Alors seulement Boris s'inclina et sa sœur, l'ancienne tsaritsa, le bénit pour être tsar. Malgré toute la légalité de l'élection de Boris faite au nom de tout le peuple, il y eut des bruits selon lesquels il aurait recouru à des menaces et à la corruption pour s'assurer le trône. Il lui était naturellement facile d'influencer les électeurs, parce que, étant resté longtemps à la tête du pouvoir, il connaissait tous les rouages et avait partout des agents et des fonctionnaires dévoués. Cependant, ses contemporains admettaient aussi que Boris fut élu non seulement parce qu'il était redouté, mais aussi parce qu'on connaissait son intelligence, sa justice et « son ferme gouvernement ».

Ayant accepté en février 1598 de monter sur le trône, Boris ne se fit couronner que le 1er septembre, après s'être bien assuré de la stabilité de sa position nouvelle. Plus tard aussi il se conduisit toujours avec la même circonspection. Craignant des atteintes à son pouvoir il se servit des premiers prétextes pour éloigner les boyars qui lui semblaient suspects. Lors de l'élection de 1598 un boyar, Bogdan Belski, s'était montré assez agité voulant, disait-on, s'emparer lui-même du trône; en 1600, Boris l'exila dans les régions éloignées de la Volga. Le véritable concurrent de

Boris en 1598 avait été le boyar Fédor Nikititch-Romanov, chef d'une famille de boyars noble et populaire. En 1600-1601 Boris profita d'une vague dénonciation pour faire juger tous les Romanovs, accusés de conspiration contre le tsar. Les cinq frères Romanovs furent exilés dans le nord lointain; l'aîné Fédor et sa femme furent forcés d'entrer en religion (lui sous le nom de Philarète, elle sous celui de Marthe) et déportés dans des couvents éloignés du nord où ils étaient étroitement surveillés. Les plus nobles de *kniajatas* : les Chouiskis (descendants de Rurik) et les Golitsynes (descendants de Guédimine) furent gardés par Boris aux postes de gouverneurs, loin de Moscou, où ils vivaient entourés de suspicions constantes et sous la menace de dénonciations très répandues du temps de Boris. Il n'y a donc rien d'étonnant à constater que les boyars n'aimaient pas Boris et qu'en sa personne ils voyaient un continuateur direct de la politique d'Ivan IV, avec son *opritchnina* et sa persécution de la noblesse.

A l'intérieur Boris continua la politique que lui-même avait inaugurée sous le tsar Fédor : par tous les moyens il cherchait à relever la prospérité de la population, si éprouvée à l'époque d'Ivan IV. Dans sa politique extérieure il évitait les conflits ne voulant pas entraîner le pays dans de nouvelles guerres. Il veillait à l'amélioration du système judiciaire, extirpait la concussion et les abus et protégeait les éléments paisibles contre leurs oppresseurs. Sévère pour les nobles, il voulait être un bon souverain pour les humbles. Au moment de son couronnement, Boris saisit le col de sa chemise brodée de perles et dans un élan d'émotion déclara au patriarche qu'il partagerait jusqu'à cette chemise avec les pauvres et les mal-

heureux de son royaume. En effet, il se montra très charitable envers le peuple et lui octroya des faveurs multiples. A partir de 1601 pendant trois années les récoltes furent mauvaises dans le pays moscovite et une famine effroyable commença. Les gens mouraient dans les rues et sur les routes, on mangeait de la chair humaine. Boris organisa la distribution de pain aux frais du gouvernement et entreprit de grands travaux de construction à Moscou pour occuper les malheureux. Certes il était impossible de nourrir tous les affamés, et le peuple ne trouvant pas de subsistance abandonnait ses habitations et ses champs et s'en allait de tous côtés. De nombreuses bandes de brigands se formèrent; elles se procuraient la nourriture par la violence et pillaient les riches marchands et boyards. détenteurs de grandes provisions de blé. Ce furent la famine et les brigandages qui, au dire des contemporains, déclanchèrent la série des malheurs. La faute n'était certainement pas à Boris, si sous son règne des calamités s'étaient abattues sur le pays, telles que nulle force humaine ne pouvait conjurer. Après la famine vint un autre malheur : le peuple se souleva en faveur du faux prince Dmitri. Pendant la lutte contre ce prétendant Boris Godounov mourut (1605).

Dans ses préoccupations administratives Boris faisait une large place à la propagation de la culture européenne. Il faisait volontiers appel aux techniciens et aux docteurs étrangers et les prenait à son service. Le fils de Boris, Fédor, avait reçu une instruction rare pour son temps. Boris voulait marier sa fille Xénia à un prince étranger, suédois ou danois, mais Gustave de Suède lui déplut et Jean de Danemark, déjà fiancé, mourut d'un refroidissement accidentel. Désireux de créer à Moscou des écoles à la manière occidentale,

Boris envoya de jeunes Russes faire leur éducation à l'étranger, mais, détail curieux, aucun d'eux ne voulut ensuite rentrer en Russie. Mettant à profit les connaissances techniques de ses serviteurs étrangers, Boris forma un détachement d'Allemands à la mode étrangère; il commença dans le Kremlin de vastes constructions en pierre, dont une fut achevée et existe de nos jours — c'est le fameux clocher de « Ivan-le-Grand ». Bref, sous Godounov, le gouvernement de Moscou se montra entraîné vers un rapprochement avec l'Occident civilisé, vers l'assimilation de la culture européenne.

§ 66. **Le faux Dmitri**. — Le cours paisible de la vie moscovite, ébranlé par la famine de 1601-1603 fut définitivement bouleversé par les troubles suscités par le faux Dmitri. En 1603 des bruits se propagèrent en Pologne et dans la Russie du sud-ouest que le prince Dmitri Ivanovitch d'Ouglitch, considéré mort depuis 1591, serait vivant. L'homme qui se faisait passer pour Dmitri se montra d'abord chez le prince russe Adam Vichnévetsky et ensuite chez un noble polonais Georges Mnichek[1]. Il se fixa dans le château de Sambor appartenant à Mnichek. D'une façon très vague et très brève le prétendant disait qu'il avait été sauvé des attentats de Godounov et que maintenant son intention était de rentrer en possession du trône paternel. Présenté au roi de Pologne Sigismond III et ayant embrassé la religion catholique, le faux Dmitri eut la possibilité de rassembler des troupes à Sambor pour marcher contre Moscou. Il entra également en relations avec les cosaques du

1. L'orthographe polonaise : Mniszek.

Don et du « champ sauvage », cherchant à les soulever contre Boris.

Lorsque la nouvelle de l'apparition du prétendant parvint à Moscou le gouvernement moscovite comprit que le nom de Dmitri avait été usurpé par un moine défroqué, Grégoire Otrépiev, issu d'une famille de gens de service (fils de boyars). Resté orphelin tout jeune, il était entré dans les ordres et errait de monastère en monastère jusqu'à ce qu'il ne vînt à Moscou. Il fut recueilli dans le monastère Tchoudov dans le Kremlin, ce qui lui permit de connaître la vie moscovite. Avec trois autres moines, Otrépiev s'enfuit de Moscou pour se rendre en Lithuanie et en Pologne, se défroqua et se fit passer pour le prince Dmitri. Tous ces renseignements furent communiqués en Pologne, mais là on n'y voulut pas croire, et le prétendant put continuer son œuvre sans entrave. Jusqu'à présent tout le monde n'est pas d'accord sur la personne du faux Dmitri. Certains savants sont enclins à croire que c'était réellement le prince Dmitri soustrait par les Nagoïs aux assassins envoyés de Moscou. D'autres admettent que ce fût un imposteur, mais — plutôt que d'être Otrépiev lui-même — quelqu'un d'autre ayant seulement accompagné Otrépiev de Moscou en Pologne. Certains vont jusqu'à affirmer que l'imposteur n'était même pas de Moscou, mais un originaire de la Russie occidentale, lancé par les Polonais. La version la plus vraisemblable est la suivante : ce fut véritablement Otrépiev, seulement en toute apparence il croyait lui-même à son origine royale. Ceux qui le dirigeaient, lui avaient suggéré que, sauvé des mains des assassins, il aurait reçu un faux nom et aurait été caché sous l'habit de moine jusqu'à ce qu'il n'eût grandi et ne fût en sécurité contre les attentats de Godounov.

Tous les actes du faux Dmitri attestent qu'il se considérait véritablement le *tsarévitch* et qu'il ne craignait aucune imputation d'imposture.

Ayant mis sur pied une armée, le faux Dmitri entreprit en 1604 son expédition contre Moscou, se dirigeant de Sambor par Kiev sur Tchernigov. Les premières villes moscovites qui se trouvaient sur sa route se rallièrent à lui, mais sous Novgorod Séverski il se heurta à une forte résistance; dans la bataille près du village Dobrynitchi il fut complètement défait et chassé jusqu'à Poutvil, aux confins de l'état moscovite. Sa partie n'était pourtant pas perdue. A l'est de Poutvil, dans les nouvelles villes élevées autrefois dans le « champ » contre les Tatars, les cosaques et les gens de service des garnisons, sollicités par les agents du prétendant, se soulevèrent en faveur du tsar Dmitri; ils marchèrent en troupe vers le nord et se retranchèrent dans la petite ville de Kromy. Lorsque les *voïévodes* du tsar Boris l'eurent appris ils laissèrent le faux Dmitri vaincu à Poutvil et assiégèrent Kromy. La ville bien défendue ne se rendait pas; le siège se prolongea jusqu'au printemps de 1605, et l'armée de Boris fatiguée par la pénible marche exécutée en plein hiver se décomposa. En ce moment, en avril 1605, le tsar Boris mourut subitement.

Son fils, le tout jeune Fédor Borissovitch, monta sur le trône de Moscou. La forte personnalité de Boris avait tenu en subordination Moscou et l'état entier; mais lorsqu'un enfant sans expérience lui succéda sur le trône et que l'influence sur les affaires fut accaparée par sa mère, la tsaritsa Marie Guéorguievna (la très impopulaire fille du bourreau *opritchnik*, Maluta Skouratov) — les boyars donnèrent libre cours à leur haine contre les Godounovs. Les Chouiskis

se concertèrent avec les Golitsynes et d'autres boyars, pour trahir les Godounovs et les déposer au nom du tsar Dmitri. Ils ne croyaient pas à ce dernier et comptaient par la suite ne pas le laisser monter sur le trône, mais élire un tsar à leur gré. Ainsi agirent-ils. A Kromy ils se déclarèrent pour le faux Dmitri, amenèrent toute l'armée à lui prêter serment et la mandèrent auprès du nouveau roi à Poutivl. Pendant ce temps-là, à Moscou, le prince Vassili Iv. Chouiski (celui qui avait pris part à la commission d'enquête sur la mort du *tsarévitch* à Ouglitch), déclara que le *tsarévitch* n'avait pas été tué, mais sauvé et que le voilà maintenant qui venait en personne à Moscou. Les Moscovites se révoltèrent contre les Godounovs. Le jeune tsar Fédor Borissovitch fut déposé et tué avec sa mère. Sa sœur Xénia fut enfermée dans un couvent. Ayant accompli tout ceci, les Moscovites attendirent le « vrai » tsar Dmitri. Il arriva à Moscou en juin 1605.

Tels étaient les succès du prétendant. Il avait probablement été lancé par certains boyars moscovites qui haïssaient Godounov et ne voulaient pas se plier à sa volonté. Expédié en Pologne, le faux Dmitri y avait reçu l'encouragement du roi et du clergé. Le roi espérait qu'en soutenant le prétendant il provoquerait une guerre civile dans la Moscovie ennemie qui serait ainsi affaiblie. Le clergé catholique, après avoir converti le prétendant au catholicisme, croyait arriver par lui à soumettre au pape tout le pays moscovite. A cet effet le faux Dmitri était constamment entouré de jésuites, qui l'accompagnèrent jusqu'à Moscou. Il trouva également des partisans dans une partie de la noblesse et de la *chliakhta* polonaises. Les gens de la *chliakhta* (petite noblesse) s'enrôlaient dans son

armée dans l'espoir de gloire et de butin après la conquête de Moscou.

La grande noblesse y comptait également, comme par exemple le *pan*[1] Mnichek, qui espérait marier sa fille Marina au faux Dmitri. Mais ceux qui contribuèrent le plus au succès du prétendant furent les Russes des provinces méridionales de l'état moscovite — cosaques et gens de service des villes nouvelles. Ils étaient tous originaires des provinces centrales où ils avaient souffert de l'*opritchnina* et du servage. Comme de raison, ils haïssaient le gouvernement de Moscou et s'étaient soulevés contre Boris dans l'espoir que le « vrai » tsar Dmitri soulagerait leur situation et réprimerait les « méchants boyars », oppresseurs du peuple. Lorsque, profitant de tous ces divers concours, le prétendant eut soulevé de grands troubles dans l'état moscovite, les boyars résolurent d'en profiter pour se débarrasser des Godounovs tant détestés, et ensuite du faux Dmitri lui-même. Ils réussirent à exterminer les Godounovs, mais lorsque V. I. Chouiski, en contradiction avec ce qu'il avait dit jusqu'alors, se mit à parler contre le faux Dmitri et à exhorter le peuple à ne pas le laisser entrer à Moscou, il ne fut plus écouté. On le mit aux arrêts, tandis que le peuple préparait une entrée triomphale au faux Dmitri et le recevait en vrai fils de tsar.

§ 67. **Règne et mort du faux Dmitri.** — Après son entrée à Moscou le prétendant remplaça le patriarche Job par l'archevêque de Riaziane, le Grec Ignatios, et se fit couronner tsar. Il rappela de son exil la mère du tsarévitch Dmitri — la religieuse Marthe — et la

1. Lire : *pane*.

reçut comme sa propre mère; Marthe elle-même devant tout le peuple le traita comme son véritable fils. A l'occasion du couronnement du tsar, on permit de revenir de l'exil à tous ceux qui avaient souffert sous Boris, et en premier lieu aux Nagoïs et aux Romanovs. Bien qu'il eût adopté la foi catholique en Pologne et fait force promesses au roi et au pape, le faux Dmitri prit à Moscou une attitude tout à fait indépendante. Il ne fut plus question de catholicisme; le faux Dmitri se montrait lui-même orthodoxe et ne manifestait aucun désir d'introduire le catholicisme en Russie. Il ne fit pas non plus de concessions territoriales, promises au roi. Il ne se souvint que de sa promesse de faire la guerre en alliance avec les Polonais contre les Turcs et les Tatars et fit des préparatifs pour une expédition en Crimée. Mais cette attitude était loin de contenter ses anciens amis et protecteurs. Tant les jésuites attachés à sa personne, que les diplomates polonais étaient fort mécontents du tsar Dmitri. Celui-ci ne montrait de considération que pour la famille Mnichek et attendait impatiemment l'arrivée à Moscou de sa fiancée, *panna* Marina Mnichek. Le gouvernement polonais encourageait cette union dans l'espoir que Marina, étant catholique, saurait exercer une influence sur son mari, et Marina partit pour Moscou avec son père.

Si le faux Dmitri s'était attiré le mécontentement de la Pologne, il ne plaisait pas non plus à Moscou. Certains étrangers qui s'étaient trouvés à Moscou à cette époque racontaient que le tsar était d'une intelligence et d'une activité remarquables, qui lui valaient l'admiration des boyars. Mais les contemporains russes n'en disent rien, affirmant au contraire que le tsar étonnait les Moscovites par tout autre

chose. Il ressemblait peu non seulement à un souverain, mais simplement à un homme bien élevé : il n'était pas pieux, ne respectait pas les jeûnes, s'enivrait et entretenait trop d'intimité avec les Polonais qui l'avaient accompagné à Moscou. Il ne vivait pas d'après l'étiquette de tsars : il ne dormait pas après le déjeuner, entraînait lui-même ses chevaux, se promenait seul, sans sa suite, par la ville et le marché; bref, il ne savait pas soutenir sa dignité de la façon dont la comprenaient les Moscovites. Il gouvernait avec l'aide de quelques favoris ayant écarté des affaires les boyars les plus nobles. Le meilleur et le plus doué de ses favoris était Petr Basmanov; tous les autres n'étaient que des clercs insignifiants ou des petits nobles polono-lithuaniens. Tout cela froissait les Moscovites et les irritait contre le prétendant. Mais ce fut surtout son mariage qui mit tout le peuple contre lui. Pour assister à la cérémonie il était venu de Pologne avec les Mnicheks un grand nombre d'invités qui furent logés, à défaut d'hôtelleries, dans des maisons privées. Ces hôtes étrangers et de culte différent se comportaient en maîtres et ennuyaient fort les Moscovites. Et pourtant, seulement ces hôtes étrangers et les gens de service de la cour furent admis à la cérémonie du mariage; quant au reste de la population de Moscou on ne la laissa même pas entrer dans le Kremlin. Le peuple déçu était en outre troublé par le fait que la nouvelle tsaritsa ne s'était pas convertie à l'orthodoxie et que le mariage lui-même fut célébré, contrairement à la coutume, à la veille d'une fête (le 8 mai).

Les boyars profitèrent du mécontentement populaire contre le prétendant et les Polonais. Déjà, avant l'arrivée du faux Dmitri à Moscou, le prince Vassili

Chouiski l'avait traité d'imposteur et avait essayé de soulever le peuple contre lui; il fut jugé et exilé, mais grâcié peu de temps après. Maintenant Chouiski, ses frères et d'autres boyars travaillèrent de nouveau contre leur tsar et formèrent le plan suivant : faire sonner le tocsin et soulever le peuple contre les Polonais détestés. Lorsque les désordres éclateraient dans la ville, ils pénétreraient dans le palais pour déposer le prétendant. Ce plan réussit : le 17 mai 1606, de bon matin, les conspirateurs firent sonner le tocsin à Kitaï-gorod (quartier de Moscou proche au Kremlin). Avec des cris : « Les *pans* assassinent les boyars ! » ils dirigèrent la foule contre les maisons occupées par les Polonais et eux-mêmes s'empressèrent de pénétrer dans le palais. Là, ils tuèrent P. Basmanov, ensuite ils rejoignirent le faux Dmitri dans une des cours du palais et l'assassinèrent également, après quoi ils emprisonnèrent la reine Marina et son entourage. Tout cela accompli, les boyars se mirent en tâche d'arrêter le massacre des Polonais et le pillage de la ville; l'ordre fut difficilement rétabli lorsque plus de 2.000 étrangers avaient déjà été tués.

§ 68. **Avènement du prince Vassili Chouiski.** — Les désordres durèrent deux jours. Le troisième jour, le 19 mai, sans que les états-généraux (*zemski sobor*) fussent convoqués, par les cris seuls de la foule amassée sur la place Rouge (*krasnaïa*) à Kitaï-gorod, le prince Vassili Chouiski, auteur principal du complot contre le faux Dmitri, fut proclamé tsar. En recevant le pouvoir, il prêta serment sur la croix qu'il ne ferait exécuter personne « sans avoir prononcé un véritable jugement avec ses boyars », « qu'il n'exilerait personne » qui ne serait reconnu coupable et qu'il n'écouterait

pas les dénonciations mal fondées. Autrement dit, il donnait la promesse de gouverner autrement que ne l'avaient fait ses prédécesseurs Ivan IV, Godounov et le faux Dmitri, du temps desquels les exécutions et les disgrâces étaient prodiguées sans jugement préalable, rien que sur de simples dénonciations. C'est l'avis de tout le monde que cette promesse avait été exigée de Chouiski par les boyars voulant limiter son pouvoir. Mais elle ne resta que vaine parole, car en fait Chouiski fut très autoritaire et vindicatif et ne tint jamais son serment.

Le nouveau souverain était dans une très difficile posture. Moscou savait pourquoi le tsar Dmitri avait été déposé, mais les autres villes n'étaient pas au courant des événements. Il fallait démontrer à tout le pays la légalité de la mise à mort du prétendant ainsi que de l'élection du nouveau souverain. En plus, il fallait trouver un nouveau patriarche (à la place d'Ignatios, écarté en même temps que le prétendant), et se faire couronner avec son concours. Le tsar Vassili arrêta son choix sur le métropolite de Kazan Hermogène; mais sans attendre son arrivée, il se fit hâtivement couronner le 1er juin 1606. Deux jours plus tard, le 3 juin, les reliques du *tsarévitch* Dmitri furent transportés d'Ouglitch à Moscou par le métropolite de Rostov, Philarète (ci-devant le boyar Fédor Nikititch Romanov). Ainsi il y eut déjà dans la capitale un souverain couronné et les reliques d'un nouveau martyr — le véritable tsarévitch. Des messages furent alors envoyés dans toutes les villes pour expliquer en détail, au nom du tsar et en celui de la religieuse Marthe Nagaïa, les événements qui s'étaient déroulés à Moscou : l'imposture et l'hérésie du faux Dmitri, ses rapports secrets avec la Pologne et

le pape, sa déposition, l'avènement de Chouiski, — plus noble d'origine que les anciens tsars de Moscou, — et enfin la découverte des reliques du prince Dmitri que Dieu avait glorifié en rendant intact son corps et en lui prêtant une force thaumaturgique à cause de sa mort de martyr innocent, tombé victime de Boris Godounov. Le tsar Vassili croyait, qu'après de telles explications, nulle révolte et nulle imposture n'étaient plus possibles.

§ 69. **Troubles sous le tsar Vassili.** — Les missives du roi Vassili, ne produisirent pourtant pas l'effet désiré. Dans beaucoup d'endroits on n'y voulut point croire. Des bruits circulèrent, comme quoi le tsar Dmitri ayant échappé aux boyars, se serait enfui de Moscou et qu'il réapparaîtrait sous peu. Dans les provinces de l'extrême sud où, deux ans auparavant s'était produit le mouvement en faveur de Dmitri, le peuple se souleva de nouveau pour marcher au secours de Dmitri contre les méchants traîtres-boyars. Pendant la lutte entre Boris et le faux Dmitri, ce dernier s'était retranché à Poutivl; sous le tsar Vassili cette forteresse, bâtie en pierre, devint de nouveau le centre de la révolte; seulement, à la place de Dmitri le rôle principal fut tenu par le *voïévode* prince Grégoire Chakhovskoï. Aux rebelles se joignirent les nobles de Toula et de Riazane. Les Mordva se soulevèrent sur la rivière Oka; Astrakhan fit de même. Bref presque la moitié de l'état cessa d'obéir à Moscou et prit les armes contre le tsar Vassili. A partir de l'automne de 1606, le pays fut déchiré par des troubles sanglants, dans lesquels prirent part toutes les classes de la population moscovite, dressées les unes contre les autres.

On distingue trois épisodes principaux dans les

troubles qui se déroulèrent sous le tsar Vassili : 1° le mouvement de Bolotnikov ; 2° celui du deuxième prétendant et 3° l'intervention des étrangers dans les affaires de Moscou.

1° Ivan Bolotnikov était un homme d'armes (*kholop*) du prince Téliatevski. Prisonnier des Tatars, il fut vendu par eux en Turquie, d'où il réussit à s'échapper et à regagner la Russie par l'Italie et la Pologne. Une fois rapatrié, il se présenta chez le prince Gr. Chakhovskoï et, grâce à son énergie, sut se mettre à la tête de nombreuses bandes qui s'étaient formées contre Chouiski. Bolotnikov enrôlait les gens non seulement au nom du tsar Dmitri, mais aussi en vue d'une révolution sociale : il soulevait les paysans et les *kholops* contre leurs maîtres les boyars et les propriétaires, il voulait abolir les lois de servage et exterminer les « méchants boyars » ainsi qu'en général tous les gens riches. Pour cette raison lui et ses hommes reçurent le surnom de « brigands » (*vor*). En automne (1606), Bolotnikov, avec une grande horde, se mit en marche sur Moscou. En route, les nobles de Riazane et de Toula se joignirent à lui, ne se rendant pas compte que les « brigands » avec leurs aspirations destructives ne pouvaient pas être leurs alliés. Les rebelles sans entrave atteignirent Moscou et menacèrent la bourgade de Kolomenski (sur la rivière Moskova), où ils s'étaient arrêtés. Pendant que le tsar Vassili concentrait ses forces, les gens de Riazane abandonnèrent les « brigands » et passèrent au parti opposé. Alors Vassili infligea une défaite à Bolotnikov et le refoula vers le sud. Les « brigands » se retranchèrent dans les forteresses en pierre — Kalouga et Toula, et plus tard se réunirent tous à Toula. Là on vit également arriver avec ses cosaques, l'imposteur Petr — en réalité le co-

saque Iléïka — qui se faisait passer pour le fils du tsar Fédor. Le tsar Vassili, qui avait enfin réuni toute son armée, assiégea les « brigands » à Toula et les força à la reddition en faisant inonder la forteresse par les eaux de la rivière Oupa. Les « brigands » emplirent toutes les prisons; beaucoup d'entre eux furent noyés, d'autres réduits en esclavage et donnés en *kholops* et en paysans aux gens de service. Ceux qui restaient, affamés et déguenillés, furent mis en liberté. Le prince Gr. Chakhovskoï fut exilé; Bolotikov disparut sans trace, ayant probablement été exécuté. Ainsi se termina la tentative des serfs, amassés sur les confins de l'Etat, de se soulever contre leurs maîtres, en profitant des troubles suscités par le faux Dmitri.

2° Pendant que le tsar Vassili assiégeait Bolotnikov et ses « brigands » à Toula, — il se trouvait déjà dans la ville de Starodoub-Séverski un nouveau prétendant qui se donnait le nom du tsar Dmitri Ivanovitch. Il disait, qu'échappé à l'attentat des boyars, il avait fui en Lithuanie d'où il venait maintenant pour reprendre Moscou. Comme on croyait fermement que le tsar Dmitri n'était pas mort, on accepta le nouvel imposteur; la véritable identité de cet homme ne fut jamais connue ni alors, ni plus tard. Après la prise de Toula par Chouiski, ce deuxième imposteur prit des mesures pour attirer dans son armée ceux des « brigands » qui avaient été relâchés: un de ses agents, Lissovsky, appartenant à la petite noblesse lithuanienne, parcourut toutes les provinces frontières méridionales de la Russie et réunit toute une armée de « brigands ». En même temps de nouvelles bandes de cosaques venaient se mettre sous les drapeaux du nouveau prétendant. Celui-ci se trouva à la tête d'une force russe considérable, animée par les mêmes sen-

timents que naguère les troupes de Bolotnikov. Les Moscovites les appelèrent aussi « brigands »; leur chef, le deuxième prétendant, fut surnommé simplement *Vor* (« brigand », « criminel ») pour le distinguer du premier qu'on appelait *Rasstriga* (« le Défroqué »).

En plus des Russes un grand nombre de Lithuaniens et de Polonais vinrent se mettre au service du *Vor*. A cette époque une grande partie de la noblesse de Pologne et de Lithuanie s'était soulevée contre le roi Sigismond III. Lorsque le roi eut réprimé la révolte, ceux qui y avaient pris part, pour échapper à sa vengeance et à ses poursuites, s'enfuirent en Russie et s'enrôlèrent dans les troupes du *Vor*: Ces exilés et révoltés furent suivis par des gens de service du roi qui avec l'autorisation royale recrutaient des troupes et se mettaient au service du prétendu tsar Dmitri. Marina Mnichek et son père, mis en liberté à Moscou, vinrent aussi rejoindre le *Vor*. Parmi ces Polonais et Lithuaniens les rôles principaux revenaient au prince Rozinski[1], *hetman* de toute l'armée du *Vor* et à Jean Pierre Sapiéha, qui était arrivé avec son propre détachement assez considérable.

Finalement le *Vor* eut à sa disposition une si grande force militaire qu'il marcha sur Moscou et l'assiégea en été de 1608. Les « brigands » et les Polonais installèrent leur camp principal dans la bourgade de Touchino, située à une dizaine de kilomètres de Moscou et occupant une position imprenable. Opérant de cette base, ils coupèrent toutes les routes menant à Moscou, sauf celle de Riazane, que les *voïévodes* de Moscou, aidés par les gens de Riazane, réussirent à défendre. Ce n'était donc que de Riazane que les Mosco-

1. Lire : Rojinski.

vites pouvaient recevoir du ravitaillement et des renforts. Les troupes des rebelles dans leur tentative d'encerclement de Moscou se heurtèrent contre le couvent de Troitsé-Sergui, entouré de murailles en pierre. Ils essayèrent de s'en emparer, mais échouèrent, car les moines et les *streltsy* (fusiliers) repoussèrent leurs assauts. Sapiéha et Lissovsky entreprirent un siège régulier du monastère mais n'obtinrent aucun succès non plus. Le monastère ne se rendait pas et montrait un bel exemple de fermeté. La population de Moscou se conduisit moins bien. Beaucoup de gens de service et de commerçants s'en allaient à Touchino, les uns par haine de Chouiski, les autres en quête d'honneurs et de gains. Il y avait aussi des aventuriers qui, plus d'une fois, firent la navette entre Touchino et Moscou. A chacun de leurs voyages ils demandaient au tsar, auprès duquel ils arrivaient, des charges honorables et des terres en récompense de leur adhésion — pour avoir reconnu « le véritable tsar » et pour être venus se placer à son service. Ces misérables étaient surnommés par les Moscovites « oiseaux de passage ».

Ainsi, peu après sa victoire sur les « brigands » de Bolotnikov, le tsar Vassili se trouva de nouveau assiégé par des « brigands » encore plus nombreux et plus redoutables. Pour réunir contre eux des forces suffisantes, le tsar donna l'ordre aux *voïévodes* des villes munies de grandes garnisons de se porter au secours de Moscou. Simultanément il expédia son neveu, le prince Michel Skopine-Chouiski, à Novgorod-le-Grand pour y recruter des troupes russes, et en outre pour demander secours au roi de Suède. Les Suédois donnèrent une armée à Skopine, mais en échange obtinrent les villes litigieuses (Ivangorod, Yam, Kopo-

rié, Oréchek et Koréla), qui leur avaient été cédées par Ivan IV mais qui furent reprises ensuite par le tsar Fédor. Skopine et le général Suédois de la Gardie avec leurs armées respectives avaient pour tâche non seulement de secourir Moscou, mais encore de protéger les provinces du nord où les gens de Touchino avaient déjà réussi à pénétrer.

Skopine accomplit sa mission avec succès, car il fut aidé par les habitants mêmes du nord moscovite. Lorsque les détachements de Touchino parurent sur la moyenne Volga et au delà, dans le but d'amener les villes du nord à la soumission au *Vor*, la population s'aperçut que les serviteurs du tsar Dmitri ne se souciaient point de l'ordre et ne songeaient qu'au pillage. Ne voulant pas abandonner leurs biens aux « brigands », cosaques, Polonais et Lithuaniens, les habitants des villes et les paysans menèrent contre eux avec leurs propres forces une guerre héroïque. A la tête de la résistance au *Vor* étaient les villes de Vologda et d'Oustug, dont l'exemple fut vaillamment suivi par les autres communautés citadines et paysannes. Le prince Skopine n'avait plus qu'à soutenir le mouvement populaire en envoyant des chefs expérimentés aux milices territoriales du nord. Les gens de Touchino furent bientôt refoulés d'au delà de la Volga vers Moscou; les milices venant au secours de Moscou les talonnèrent. Skopine désigna le faubourg d'Alexandrovo comme le point de ralliement des milices, il vint les y rejoindre avec ses troupes marchant de Novgorod par Tver et le couvent de Kaliazine. D'autres détachements y vinrent aussi — ceux qui avaient été formés par F. I. Chérémétiev à Nijni-Novgorod et qui avaient chassé les « brigands » de Vladimir et de Souzdal. Une grande armée se trouva réunie à Alexan-

drovo : il y avait là des troupes régulières étrangères de la Gardie, des gens de service russes habitués au métier des armes, des milices formées de citadins et de paysans. Skopine se hâta de faire avancer ses troupes vers la capitale en les exerçant activement en route. Les gens de Touchino abandonnèrent alors le siège du monastère de Troïtsé-Sergui, qui avait duré 16 mois, et ensuite quittèrent Touchino même. Le *Vor* se réfugia à Kalouga et, au printemps de 1610, Moscou fut délivrée de ses longues angoisses. Le tsar Vassili se trouva vainqueur une deuxième fois, grâce aux exploits de Skopine et des paysans du nord.

3o Le *Vor* n'était pas encore vaincu, que le tsar Vassili était de nouveau menacé par un autre ennemi redoutable. L'accord amical de Skopine avec les Suédois et le concours que ces derniers avaient prêté au tsar Vassili provoquèrent une déclaration de guerre à Moscou de la part du roi de Pologne, Sigismond. Les relations entre celui-ci et la Suède étaient tellement hostiles, que tout ami de la Suède devenait par ce fait l'ennemi de Sigismond. Mais en dehors même de l'hostilité personnelle du roi, les intérêts de la Pologne et de la Lithuanie ne souffraient pas de rapprochement entre la Suède et Moscou. En automne de 1609, Sigismond se mit en campagne et assiégea Smolensk. Cette importante forteresse dont les remparts en pierre furent construits par Godounov était défendue par une forte garnison. Le roi resta tout l'hiver devant Smolensk mais ne parvint pas à le prendre. Il somma tous les Polonais et Lithuaniens au service du *Vor* de quitter celui-ci et de venir rejoindre son armée devant Smolensk. Cette sommation provoqua des troubles à Touchino et contribua à sa chute. Beaucoup de Polonais n'étaient pourtant pas dispo-

sés à se soumettre à l'ordre de Sigismond trouvant qu'ils avaient conquis l'état moscovite pour leur propre compte, et reprochant au roi de vouloir profiter de leurs labeurs et moisonner ce qu'il n'avait point semé. Sigismond ne reçut que peu de renforts de Touchino et continua à camper sans résultat devant Smolensk. Entre temps Skopine chassa les « brigands » des environs de Moscou et entra dans la capitale.

A Moscou on se réjouissait croyant que Skopine avec son armée se porterait immédiatement contre le roi de Pologne et délivrerait Smolensk . Mais Skopine mourut subitement à Moscou, âgé seulement de 23 ans. On disait qu'il aurait été empoisonné par les Chouiski de peur, qu'après la mort du tsar Vassili, on ne le choisît tsar en dépit des frères du souverain. Le peuple pleura amèrement son héros favori; à la tête de l'armée qui marcha contre le roi de Pologne fut placé le frère du tsar, le prince Dmitri Chouiski, un homme dénué de tout talent et très impopulaire. S'il eût vaincu les Polonais, les troubles auraient pu finir par une victoire complète du tsar Vassili. Mais il en fut autrement. Le roi Sigismond avait alors, pour commandant en chef, le *pan* Stanislas Zolkievski, général éminent et homme intelligent et probe. Il marcha au devant de Chouiski, le prit au dépourvu près de la bourgade de Klouchino (non loin de la ville de Gjatsk actuelle) et remporta une victoire écrasante sur les troupes moscovites, ouvrant en même temps une voie de retraite par Novgorod au détachement de de la Gardie (juin 1610). Les Suédois en profitèrent pour se retirer sur les rives du golfe de Finlande, où ils occupèrent d'abord les villes qui leur avaient été cédées et ensuite s'emparèrent de Novgorod. Quant à l'armée russe elle partit en débandade pour

Moscou. Zolkievski la suivit et s'approcha tout près de la capitale. Simultanément le *Vor* marcha de Kalouga sur Moscou. La capitale se trouva de nouveau assiégée. Ces nouveaux malheurs firent perdre patience aux Moscovites qui se révoltèrent contre le roi Vassili, le déposèrent (17 juillet 1610) et le forcèrent à se faire religieux. Le pouvoir passa aux mains des boyars; comme ils étaient sept à gouverner, le temps de leur gouvernement s'appela *sémiboyarstchina* (« époque des sept boyars »).

§ 70. Election au trône du prince polonais Vladislav et ses suites. —Longtemps avant la déposition de Chouiski, lorsque les cosaques et les Polonais quittaient leur camp de Touchino, une partie de cette bande se refusa à suivre le *Vor* à Kalouga et ne voulut pas non plus retourner à Moscou auprès de Chouiski. A la tête de ces gens se trouvait le métropolite de Rostov, Philarète, emmené de force par les rebelles de Rostov à Touchino, et là proclamé patriarche de toute la Russie; il était secondé par la famille des boyars Saltykovs. Ils s'adressèrent au roi Sigismond en le sollicitant d'autoriser son fils Vladislav de devenir tsar à Moscou, stipulant toutefois que Vladislav gouvernât l'état Moscovite en commun avec la Douma des boyars et le Zemski Sobor. Le roi accepta ces conditions (le 4 février 1610). Mais, tant que Vassili Chouiski tenait bon à Moscou ce pacte avec le roi ne pouvait naturellement pas entrer en vigueur. Le métropolite Philarète regagna Moscou encore du temps de Chouiski, mais les Saltykovs restèrent auprès du roi Sigismond.

Lorsque le roi Vassili eut été déposé, Zolkievski arrivé sous les murs de Moscou fit sans tarder con-

naître aux Moscovites l'accord passé avec les gens de Touchino et réclama la reconnaissance de Vladislav comme tsar. Les boyars de Moscou eux-mêmes souhaitaient l'avènement de Vladislav et s'apprêtaient à réunir des représentants des villes pour procéder à son élection. Mais il était impossible d'attendre 'arrivée de ces électeurs : le *Vor* installé aux alentours de Moscou soulevait la populace de la ville en sa faveur, et la guerre civile semblait inévitable. Ayant réuni en un conseil tous ceux qui purent être trouvés à la hâte à Moscou même, les boyars procédèrent à l'élection de Vladislav et rédigèrent une charte, spécifiant ses droits et ses obligations. Ensuite ils entrèrent en pourparlers avec Zolkievski. D'après la charte, Vladislav devait se faire orthodoxe et gouverner le royaume d'accord avec les boyars, en faisant appel dans les circonstances graves au *Zemski Sobor*. L'état de Moscou s'assurait une indépendance absolue envers la Pologne et la Lithuanie, gardait son ancienne organisation intérieure et dirigeait sa politique à sa guise. Zolkievski accepta toutes ces conditions et prêta serment au nom de Vladislav, les Moscovites aussi « baisèrent la croix ». De cette façon hâtive et brusque se fit l'élection de Vladislav (en août 1610). Elle était loin d'avoir l'approbation unanime de la population : beaucoup de Moscovites auraient préféré un tsar de chez eux, un Moscovite. Les uns prononçaient ouvertement le nom du prince V. V. Golitsine, les autres, celui du fils de Philarète, Michel Fédorovitch Romanov. Le patriarche Hermogène, qui avait accepté à contre-cœur l'élection de Vladislav, était également partisan d'un tsar russe. Seulement l'appréhension générale d'une émeute de la populace en faveur du *Vor* permit à

Zolkievski d'arriver à ses fins. Aussitôt conclu l'accord avec le hetman, les boyars prièrent Zolkievski de chasser le *Vor* de devant Moscou. Il agit selon leur désir, chassa les « brigands » et ensuite, sur la prière des boyars eux-mêmes, fit entrer ses troupes dans les citadelles intérieures de Moscou : le Kremlin et le Kitaï-gorod, pour y entretenir l'ordre. C'est ainsi que l'état moscovite reconnut le pouvoir de Vladislav et que Moscou se trouva à la merci d'une garnison polonaise.

Une ambassade extraordinaire fut formée à Moscou pour aller demander à Sigismond l'autorisation pour son fils Vladislav d'occuper le trône moscovite. Zolkievski fit son possible pour que les principaux ambassadeurs auprès du roi fussent des hommes de la plus haute noblesse, le métropolite Philarète et le prince V. V. Golitsine. Ainsi les plus dangereux rivaux de Vladislav se trouvaient éloignés de Moscou. Les ambassadeurs « de toute la terre russe », accompagnés d'une très nombreuse suite, se rendirent au camp royal devant Smolensk. Ils ignoraient encore que le roi n'était pas disposé à envoyer son fils à Moscou, qu'il considérait dorénavant comme un butin de guerre. En secret il exigeait de Zolkievski qu'il fît de la façon que Moscou prêtât serment non point au prince Vladislav, mais à lui-même, Sigismond. En vain le hetman lui écrivait que son désir n'était point réalisable et que Moscou ne se soumettrait jamais à lui, connu comme catholique zélé et persécuteur de l'orthodoxie. Le roi n'en démordait pas. Alors Zolkievski quitta Moscou, laissant le commandement à Gonsevski et emmenant avec lui en Pologne le roi Vassili et ses frères en qualité de trophées de guerre. Il se présenta chez le roi et, n'ayant pu le dissuader au cours de leur

entrevue, donna sa démission et se retira dans ses terres. Quant au roi, il tenta d'arriver à ses fins en influençant dans le sens voulu l'ambassade et les boyars restés à Moscou. Il expédia à Moscou des Russes de Touchino qui étaient entrés à son service; en son nom et en celui de Vladislav il leur distribua diverses charges à Moscou. Parmi eux les personnages principaux étaient les boyars Saltykovs et le marchand Fédor Andronov. Par leur intermédiaire le roi terrifia les boyars de Moscou à un tel point que selon leurs dires « ils n'étaient plus vivants »; puis il commanda à Moscou comme dans une ville conquise. Au cours des pourparlers avec l'ambassade à Smolensk, les *pans* de Sigismond réclamaient une soumission entière au roi et ne soufflaient mot sur la question de savoir si Vladislav se ferait orthodoxe et s'il viendrait à Moscou. A force de cadeaux et de menaces Sigismond réussit à décider une partie de l'ambassade à se détacher des ambassadeurs principaux et à retourner à Moscou pour amener les Moscovites à prêter serment directement au roi. Même un homme aussi remarquable qu'Abraham Palitzyne[1], économe du couvent de Troïtsé-Sergui, fut parmi leur nombre.

Le patriarche Hermogène à Moscou, et les ambassadeurs principaux à Smolensk sentirent bientôt que l'affaire tournait mal. Sigismond ne révélait pas ses plans, mais ses intentions devenaient assez claires. Voyant cela les ambassadeurs s'en tinrent fermement à ce qui avait été convenu avec Zolkievski à Moscou et dans les pourparlers avec les *pans* ne firent point de

1. Au fameux moine de Troitsé-Sergui, Abraham Palitzyne, appartient la chronique du siège du monastère et du temps des troubles en général. L'œuvre est empreinte d'un patriotisme élevé et le style en est excellent.

concessions, refusant de se soumettre à Sigismond et à ses instances illégales. Cette attitude leur valut finalement d'être arrêtés par le roi et envoyés en Pologne. A Moscou, le patriarche agissait énergiquement contre les agents de Sigismond et exhortait le peuple à ne pas trahir sa religion et à se rappeler que les Russes avaient élu le prince polonais seulement à la condition qu'il se ferait orthodoxe. Autour du patriarche se groupèrent tous ceux qui se rendaient compte du péril polonais et qui voulaient lutter contre Sigismond. Mais ces patriotes ne se décidaient pas encore à une lutte ouverte, redoutant que la guerre civile ne reprît, car le *Vor* restait toujours à Kalouga et attendait le moment propice pour son action. Soudain la nouvelle arriva que le *Vor* était tué (le 11 décembre 1610) à la chasse par un de ses courtisans. Les Russes se sentirent les mains libres : ils pensèrent que le moment était arrivé pour se lever contre les Polonais, sans craindre d'être pris entre deux feux. L'insurrection ne tarda pas à éclater.

§ 71. **Première insurrection contre les Polonais et son insuccès.** — Dès Noël de l'année 1610, le patriarche Hermogène avait envoyé partout des messages appelant les Russes à se lever contre Sigismond qui n'autorisait pas son fils à devenir tsar, assiégeait Smolensk et désirait posséder Moscou. Ayant eu connaissance de ces lettres Gonsevski et ceux des boyars qui étaient sous sa main mirent le patriarche en état d'arrestation et lui retirèrent tous ses clercs. Mais l'affaire était déjà faite : les villes ayant reçu l'appel du patriarche s'étaient insurgées contre le roi polonais. Dans tout le pays les hommes d'armes se rassemblaient et se dirigeaient vers la capitale pour la délivrer de sa

garnison polonaise. Du nord venaient des milices, pareilles à celles qui, il y a peu de temps, sous le prince Skopine, s'étaient battues contre les hommes de Touchino. Dans les provinces centrales la noblesse formait des détachements. Du sud et de Kalouga venaient des troupes cosaques qui avaient servi le *Vor* et qui voulaient maintenant servir Moscou contre l'ennemi extérieur commun. Parmi les chefs de ces milices trois se distinguaient surtout : le *voïévode* de Riazane, Prokope Liapounov ; un *boyar* de Touchino, le prince Dmitri Troubetskoï, et l'*ataman* des cosaques (fait boyar par le *Vor*), Ivan Zaroutski. Vers Pâques de 1611, les milices devaient de tous côtés affluer sous les murs de Moscou.

La garnison polonaise était au courant du mouvement de l'armée sur Moscou et se préparait à la défense. Les Polonais occupaient deux citadelles de Moscou, le Kremlin et le Kitaï-Gorod. Ces forteresses se trouvaient à l'intérieur du *Bély-Gorod* (Ville-Blanche) ayant un mur en pierre blanche[1] et entouré à son tour par le *Zemlianoï-Gorod* muni d'un rempart en terre[2]. Les Polonais n'étaient pas en force pour défendre l'énorme étendue du *Bely-Gorod* et du *Zemlianoï-Gorod*; ils prirent en conséquence la résolution de brûler ces parties de Moscou pour que les troupes russes n'y trouvassent pas d'abri. C'était le procédé habituel de l'époque, on brûlait toutes les constructions dans les faubourgs autour des fortifications. Le prétexte fut trouvé dans une bataille de rue survenue entre des Polonais et des Moscovites pendant la semaine sainte, le 19 mars 1611. Les Polonais at-

1. Actuellement la ligne des boulevards à Moscou.
2. Actuellement la rue Sadovaya à Moscou.

taquèrent les habitants de Kitaï-Gorod, en massacrèrent un grand nombre et refoulèrent les autres dans le Bély-Gorod. Puis ils y entrèrent eux-mêmes et réussirent à l'incendier à plusieurs endroits. Moscou fut détruite par les flammes juste avant l'arrivée des insurgés. Les détachements d'avant-garde, commandés par le *voïévode* de Zaraïsk, le prince Dmitri Pojarski, atteignirent Moscou pendant qu'on s'y battait dans les rues et aidèrent les habitants à refouler l'ennemi dans le Kremlin et le Kitaï-Gorod. Pojarski y fut grièvement blessé. Dans le courant de la semaine le reste des troupes était arrivé et le siège commença aussitôt.

La destruction partielle et le siège de Moscou ôtèrent aux yeux du pays toute importance au gouvernement enfermé dans le kremlin. Personne n'obéissait aux boyars et aux fonctionnaires qui partageaient le siège avec les Polonais. Ils étaient devenus de véritables traîtres et ennemis de leur peuple, car ils servaient le roi de Pologne et se battaient contre l'armée russe assiégeant Moscou. Il fallait créer un pouvoir, à la place de celui qui avait trahi. On y songea dans le camp des insurgés russes, qui investissaient la capitale. Les délégués des différentes parties, dont se composait la milice, se réunirent en un conseil général et « au nom de toute la terre » formèrent un gouvernement unique pour l'armée et le pays. A sa tête furent placés : Pr. Liapounov, le prince D. Troubetskoï et I. Zaroutski. De nouveaux *prikaz* (bureaux) furent organisés à la place de ceux de Moscou pour expédier les affaires : le Razriad et le Pomestny *prikaz* devaient connaître du service d'état et de la propriété foncière; le « Grand Palais « (*Bolchoï Dvorets*) et le Trésor (*Bolchoï Prikhod*) s'occupaient respectivement des affaires admi-

nistratives et des finances. Par une décision du 30 juin 1611, « toute la terre » élabora les procédés selon lesquels devaient être gérées les affaires foncières et gouvernementales, aussi bien dans l'armée que dans les villes. Bref, dans le camp dressé sous les murs de Moscou un nouveau pouvoir fut créé, destiné à remplacer celui des boyars de Moscou et à maintenir l'ordre dans tout le pays.

Toutefois ce pouvoir ne dura pas longtemps. Comme on l'a vu, sous les drapeaux de la milice accouraient non seulement les nobles et les bourgeois; des cosaques de Touchino, des « brigands », ayant servi sous le second prétendant, venaient volontiers compléter ses rangs. Lorsque tout ce monde se rencontra sous les murs de Moscou avec les nobles-propriétaires, la haine et l'hostilité anciennes se réveillèrent à nouveau, comme cela était arrivé dans le camp de Bolotnikov. Les cosaques étaient principalement des paysans et des *kholops* fugitifs, haïssant le servage, qui était un des piliers du pays. Les nobles, par contre, soutenaient de toutes leurs forces le rattachement à la terre des paysans et des kholops, sans lesquels les propriétaires ne pouvaient pas faire valoir leurs terres. Aux réunions « de toute la terre » et du conseil militaire, les nobles obtinrent que les serfs fugitifs fussent rendus à leurs propriétaires sans pouvoir devenir cosaques. D'autre part les nobles voulaient prendre en main les cosaques qui, tout en faisant partie de la milice, étaient assez enclins au pillage et à l'insubordination. Le porte-parole des aspirations de la noblesse était Pr. Liapounov, homme autoritaire et violent; les autres chefs : le prince Troubetskoï et Zaroutski représentaient l'autre partie de l'armée, les hommes de Touchino et les cosaques.

Des malentendus surgirent entre les chefs. Les cosaques détestaient Liapounov et voyaient en lui leur principal ennemi. Plusieurs fois ils attentèrent à sa vie; finalement ils l'invitèrent à une de leurs réunions (*kroug*) et l'abattirent à coups de sabre. Ensuite ils se livrèrent à de telles violences sur les nobles et les bourgeois que ceux-ci se dispersèrent et regagnèrent leurs foyers. La milice se débanda vers l'automne de 1611 et après le départ de la noblesse il ne restait sous les murs de Moscou que des campements d'une dizaine de milliers de cosaques. Ils continuèrent le siège de Moscou, mais n'étaient pas de force pour la prendre. Ils prétendaient gouverner tout le pays; Zaroutski et Troubetskoï s'intitulaient « régents de l'état ». Mais comme les cosaques ne faisaient que piller et commettre toutes sortes de violences dans les villes et sur les routes, personne ne voulait reconnaître leur autorité et les villes cherchaient le moyen de s'en débarrasser.

Telle fut la triste fin de la première insurrection contre les Polonais.

§ 72. Deuxième insurrection contre les Polonais et délivrance de Moscou. — Vers l'automne de 1611 la situation de l'état moscovite devint désespérée. Les Polonais occupaient toujours Moscou et s'étaient emparés de Smolensk après deux années de résistance héroïque. Avec Smolensk d'autres villes sur la frontière du sud-ouest tombèrent au pouvoir du roi. Les Suédois, devenus ennemis déclarés de Moscou après l'élection de Vladislav, s'étaient établis à Novgorod et sur la côte finnoise. Ainsi toute la partie occidentale du pays se trouvait aux mains des ennemis. La milice s'était débandée. Les cosaques pillaient et faisaient ce que bon leur semblait. Aucun gouvernement n'exis-

tait plus; les Russes ne voulant se soumettre ni aux Polonais de Moscou, ni aux cosaques qui les assiégeaient, étaient abandonnés à eux-mêmes. Les villes habituées à recevoir les directives de Moscou ne savaient plus que faire et de quel côté attendre des conseils et des ordres. Le désespoir des Russes était à son comble : pleurant leur patrie perdue, ils priaient Dieu qu'il préservât ne fût-ce qu'un reste du peuple russe des maux de la guerre civile et de la violence des ennemis. La fin de tout semblait proche.

Toutefois dans ces jours terribles des voix courageuses se faisaient entendre : celles des représentants du clergé. Au lendemain du siège pénible, le couvent de Troïtsé-Sergui fut placé sous la direction d'un nouvel *archimandrite* Denis. Denis, que l'église russe vénère à l'égal d'un saint, était d'une bonté et d'une générosité exceptionnelles. Grâce à lui son célèbre monastère déploya une extraordinaire activité patriotique et humanitaire. La confrérie hospitalisait les malades et les blessés, habillait et nourrissait les pauvres, en les recherchant partout. Pour se prémunir avec ses protégés contre les aléas des temps troubles, le monastère demandait aide et protection aux boyars-cosaques Troubetskoï et Zaroutski; avec ce dernier l'économe du monastère, Abraham Palitsyne, entretenait une amitié particulière. En même temps les dirigeants du monastère exerçaient une pression morale sur le peuple, en l'incitant à s'unir contre les ennemis de la religion et du pays, contre le roi et les Polonais. Dans le monastère on rédigeait des messages exhortant les villes à secourir l'armée russe assiégeant Moscou et à déloger de la capitale la garnison polonaise. Les moines ne faisaient aucun cas du fait que l'armée russe sous les murs de Moscou n'était

plus composée que de cosaques, et que ces « brigands » hostiles aux propriétaires ruraux avaient dispersé ces derniers de tous côtés. Dans leurs missives éloquentes, admirablement rédigées les moines appelaient tous les hommes russes sans distinction à se dévouer pour la patrie et la foi.

Propageant ces lettres par tout le pays ils espéraient réconcilier tout le monde et unir tous dans le même élan patriotique. Mais autrement pensait le patriarche Hermogène qui vivait dans le Kremlin assiégé, gardé par les Polonais et les traîtres et maltraité pour son refus d'obéir à Sigismond. Il voyait que la milice que lui-même avait convoquée avait perdu sa cause et s'était décomposée à la suite d'agissements arbitraires des cosaques. Il savait que ceux-ci gardaient dans leur camp Marina Mnichek et voulaient proclamer tsar son fils Ivan, surnommé *Vorionok* (« petit brigand »). Voyant la cause principale de tout le mal dans l'anarchie cosaque qui servait d'appui à des imposteurs, le patriarche exhortait le peuple russe à ne pas se fier aux cosaques, mais à les combattre comme de cruels ennemis. Lorsque des fervents réussissaient à venir chercher sa bénédiction et ses conseils, Hermogène, de vive-voix, leur développait ces pensées, et quand l'occasion se présentait il le faisait aussi dans des messages expédiés dans les provinces. Il subsiste encore une de ces lettres adressée aux habitants de Nijni-Novgorod.

Ainsi, au milieu du désespoir et du désarroi généraux le clergé avait élevé sa voix pour lancer des appels énergiques à la lutte pour la patrie. Vivant chacune de sa vie et dépourvues de toutes directives, sauf celles venant du clergé, les villes commencèrent à renouer des relations les unes avec les autres; elles

échangeaient des nouvelles, leurs envoyés parcouraient le pays pour concerter leur action. On attendait que quelqu'un prît l'initiative pour rassembler les forces locales. Cette initiative vint de Nijni-Novgorod. A la tête de sa municipalité se trouvaient comme partout ailleurs, des *zemski starosty*. L'un d'entre eux, Kosma Minine-Soukhorouk se distinguait par sa belle intelligence et par son énergie de fer. La lettre d'Hermogène lui donna l'idée d'aborder l'œuvre de ralliement en proposant à ses concitoyens de constituer un trésor qui permettrait d'organiser une armée. En conséquence, une décision fut votée comme quoi chaque propriétaire de maison devait donner pour l'armée un tiers de son revenu annuel ou de ses marchandises; il y eut en outre des dons volontaires. Kosma fut élu unanimement pour faire rentrer cette contribution. Lorsque l'affaire eut été mise en train les payeurs d'impôts informérent le *voïevode* de Nijni-Novgorod, le prince Zvénigorodski, et l'archiprêtre de la cathédrale, Savva Efimiev, que leur intention était de mettre sur pied une milice qui délivrerait Moscou. Le *voïévode* et l'archiprêtre réunirent dans la cathédrale toute la ville : le clergé, les gens de service et de *tiaglo* (payeurs d'impôts). Ils leur lurent l'épître du monastère Troïtski qu'on venait de recevoir et annoncèrent la décision prise par le *mir* (communauté) de Nijni-Novgorod. L'archiprêtre Savva et Minine firent des discours sur la nécessité de coopérer à la délivrance du pays. On résolut de lever une milice sous le commandement du prince Pojarski, qui vivait non loin de Nijni dans sa propriété et y soignait ses blessures reçues à Moscou en mars 1611 (v. plus haut). Des lettres furent expédiées dans les villes les plus proches pour les tenir au courant des préparatifs qui

étaient en train, avec l'invitation de s'y joindre. Dans ces missives les gens de Nijni-Novgorod proclamaient ouvertement qu'ils se mettaient en campagne non seulement contre les Polonais, mais également contre les cosaques, auxquels ils ne permettraient plus aucun brigandage.

Tel fut le début du mouvement inauguré par Nijni-Novgorod. Vers novembre 1611 Pojarski arriva à Nijni et se mit à former les troupes. Suivant son désir, Minine se chargea du trésor et de l'intendance militaire. Pendant l'hiver de 1611-1612 beaucoup de villes (depuis Kazan jusqu'à Kolomna) donnèrent leur adhésion à Nijni, et Pojarski se trouva à la tête d'une grande armée qu'il pouvait déjà mettre en branle. Les cosaques étaient hostiles à ce nouveau mouvement populaire et l'envisageaient comme une rébellion contre leur gouvernement; par conséquent ils envoyèrent des détachements vers le nord pour contrecarrer l'initiative de Nijni-Novgorod. C'est pourquoi, au printemps de 1612, Pojarski au lieu de marcher sur Moscou se dirigea sur Yaroslavl, ville principale du cours moyen de la Volga. Il se proposait de chasser les cosaques des provinces septentrionales et d'associer les villes du nord à son mouvement. Ceci lui réussit. Il passa tout l'été à Yaroslavl, mettant en ordre ses affaires. Pendant qu'à Moscou ses ennemis, les Polonais et les cosaques, se surveillaient réciproquement et s'affaiblissaient dans une lutte continuelle, Pojarski acheva ses formations et réunit à Yaroslavl le *Zemski-sobor*, auquel il remit le gouvernement de tout le pays et de son armée. Ce *sobor* comprenait aussi le clergé avec le métropolite Cyril à sa tête. Le patriarche Hermogène étant mort prisonnier à Moscou (au début de 1612), Pojarski considérait

le vieux Cyril, qui s'était retiré des affaires, comme un remplaçant du patriarche. Au *sobor* prirent part également les boyars peu nombreux qui ayant échappé au siège de Moscou et à la captivité polonaise étaient venus à Yaroslavl. Beaucoup de villes envoyèrent des délégués des classes de service et de *tiaglo.* Ainsi la composition du *Sobor* était complète et régulière. On eut même l'idée, sans hâter la marche sur Moscou, d'élire un tsar à Yaroslavl au nom de toute la terre russe. Mais les circonstances forcèrent Pojarski de se mettre en mouvement vers la capitale.

En juillet 1612 Pojarski apprit que le roi Sigismond allait envoyer le *hetman* Khotkiévitch avec des troupes et des provisions à la rescousse de sa garnison de Moscou. Il ne fallait pas laisser Khotkiévitch entrer à Moscou, car il aurait consolidé pour longtemps la domination polonaise dans la capitale. La milice de Yaroslavl dut presser son départ. Les cosaques campés près de Moscou étaient tellement hostiles envers Pojarski qu'ils envoyèrent des assassins pour le tuer et il ne dut sa vie qu'à un heureux hasard. Les forces territoriales (des *zemstvos*) s'étant approchées de Moscou prirent toutes les précautions contre les cosaques et campèrent séparément d'eux. Mais les cosaques croyant que Pojarski était arrivé pour les combattre furent pris de panique. La plus grande partie de leur troupe avec Zaroutski et Marina Mnichek prit la fuite et se rendit à Astrakhan, où Zaroutski espérait fonder un état cosaque sous la protection du Shah de Perse. Les cosaques restés sous le commandement du prince Troubetskoï tentèrent des pourparlers avec Pojarski. Ces négociations n'avaient pas encore abouti, lorsque Khotkiévitch arriva et attaqua l'armée de Pojarski. Pendant le rude combat qui s'engagea les cosaques

agissaient mollement et au moment critique ne songeaient pas à secourir Pojarski. Ils ne se ravisèrent que lorsque Abraham Palitsyne leur eut reproché leur inaction, et alors les Russes repoussèrent le hetman. Khotkiévitch se retira sans avoir porté aucun secours à la garnison polonaise dans le Kremlin. Quant aux armées russes, elles se réconcilièrent et reprirent le siège en commun. Troubetskoï et Pojarski réunirent leurs « *prikaz* » et leurs fonctionnaires en un seul corps de gouvernement et agirent de commun accord dans toutes les affaires d'état et d'armée. Deux mois plus tard, le 22 octobre 1612, les Russes prirent d'assaut le Kitaï-gorod. Epuisés par la lutte et la faim les Polonais ne pouvaient plus continuer la résistance : ils en arrivèrent pendant le siège à manger de la chair humaine. Bientôt après la perte du Kitaï-gorod, le commandant polonais Strouse rendit le Kremlin à Pojarski. Moscou fut enfin délivrée. En commémoration de ce grand événement la milice éleva une église sur la place Rouge de Moscou (aujourd'hui la cathédrale de Kazan) et la date du 22 octobre devint un jour férié. Après l'échec de Khotkiévitch le roi Sigismond eut l'intention de se porter lui-même au secours des assiégés de Moscou, mais il était trop tard. Il apparut avec une petite armée aux environs de Moscou à la fin de l'année 1612, mais s'étant heurté à une résistance soutenue dut battre en retraite. Débarrassés de ce dernier péril les Moscovites purent enfin songer à l'élection du tsar.

§ 73. **Election du tsar Michel Fédorovitch Romanov.** — Aussitôt après la délivrance de Moscou le gouvernement provisoire des princes Pojarski et Troubetskoï envoya à toutes les villes des messages les invitant à

envoyer à Moscou des délégués, dix de chaque ville, pour l'élection du tsar. Vers janvier 1613 se réunirent à Moscou les délégués de 50 villes, lesquels conjointement avec les gens de Moscou formèrent le *sobor* électoral. D'abord fut discutée la question des candidats au trône étrangers. Vladislav, dont l'élection avait causé tant de malheurs à la Russie, fut écarté. Egalement écartée fut la candidature du prince suédois Philippe que les Novgorodiens avaient élu dans leur « état » sous la pression des troupes suédoises d'occupation. Une résolution générale fut enfin prise à l'effet de ne plus élire de « tsar » étranger, mais d'en élire un « parmi les grandes familles moscovites ». Lorsqu'on aborda la question des candidats, les voix se partagèrent. Chacun nommait son candidat et on fut longtemps avant de se mettre d'accord. Une chose était certaine : non seulement au sein du *sobor*, mais aussi dans la ville de Moscou, parmi les gens de *zemstvo* et les cosaques (qui étaient alors nombreux à Moscou), la popularité était grande du jeune Michel Fédorovitch Romanov, fils du métropolite Philarète. Son nom avait déjà été mentionné en 1610, lors de l'élection de Vladislav; et maintenant des déclarations en sa faveur, orales et écrites, parvenaient au *sobor* de la part de citoyens et de cosaques. Le 7 février 1613 le *sobor* pour la première fois arrêta son choix sur Michel. Mais par précaution la décision fut remise à quinze jours plus tard, pour déterminer si Michel serait reconnu désirable par les autres villes et pour faire venir à Moscou ceux des boyars qui n'avaient pas assisté au *sobor*. Vers le 21 février des données favorables furent reçues des villes et les boyars aussi étaient arrivés de leurs *votchinas*, et ce jour-là Michel Romanov fut solennellement proclamé tsar; les

membres du *sobor* lui prêtèrent serment, ainsi que toute la ville de Moscou.

Le nouveau tsar ne se trouvait pourtant pas à Moscou. En 1612, il avait avec sa mère, la religieuse Marthe, partagé le siège du Kremlin; après la délivrance il était reparti dans ses terres de Kostroma. Là il courut un grand danger de la part d'une troupe errante de Polonais ou de cosaques, très nombreux en Russie après la chute de Touchino. Michel fut sauvé par un paysan de son village de Domnino, Ivan Soussanine. Ayant prévenu son maître du péril qui le menaçait, il mena les ennemis dans la forêt et là périt avec eux plutôt que de leur indiquer le chemin de la propriété du boyar. Ensuite Michel trouva asile dans le monastère fortifié d'Ipatiev et y vécut avec sa mère jusqu'au moment où la députation du *sobor* vint lui offrir le trône. Michel persista longtemps dans son refus; sa mère non plus ne voulait pas bénir son fils pour régner à Moscou, craignant que les Russes, devenus « de petite âme », ne fissent périr le jeune Michel à l'instar de ses prédécesseurs : Fédor Godounov, le faux Dmitri, Chouiski. Toutefois, après de longues prières, les délégués du *sobor* réussirent dans leur tâche : le 14 mars 1613 Michel Romanov accepta la couronne et se rendit à Moscou.

§ 74. Portée et conséquences de l'époque des troubles. — Lorsqu'on connait les détails des événements de l'époque des troubles, on comprend facilement leur enchaînement. Les troubles commencèrent avec l'extinction de la dynastie moscovite et furent déterminés par le mécontentement des diverses classes de la population moscovite résultant des conditions de vie sociale dans l'état Moscovite. Les boyars et les *kniajata* étaient

exaspérés par les persécutions d'Ivan IV et de Godounov. Aussitôt qu'ils entrevirent l'éventualité de l'extinction de la dynastie régnante ils déclanchèrent une lutte pour le pouvoir et la domination, afin de reprendre leur ancienne position à la cour et dans le royaume et même de s'emparer du trône. Depuis la mort d'Ivan IV jusqu'à l'avènement de Chouïski, c'était la lutte *de palais* pour la couronne entre les différents aspirants au pouvoir. En opposant le faux Dmitri à Boris, les boyars provoquèrent un *mouvement populaire*. Le faux Dmitri fut soutenu surtout par ceux qu'on peut appeler cosaques. Composée de *kholops* et de paysans fugitifs, cette classe comprenait des gens exaspérés et dénués de tout, qui avaient quitté leurs terres à cause des oppressions de leurs maîtres-propriétaires. En se soulevant en faveur du faux Dmitri les cosaques se révoltaient contre le gouvernement détesté de Moscou; ils espéraient se venger sur lui de leurs malheurs en obtenant de Dmitri divers droits et privilèges. Lorsque le faux Dmitri périt par la main des boyars, les cosaques se révoltèrent contre le gouvernement de Chouiski; ils n'avaient plus cure de Dmitri, mais s'inspiraient seulement de leur haine contre les boyars oppresseurs : il leur fallait détruire le système de servage, qui faisait tant souffrir les paysans et les *kholops*. Au lieu d'une lutte entre courtisans pour le trône et le pouvoir, sous Chouiski, commença une lutte sociale des cosaques et des classes populaires contre les boyars et les propriétaires. Cette lutte intestine détruisit l'ordre et ébranla l'état. Les Polonais et les Suédois profitèrent du désordre à Moscou, se mêlèrent ouvertement des affaires moscovites et obtinrent des succès : les Polonais finirent par s'emparer de Smo-

lensk et de Moscou, les Suédois, de Novgorod. Alors, éclata en Russie un mouvement *patriotique* contre la domination étrangère. La première tentative de chasser les Polonais de Moscou ne réussit pas, parce que sous le même drapeau s'étaient imprudemment réunies des classes sociales trop opposées et trop différentes entre elles. Les cosaques se brouillèrent avec les nobles et les dispersèrent, mais ils étaient trop faibles eux-mêmes pour reconquérir seuls Moscou. Alors les nobles et les bourgeois se réunirent en une milice opérant également contre les Polonais et contre les « brigands » cosaques, et furent victorieux des uns et des autres. Ayant délivré Moscou ils s'empressèrent d'élire un tsar et graduellement firent cesser les troubles.

Ainsi les événements, suscités par l'extinction de la dynastie moscovite traversèrent trois périodes suivantes: 1° lutte des boyars pour le trône et le pouvoir ; 2° lutte des classes inférieures (les cosaques) contre les classes riches (les propriétaires) et 3° lutte des Russes en général contre les ennemis étrangers et les « brigands » intérieurs.

Ces troubles qui durèrent presqu'un quart de siècle ne pouvaient ne pas laisser de traces profondes dans la vie politique et sociale de Moscou. D'abord, les boyars qui les avaient commencés non seulement ne parvinrent pas à leur but, mais furent totalement brisés par les troubles. Les familles des boyars les plus importantes disparurent ; les unes s'éteignirent complètement (les princes Chouiskis, Mstislavskis, Vorotynskis), d'autres s'appauvrirent et s'étiolèrent (les Godounovs, les Saltykovs), d'autres encore perdirent pour longtemps toute influence (les princes Golitsines, Kourakines). La classe des boyars, mise

en désarroi par Ivan IV, fut achevée par les troubles, après lesquels on voit les places des boyars de grande noblesse occupées partout par de simples nobles.

Après eux, les cosaques manquèrent également leur objectif. Toutes les fois qu'ils se soulevaient contre l'ordre d'état établi, ils étaient invariablement vaincus. A la fin la bande principale des cosaques commandée par Zaroutski quitta tout à fait le pays, tandis que ceux qui y étaient restés s'allièrent avec la milice territoriale. Zaroutski périt, et les cosaques restés sur le Don et dans le « champ » n'entreprirent plus rien contre Moscou avec laquelle ils tâchaient de rester en bonnes relations. Ils formèrent sur le cours inférieur du Don une organisation étatique qu'ils nommaient « armée ». Ils étaient gouvernés par des chefs élus (dont l'ensemble s'appelait *starchina*) et réglaient leurs affaires dans des réunions (*Kroug*). Les cosaques s'occupaient de pêche et de chasse et usaient toute leur énergie combative dans des luttes contre les Tatars et les Turcs, laissant en repos l'état de Moscou.

Avec la dispersion de l'aristocratie et la défaite des cosaques le rôle principal dans l'état moscovite revint aux classes moyennes : à la petite noblesse (*dvoriané*) et aux bourgeois. Leur milice sauva Moscou ; leur *Zemski sobor* élit le nouveau tsar, M. F. Romanov. Ils remplirent les cadres du nouveau conseil du tsar (*la douma*) et formèrent le contingent de fonctionnaires à qui dévolut la charge d'administrer l'état après les troubles. Telles furent les conséquences sociales des événements, pour la population de Moscou.

Elles ne furent pas moins importantes au point de vue de système gouvernemental. Les tsars autrefois regardaient le royaume comme leur *votchina*

(propriété héréditaire). Le tsar nouvellement élu, ses parents et ses proches ne pouvaient plus maintenir cette théorie. Le peuple et l'état étaient loin de se présenter comme leur propriété, mais plutôt comme un élément formidable, pour gouverner lequel un conseil était nécessaire, — du moins tant que cet élément troublé par les événements ne serait pas rentré dans le calme. Ainsi le nouveau tsar ne voulait pas gouverner sans le *zemski-sobor* et pendant les premieèrs années de son règne le garda en permanence auprès de lui. La ruine terrible dans laquelle le pays se débattait à la suite des troubles causait de grands soucis au tsar et à son conseil et nécessitait de grands efforts de leur part. Il fallait reprendre les villes et les provinces arrachées par les Polonais et les Suédois, et la guerre était inévitable. Toute démarche du tsar et du *zemski sobor* était déterminée par les traces qu'avaient laissées les événements terribles. Toute l'histoire de l'état moscovite au XVIIe siècle se développe en fonction directe de ce qui eut lieu pendant le temps des troubles.

Tels furent la portée et les résultats de cette époque. Avec elle l'ancien régime disparaît de l'état moscovite et une nouvelle ère commence.

CHAPITRE V

REGNE DU TSAR MICHEL FEDOROVITCH

(1613-1645)

---

§ 75. **Début du règne**.—Le tsar Michel avait 17 ans lorsque lui échut la lourde tâche de pacifier son royaume. Jeune, maladif et de caractère doux, il avait naturellement besoin d'aide et de conseils. Autour de lui se groupèrent quelques courtisans, parmi lesquels la première place appartenai, aux Saltykovs, parents de la mère du tsar, la religieuse Marthe (née Chestov). Les Saltykovs jouèrent un rôle important dans la vie de la cour et ils abusèrent de leur influence. Ils étaient même parvenus à rompre le mariage projeté du tsar Michel avec Marie Khlopov, la fiancée qu'il s'était choisie, et obtinrent l'exil de celle-ci en Sibérie[1]. Dans les affaires de gouvernement ils reléguaient au second plan les boyars et les chefs militaires les plus importants. Le prince D. T. Troubetskoi perdit son ancienne influence sur les affaires : dans une discussion de préséance avec les Saltykovs

1. Profitant d'un évanouissement de la Khlopov pendant une cérémonie religieuse, peu avant le mariage, les Saltykovs accusèrent toute sa famille d'avoir voulu dissimuler la mauvaise santé de la fiancée.

il fut « accusé » et même « livré » à l'aîné de ces derniers (c'est-à-dire amené de force dans sa maison, comme pour lui demander pardon). Les boyars de haute naissance qui s'étaient distingués pendant les temps troubles (les princes Mstislavsky, Vorotynsky, Golitsine, etc.) se trouvaient éloignés du jeune monarque et, bien qu'ils siégeassent dans la Douma des boyars, n'étaient pas au nombre des conseillers intimes du tsar. Ainsi, pendant les premières années du règne de Michel, l'influence sur les affaires de l'état appartint non à la Douma des boyars, mais seulement à un petit groupe de courtisans distingués par la faveur du jeune monarque et de sa mère.

Au début de son règne le tsar Michel gouverna avec le concours constant du Zemski Sobor. Arrivé de Kostroma à Moscou il ne congédia pas les délégués des *zemstvos* mais les retint auprès de lui. Avec le temps, les délégués du Sobor étaient remplacés par d'autres, mais le Zemski Sobor siégea à Moscou, d'une façon permanente, pendant dix années consécutives, prêtant son concours au tsar Michel dans toutes les affaires importantes et difficiles. Le Sobor ne limitait pas le pouvoir du tsar : c'était au contraire le souverain lui-même qui ne voulait pas gouverner sans lui. Le pays était dévasté : la population terrifiée par les troubles s'habituait difficilement à l'ordre. Il était indispensable pour le tsar que les décisions les plus importantes du gouvernement moscovite fussent discutées et approuvées au sein du Sobor par « toute la terre», c'est-à-dire par tous les délégués des *zemstvos*. C'était le seul moyen d'assurer l'exécution exacte des mesures prises. Le tsar faisait de la sorte que l'envoi de ses ukaz fût suivi par l'envoi d'ukaz identiques du Sobor, et que ses fonctionnaires fussent accompa-

gnés dans les missions importantes par des envoyés du Sobor[1].

§ 76. **Lutte contre les ennemis de l'état.** — Le début du nouveau règne est surtout marqué par la lutte contre les ennemis de l'état, cosaques et étrangers. S'étant enfui de Moscou avec Marina Mnichek, Zaroutski, s'empara d'Astrakhan et chercha à y fonder un état indépendant sous la suzeraineté du Shah de Perse. Il rassemblait autour de lui des bandes de cosaques et entretenait des relations avec le Shah. Ayant appris ces faits, Moscou envoya une armée contre Astrakhan et intervint auprès des cosaques du Don pour qu'ils ne vinssent pas en aide à Zaroutski. La cruauté de ce dernier lui aliéna les sympathies des habitants d'Astrakhan, tandis que les cosaques du Don, lassés par les troubles, ne voulurent pas se rallier à lui et à Marina. Avant l'arrivée de l'armée moscovite, Zaroutski fut chassé d'Astrakhan par les gens du pays : avec une petite troupe il se réfugia dans le nord, sur la rivière Oural (appelée alors Yaïk). Là, il fut rattrapé par les voïévodes moscovites qui le firent prisonnier avec Marina et le fils de cette dernière, le « tsarévitch » Ivan. Zaroutsky et Ivan furent exécutés à Moscou; Marina mourut en prison.

1. Une tradition existe selon laquelle le tsar Michel, lors de son avènement au trône, aurait été « limité dans ses droits », et qu'il aurait même donné un « écrit » comme quoi il ne gouvernerait pas seul, mais de concert avec les boyars, et n'entreprendrait rien sans leur conseil. Aucun « écrit » de ce genre n'a subsisté et il est fort douteux qu'il eût jamais existé. Si de telles restrictions lui avaient été réellement imposées et si l'état avait été gouverné par le conseil des boyars, les parents et les favoris du tsar n'auraient jamais eu l'influence dont ils jouissaient. C'est le fait que Michel ne gouverna pas seul, mais avec le concours permanent du Zemski Sobor, qui a dû donner naissance à cette légende.

Les cosaques de Zaroutski se dispersèrent. Ainsi fut conjuré le danger des cosaques concentrés dans le midi, sur le Don et sur la Volga méridionale. Mais restaient encore de petites bandes de cosaques disséminées dans le pays. Elles rôdaient de province en province, vivant de brigandage et de rapine, et ne voulaient pas se soumettre au gouvernement. Il était extrêmement difficile de les traquer et de les capturer, car elles se dérobaient aux poursuites. Lorsque par hasard les cosaques se rassemblaient en assez grand nombre, ils devenaient insolents et se risquaient à livrer bataille aux troupes du tsar. Ainsi, en 1614 l'ataman Balovène mena contre Moscou même des foules nombreuses de cosaques. Le tsar et le Zemski Sobor expédièrent contre eux toute une armée sous le commandement du voïévode célèbre du temps — le prince Lykov-Obolensky. Celui-ci battit les cosaques, prit Balovène et amena à Moscou des milliers de « brigands » qui s'étaient rendus. Après cela les « brigands » russes se tinrent tranquilles. Mais restaient encore en activité les « brigands » polono-lithuaniens. Parmi ces derniers se distinguait surtout l'ancien voïévode de Touchino, Lissovski : pendant plusieurs années, à la tête d'une nombreuse bande de misérables de toute espèce, il parcourait avec une rapidité extraordinaire tout l'état moscovite, pillant et massacrant. En vain les voïévodes de Moscou lui donnaient la chasse, le prince Pojarski lui-même ne put arriver à l'atteindre. Ce ne fut que la mort de Lissovski qui en débarrassa Moscou. A part ce « brigand » lithuanien, d'autres gens d'extraction polono-lithuanienne rançonnaient la Russie, et les « Tcherkass » (cosaques du Dnièpr) pénétraient loin dans le nord, même jusqu'à la mer Blanche. Il fallut beaucoup de

temps et d'efforts pour exterminer ces « brigands » et pour rendre au pays une certaine sécurité.

Simultanément la lutte contre les Suédois et le roi Sigismond continuait. Les Suédois occupaient toujours le littoral finnois avec Novgorod et les villes avoisinantes et exigeaient que les Novgorodiens prêtassent serment au roi de Suède. Moscou ne pouvait admettre la perte de Novgorod; les troupes moscovites firent des tentatives pour l'enlever aux Suédois, mais sans succès. Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, pénétra à son tour plus en avant en Russie et assiégea Pskov (1615), mais ne put pas s'en emparer. Des pourparlers furent engagés entre les envoyés russes et suédois par l'entremise des ambassadeurs hollandais, qui venaient d'arriver à Moscou, et du marchand anglais, John Merrick; un traité de paix fut enfin conclu en 1617 dans le bourg de Stolbov (non loin de Ladoga). D'après ce traité Novgorod et certaines autres villes furent rendues à Moscou; les Suédois conservaient la partie du littoral finnois (de Narva jusqu'à la ville de Koréla) qui leur avait été cédée par Vassili Chouisky. Les deux parties étaient satisfaites d'avoir enfin mis un terme à la guerre, mais Moscou ne put jamais se consoler de la perte du littoral. Elle l'avait possédé pendant des siècles et si elle s'en était mal servie, elle ne l'en prisait pas moins.

Le roi Sigismond ne reconnaissait pas Michel Fedorovitch pour souverain légitime de Moscou et continuait à se considérer, lui et son fils, comme titulaires du trône moscovite. N'ayant pas les forces nécessaires pour reconquérir Moscou, il consentait parfois à entamer des pourparlers de paix, mais généralement ils échouaient. Les délégués de Moscou ne voulaient pas reconnaître le pouvoir du roi; ils considéraient Vla-

dislav dépossédé du trône moscovite et réclamaient la libération de Smolensk et des autres villes, dont les Polonais s'étaient emparés. Les Polonais n'acceptaient pas ces conditions, et la guerre reprenait. En 1617 et 1618 le prince Vladislav entreprit une grande campagne contre Moscou. En automne de l'anée 1618 il s'aventura jusque sous les murs de Moscou, mais rencontra une résistance vigoureuse. Après un assaut qui échoua, les Polonais en quête de provisions se retirèrent vers le monastère de Troïtsa-Serguiévo. C'est là, dans le village de Déoulino (autrement : Dévoulino) que des pourparlers de paix furent engagés. De guerre lasse les deux partis se montrèrent assez conciliants : une longue trêve, sinon une paix définitive, fut conclue. Elle devait durer quatorze années et demi avec la cession provisoire à Sigismond de Smolensk et des villes de Séversk, moyennant la libération du métropolite Philarète et un échange général de prisonniers. Vladislav ne renonçait ni aux droits sur le trône moscovite, ni au titre de tsar. Ce qui rendait impossible une paix durable entre Moscou et la Pologne, c'est que Moscou ne pouvait définitivement abandonner Smolensk, tandis que le roi et son fils ne pouvaient renoncer au royaume de Moscou.

§ 77. Le retour de captivité du père du tsar ; sa politique. — En été de 1619 le père du tsar, Philarète Nikititch, rentra à Moscou de sa captivité. Moscou ne possédait pas de patriarche à ce moment, car après la mort du patriarche Hermogéne (1612) et l'avènement de Michel, la dignité patriarcale avait été réservée pour le père du tsar. Dès son retour dans la capitale, Philarète fut sacré patriarche et reçut la titre suprême de « grand souverain » (*Véliki Gossoudare*) qu'on ne don-

nait à cette époque qu'au tsar lui-même. De ce fait Moscou eut deux monarques, et un pouvoir double s'y installa. Philarète, supérieur à son fils par la fermeté de son caractère et son expérience des affaires, eut la première place dans le gouvernement. D'après les témoignages de ses contemporains, c'était un homme très autoritaire, qui concentrait toutes les affaires entre ses mains et jouissait d'une telle influence que le tsar Michel se pliait toujours à sa volonté. Jusqu'à sa mort (1633) il gouverna le pays avec une énergie et une fermeté rares. Devant lui les Saltykovs perdirent leur influence et il n'y eut plus de favoris puissants.

Dans les premiers jours qui suivirent son arrivée à Moscou, Philarète convoqua le Zemski Sobor et conféra avec les hommes des zemstvos sur le mode de gouvernement futur. Une série de mesures fut préconisée pour améliorer l'administration et pour assurer à toute la population une juste proportionnalité d'impôts et de services. Plus tard Philarète s'appliqua avec beaucoup de persévérance et de fermeté à exécuter les décisions du Sobor; il ne réussit pourtant pas à atteindre les buts proposés.

Les principaux soins de Philarète étaient consacrés à améliorer l'administration locale dans les villes et les cantons. On a vu que sous Ivan Grozny es provinces avaient reçu une autonomie administrative : l'administration appartenait à des fonctionnaires élus, les *goubnoï starostas* et les juges des *zemstvos*. Pendant les troubles, lorsque la guerre et les brigandages avaient gagné tout le pays Moscou envoya dans toutes les villes des chefs militaires (*voïévodes*), auxquels furent confiées provisoirement non seulement les affaires militaires, mais aussi toutes les affaires civiles. Les voïévodes remplacèrent ainsi l'administration lo-

cale par leur administration personnelle. Presque partout ils abusèrent de leur pouvoir, se montrèrent vénaux et commirent des violences. Les plaintes dirigées contre eux et adressées aux *prikaz* de Moscou n'atteignaient pas leur but, car les fonctionnaires des *prikaz* couvraient les voïévodes et, à leur tour, exigeaient des « promesses » et des cadeaux, ruinant les plaignants. Les « grands souverains » lorsqu'ils en eurent connaissance prirent diverses mesures contre les extorsions et l'arbitraire des fonctionnaires et des voïévodes. Entre autre un *prikaz* spécial fut créé dans lequel les boyars de l'entourage des monarques devaient examiner les cas d'abus administratifs, de violences et d'oppressions. Mais, comme cette mesure n'avait pas abouti et que dans les provinces éloignées les voïévodes, forts de leur impunité, continuaient à commettre des violences et des abus, il fut décidé de rappeler les voïévodes et de laisser les habitants des villes élire comme naguère des *goubnoï starosta* d'entre leurs nobles. Cette tentative de restaurer l'autonomie locale ne fut pas non plus couronnée de succès complet. Il n'y avait alors dans les villes que fort peu de nobles aptes au service, car ils se trouvaient tous généralement au service du tsar, dans l'armée ou en missions spéciales. Comme résultat on manquait de candidats pour le poste de *goubnoi starosta* et les bourgeois continuaient à se plaindre de l'administration défectueuse. A Moscou même les fonctionnaires (*dyaks*) ne cessaient point leurs abus : ils faisaient interminablement traîner les affaires, exigeaient des cadeaux et décidaient les affaires au profit de celui qui avait donné le plus. Ainsi, malgré de grands efforts, Philarète ne put réussir à épurer l'administration.

La juste répartition des charges au profit de l'Etat

ne fut pas non plus atteinte sous le règne de Michel et de Philarète. En 1619, les monarques, de concert avec le Zemski Sobor, décrétèrent un recensement complet des territoires peuplés de l'état sur des registres spéciaux; d'après ces registres on devait déterminer exactement l'étendue des charges que chaque propriétaire pouvait supporter au profit de l'état. Le recensement accompli, il fut résolu de voir à ce que tous les habitants des villes et des villages fissent le service et payassent chacun sa part, selon l'équité. Mais là aussi les abus ne manquèrent pas. Les gens de service se dérobaient souvent au service, et les gens de *tiaglo* — aux paiements de redevances, arguant que les troubles les avaient ruinés et qu'ils n'avaient plus de forces ni pour servir, ni pour payer. Voulant venir en aide à la population et organiser en même temps convenablement leur armée et leurs finances, les monarques eurent recours à une série de mesures tendant à l'organisation des états.

§78 **Les états.— Les étrangers en Moscovie.**— Les gens de service se plaignaient du désordre qui régnait dans leurs *pomestié* (propriétés) : ceux-ci se trouvaient souvent dans la possession de gens inaptes au service ou n'ayant pas droit de posséder des *pomestié*; les paysans ne restaient pas sur place. ne travaillaient pas pour le *pomestchik*, mais menaient une vie vagabonde, cultivant peu. Le gouvernement s'occupa à remettre de l'ordre sur les terres des nobles. Ces derniers furent classés par catégories : les incapables furent mis hors de service et chassés des *pomestié*; ceux qui se montraient capables au service eurent leurs *pomestié* agrandis et touchèrent des salaires en espèces; les veuves et orphelins de nobles morts au service reçurent

de petits lots de terre « pour vivre ». Après 15 ou 20 années d'efforts le but fut enfin atteint et la possession des *pomestié* plus ou moins organisée (1636). Les relations entre propriétaires et paysans furent plus difficiles à régler, car rien ne pouvait forcer les paysans à rester dans les propriétés ruinées. Ils cherchaient mieux et s'en allaient dans les riches propriétés de boyars et des monastères, ou s'enfuyaient sur le Don pour devenir cosaques. Un ukaz fut publié d'après lequel les propriétaires eurent le droit de rechercher leurs paysans non plus pendant cinq ans (comme cela avait été établi sous Boris Godounov), mais pendant dix et même quinze années. Mais cela aidait peu, et les nobles ne cessaient de réclamer le rattachement complet des paysans à leurs terres, sans aucun droit de migration.

Tous les payeurs d'impôt dans les villes et dans les provinces formaient, comme on l'a vu plus haut, des communes qui recueillaient elles-mêmes leurs impôts par l'entremise de leurs *zemski starosta* élus. Sous le tsar Michel, les impôts étant devenus nécessairement très lourds, nombreux étaient ceux qui, surtout dans les villes, se dérobaient au *tiaglo*[1] ou cherchaient à diminuer de quelque façon les sommes payables. L'un des moyens de se soustraire au *tiaglo* était « l'engagement ». Un homme de *tiaglo* (payeur d'impôts) «se mettait en gage» c'est-à-dire se plaçait sous la dépendance d'un propriétaire (boyar, monastère) qui n'était pas passible d'impôts sur ses terres. L'intéressé vendait ou engageait sa terre à l'intendant du boyar ou du monastère, et de cette façon, la rendait « nette » d'impôts; il continuait à vivre sur sa terre

1. Proprement dit le « joug ».

mais ne comptait plus parmi les membres de la commune et ne contribuait plus au paiement des impôts par sa communauté (*mir*). Ce système d'« engagement » faisait un tort immense aux communes de *tiaglo*, car il leur enlevait des terres et des contribuables. Plus la commune perdait de membres, plus il devenait difficile aux restants de payer l'impôt (« tirer le *tiaglo* »); ceux-ci se plaignaient amèrement de leur ruine et suppliaient le tsar de mettre fin à la pratique des « engagements ». Mais cela n'était pas facile, car les « engagés » savaient observer toutes les exigences de la loi et avaient recours à des ruses subtiles. Sous le tsar Michel on ne put arriver à remédier à ce mal. Il existait d'autres échappatoires. L'impôt étant payable sur la « terre cultivée », il suffisait de réduire l'aire de labour pour moins payer à l'état. L'état trouble du pays faisait également réduire les terres labourées : cosaques et ennemis étrangers piétinaient les moissons, brûlaient et pillaient les provisions de blé. Les paysans cherchaient par conséquent à labourer le moins possible et à assurer leur existence par d'autres moyens. Ceci causait à l'état un préjudice direct, car il ne recevait plus les revenus qu'il escomptait d'après les époques précédentes. Pour obvier à ces difficultés le gouvernement fixa les impôts d'après les feux et non plus d'après l'étendue des terres. Chaque habitation de paysan (*dvor*) était imposée d'une somme déterminée, sans égard à la grandeur du lot. Les paysans qui ne possédaient pas de terre payaient généralement la moitié de cette somme. Ainsi s'accomplit graduellement une importante réforme : l'impôt foncier était remplacé par l'impôt sur feu.

Le gouvernement moscovite, constamment à court

d'argent et n'en recevant pas assez de la population, encore peu remise des malheurs de l'époque traversée, espérait réaliser de grands profits en commerçant avec les étrangers à Archangel. Pour attirer ces derniers, les Anglais surtout, dans la mer Blanche le tsar Michel leur accorda de grandes franchises (1614) : les Anglais sans payer aucun droit, les Hollandais en payant des droits peu élevés, pouvaient commercer non seulement à Archangel, mais également dans toutes les autres villes de l'état de Moscou. Le commerce s'anima en effet; de grandes sommes d'argent étranger (notamment des thalers de l'Europe centrale, appelés *yéfimki* et côtés à 50 kopeks) circulèrent dans le pays. Mais tous les avantages de ce commerce se trouvèrent du côté des étrangers : ils accaparèrent tout le commerce intérieur de Moscou et devinrent une telle gêne pour les marchands russes, que ceux-ci ne cessaient de se plaindre amèrement et de demander qu'on éloignât les étrangers. Le tsar ne pouvait pourtant pas satisfaire à ces demandes. La nécessité le forçait constamment à avoir recours aux étrangers. En même temps que les marchands, on invitait de l'Occident à Moscou toutes sortes d'hommes de métiers. Des officiers étrangers exerçaient les soldats moscovites et organisaient à Moscou une armée régulière, des régiments entiers de « soldats », de « dragons et de «reîtres» car les guerres des temps troubles avaient prouvé la nécessité d'une pareille armée. Des techniciens cherchaient dans diverses parties de l'état moscovite l'or et l'argent, le cuivre et le fer. Ils créaient même des usines pour traiter le minerai découvert; telle était l'usine de Vinius et de Marselis à Toula. Des médecins étrangers soignaient la famille du tsar et la noblesse moscovite; ils avaient créé à Moscou

la première pharmacie d'état. On faisait venir à la cour de Moscou des artisans étrangers de tous les métiers et on les payait bien; l'astronome et géographe savant holstinien, Oléarius, fut invité à Moscou, au nom du tsar, car, disait-on, à Moscou on avait « besoin de pareilles gens aussi ». Bref, après les dures leçons de l'époque des troubles les Moscovites comprirent le désavantage de leur ancien isolement de la culture occidentale et la nécessité d'emprunter des connaissances pratiques à l'Occident. Vers la fin du règne de Michel il y avait à Moscou dans le « faubourg étranger » jusqu'à 1.000 familles protestantes venues de divers pays européens. (Les Moscovites craignaient d'avoir affaire à des catholiques à cause des vives dissensions religieuses). Dans de pareilles conditions il était malaisé pour le tsar Michel de se décider à retirer les franchises commerciales aux Hollandais et aux Anglais.

§ 79. La guerre avec la Pologne et la question d'Azov. — Après de nombreuses années de travail paisible consacré à la restauration de l'ordre dans l'état, les souverains de Moscou se décidèrent à reprendre la guerre contre la Pologne pour la possession de Smolensk. La mort de Sigismond (1632) et l'interrègne qui la suivit en Pologne servit d'occasion : jusqu'à l'élection d'un nouveau roi les Lithuaniens et les Polonais ne pouvaient pas combattre. L'armée moscovite, composée de nouveaux régiments de formation étrangère et d'anciennes milices de nobles, comptant en tout environ 32.000 hommes, se dirigea sur Smolensk; de nombreuses petites villes sur la frontière furent prises et Smolensk assiégé. Smolensk étant une redoutable forteresse, le siège se prolongea,

bien qu'à la tête des troupes moscovites se trouvât le même boyar Chéine qui, du temps des troubles, avait été voïévode de Smolensk, l'avait héroïquement défendu contre Sigismone et connaissait aussi bien la ville que ses alentours. Après huit mois de siège Vladislav, le roi de Pologne nouvellement élu, arriva à la rescousse de Smolensk. Il força les troupes russes à battre en retraite et les cerna même dans leur propre camp. Fatiguées par la longue guerre les troupes moscovites ne purent soutenir l'attaque de l'armée fraîche de Vladislav, et Chéine entama des pourparlers. Il consentit à abandonner aux Polonais ses canons et ses bagages et de rentrer à Moscou (1634). Pour cette retraite peu glorieuse il fut exécuté à Moscou comme traître avec son camarade le second voïévode, Izmaïlov. La guerre continua, mais sans assurer à Vladislav de nouveaux succès. Cela le décida d'engager en été de 1634 les pourparlers de paix. Les délégués moscovites et polonais se rencontrèrent sur la petite rivière frontière Polianovka et conclurent une « paix éternelle ». Smolensk et les autres villes, dont Sigismond s'était emparé pendant les troubles, restaient à la Pologne. Mais Vladislav renonçait à tous les droits au trône de Moscou et reconnaissait Michel tsar. Peu après les Polonais renvoyèrent à Moscou le corps du tsar Vassili Chouiski, mort en Pologne, et celui de son frère Dmitri.

A peine terminée la guerre contre Vladislav, surgit la menace d'une guerre avec les Turcs et les Tatars. Les Tatars de Crimée ne cessaient de harceler les frontières méridionales de Moscou, tandis que les cosaques du Don, à tout moment propice, descendaient par le Don dans la mer d'Azov et la mer Noire et pillaient sur la côte les villages turcs et tatars.

Le tsar de Moscou entra à ce sujet en pourparlers avec le khan de Crimée et le sultan de Turquie; des deux côtés on se plaignait des pillages, mais on était impuissant d'y mettre fin. Pour ne pas laisser pénétrer les Tatars à l'intérieur du pays, le gouvernement moscovite continuait à élever des villes et à fortifier les frontières dans l'*ukraïne* (la marche méridionale) et le « champ sauvage », comme cela s'était fait avant les troubles, du temps du Grozny. Les Turcs qui possédaient Azov, ville sur l'embouchure du Don, l'entourèrent de fortifications, si bien qu'ils fermèrent complètement aux barques des cosaques l'accès à la mer par le Don. Azov gêna les cosaques. Ils réunirent leurs forces et marchèrent sur cette forteresse. Après un siège peu prolongé la ville fut prise et ses habitants massacrés. Les cosaques s'installèrent dans la forteresse et envoyèrent à Moscou la nouvelle de leur exploit. Mais le tsar Michel considéra cette affaire comme un dangereux coup de main des cosaques, qui pouvait attirer sur Moscou l'animosité du puissant sultan; par conséquent il ne soutint pas les cosaques. En 1641 une grande armée turque vint pour reprendre Azov à sa garnison cosaque; mais celle-ci se défendit avec un courage héroïque et sauva Azov. Les Turcs se retirèrent avec de grandes pertes; les cosaques, comprenant qu'à eux seuls ils ne pourraient garder Azov, si les Turcs recommençaient leurs attaques, envoyèrent des délégués à Moscou pour demander du secours. Ils suppliaient le tsar de prendre Azov « sous sa haute main » et de leur envoyer des hommes, de l'argent et des provisions. L'affaire était compliquée. A Moscou on avait bien envie de prendre Azov : c'était un centre militaire et commercial important. Mais la prise d'Azov devait entraîner la guerre avec

les Turcs, ennemi fort et dangereux. Le tsar eut recours au Zemski Sobor. En janvier 1642 ce dernier se réunit et émit l'avis qu'on devait accepter Azov. Mais en même temps tous les hommes des *zems'vos*, ceux de service, et ceux du *tiaglo* firent entendre au tsar combien il leur était difficile de servir et de payer tant ils étaient ruinés par de lourdes charges et opprimés par une mauvaise administration. Ils se plaignaient beaucoup des fonctionnaires de Moscou, les *dyaks*, disant que ceux-ci sont pour les gens des *zemstvos* pires que des Turcs ou des Tatars : « Plus que par les païens turcs et de Crimée nous sommes ruinés par les retards, les injustices et les tribunaux iniques ». S'étant rendu compte de la disposition d'esprit du Sobor, le tsar renonça à l'idée d'accepter Azov, considérant l'affaire trop difficile et trop risquée. Il donna ordre aux cosaques d'évacuer Azov Ceux-ci quittèrent la ville après l'avoir démantelée de fond en comble, et Azov redevint turc. Ainsi se termina l'affaire d'Azov.

Pendant le règne du tsar Michel, les relations se développèrent entre le gouvernement de Moscou et les cours de l'Europe Occidentale. Les franchises commerciales octroyées aux Anglais furent la cause de l'établissement des relations amicales avec l'Angleterre. Le roi James Stuart fit au tsar un prêt de 20.000 roubles et lui prêta concours lors de la conclusion de la paix avec la Suède,par l'envoi de son intermédiaire (le marchand John Merrick). Une pareille médiation entre Moscou et la Pologne fut également entreprise par la cour d'Autriche qui envoya son ambassadeur pour mettre en bonne voie les pourparlers de paix (1615). Des relations se nouèrent avec la France qui cherchait également des

franchises commerciales en Russie. Enfin avec le Danemark il fut question d'un mariage entre le prince danois Woldemar (fils du roi Christian IV) et Irène, fille aînée du tsar Michel. Le succès de l'affaire semblait certain. Woldemar était même venu à Moscou, mais tout échoua à cause de la proposition qui lui fut faite de se faire orthodoxe, qu'il ne crut pas pouvoir accepter.

EPOQUE DU TSAR ALEXIS MIKHAILOVITCH

(1645-1676).

---

§ 80. **Début du règne et désordres de 1648.** — En été de 1645 moururent l'un après l'autre le tsar Michel et sa femme Eudoxie (de la famille des nobles Strechnev), laissant un fils unique Alexis. Le nouveau tsar n'avait que 16 ans. Il était doué d'un caractère extrêmement impressionnable et mobile, d'une intelligence peu commune et de beaucoup de douceur et de bonté. Comme il était extrêmement jeune, il se mêla peu aux affaires et confia le gouvernement à son précepteur, le boyar Boris Ivanovitch Morozov. Ce dernier était un homme cupide et appartenait au nombre de ces « hommes forts » dont les gens des *zemstvos* se plaignaient si amèrement sous le tsar Michel. Mis à la tête du gouvernement, Morozov rassembla autour de lui un groupe de fonctionnaires encore plus cupides et plus autoritaires que lui. Ils se mirent à opprimer la population de Moscou non seulement par des concussions, mais encore par le chantage des gens innocents, qu'ils ruinaient complètement. Ces abus devinrent encore plus marqués et plus insolents après le mariage du tsar Alexis (1648). Le tsar avait épousé Marie, fille d'un courtisan, I. D. Miloslavsky. Immédiatement après le mariage royal, le boyar Morozov épousa une autre fille de Miloslavsky

et ainsi ce dernier acquit beaucoup d'influence et d'estime. Grossier et avide lui-même, il protégeait ses parents et amis, qui lui étaient pareils. Ces gens, ayant rempli les bureaux (*prikaz*) de Moscou, se débridèrent complètement et exaspérèrent définitivement le peuple. La fureur des Moscovites était surtout dirigée contre Morozov lui-même, contre le juge du *zemski prikaz* (préfecture) de Moscou, Léonce Plestchéev, le concussionnaire en chef, et contre les suppôts de ce dernier. La patience du peuple vint à bout en juin 1648 lorsqu'une grande émeute éclata à Moscou. La foule entoura le tsar pendant une procession religieuse; les gens se plaignaient et réclamaient la mort de Morozov et de ses acolytes. Le tsar sauva son favori en l'expédiant sous bonne escorte au monastère Kirillov. Mais Plestchéev et les autres fonctionnaires haïs du peuple tombèrent aux mains de la foule qui les massacra et pilla leurs maisons. Plusieurs jours durant Moscou fut en émeute : tous ceux qui étaient considérés fautifs des injustices subies par le peuple furent tués et pillés. Les désordres de Moscou eurent une répercussion dans les autres villes; « le monde entier chancela » selon le dire des contemporains.

Le jeune tsar avait vécu heureux et tranquille, croyant que tout allait bien dans son royaume. Il fut consterné par les événements. Il apprit que Morozov avait abusé de sa confiance et depuis, sans l'éloigner, ne l'admit plus dans les affaires. L'influence passa à un autre favori du tsar, le prince Nikita Ivanovitch Odoiévsky, homme capable et de grande intelligence. Le tsar apprit en plus que le peuple était mécontent non seulement des fonctionnaires, mais de tout l'ordre établi et qu'il avait depuis long-

temps exprimé ses doléances dans les Zemski Sobors et dans les suppliques. Il fallait donc non seulement renvoyer les fonctionnaires mais introduire des réformes.

§ 81. **Le « Sobornoié Oulojénié » de 1649 et son importance.** — En juillet 1648 le tsar convoqua auprès de lui la *douma* des boyars et le conseil du patriarche (le « Sobor Béni ») et les consulta sur ce qu'il fallait faire pour restaurer l'ordre et la justice dans le royaume afin que « pour les gens de tout rang, du plus haut au plus bas, justice et châtiment fussent pareils en toute affaire ». Il fut décidé de confier au prince N. I. Odoiévsky et à quatre de ses aides de recueillir toutes les anciennes lois, c'est-à-dire le *Soudebnik* de 1550 (v. § 57), les ukaz qui le complétaient (depuis près de cent ans il s'en était accumulé bon nombre) et les articles de la *Kormtchaïa Kniga*. Il fallait mettre ces lois en ordre, les systématiser, les rectifier et les compléter pour en former ainsi un nouveau code complet. Eventuellement, lorsque le prince Odoiévsky aurait terminé de recueillir les vieilles lois, le Zemski Sobor devait se réunir à Moscou et « de commun conseil » examiner son œuvre, la parachever et la sanctionner. Ordre fut donné au Zemski Sobor de se réunir à Moscou vers le 1er septembre 1648.

Le jeune monarque songeait à raffermir la justice et à créer un ordre meilleur, en dotant son peuple d'un nouveau code de lois. C'était une idée raisonnable et juste. En ce temps là, le peuple ne connaissait point les lois suivant lesquelles il devait vivre et être jugé; c'était la cause primordiale des abus des *dyaks* et des voïévodes. L'ancien Soudebnik n'avait pas été imprimé; il pouvait seulement être

copié à la main et par conséquent était connu de peu de gens. La Kormtchaïa était encore moins connue, car son volume même rendait difficile sa multiplication. Quant aux ukaz qui complétaient le Soudebnik, personne ne les connaissait hors les fonctionnaires, parceque les ukaz n'étaient généralement pas communiqués au peuple, mais seulement inscrits sur les « registres des ukaz » dans les bureaux (*prikaz*) de Moscou. Dans de pareilles conditions les *dyaks* et les juges menaient les affaires comme ils voulaient, taisant certaines lois, interprétant d'autres de travers; personne ne pouvait les contrôler. C'est à cet ordre de choses que se rapportait le vieux proverbe : « la loi est comme un timon de voiture — comme on le tourne ainsi va l'affaire ». Il était donc bien nécessaire de mettre en ordre les vieilles lois, les réunir en un recueil et le publier pour le rendre accessible à tous. En plus de cela, il était indispensable de les reviser en les améliorant et en les complétant afin de les conformer aux besoins et aux désirs de la population. D'après la décision prise, telle était la tâche que « de commun conseil » devait accomplir le Zemski Sobor.

L'activité du Sobor commença vers le 1er septembre 1648. L'assemblée se composait des représentants élus de 130 villes, tant hommes de service que bourgeois de *tiaglo*. Ils siégeaient dans une des salles du palais, séparément de la *douma* des boyars et du clergé. Après avoir entendu les rapports du prince Odoiévsky qui avait recueilli les vieilles lois et les ukaz se rapportant aux diverses branches de l'administration (organisation des états, propriété foncière, tribunaux, etc.), les délégués les discutaient et adressaient sur leur compte des suppliques au tsar. Dans ces suppliques

ils demandaient unanimement au souverain d'instituer de nouvelles lois à la place de celles qui étaient devenues caduques ou incommodes. D'habitude le tsar consentait, et ainsi la nouvelle loi était sanctionnée et enregistrée dans le code du prince Odoiévsky. Les plus importantes parmi ces nouvelles lois étaient les suivantes : 1° le clergé était dorénavant privé du droit d'acquérir les terres et perdait certains privilèges devant la justice; 2° les boyars et le clergé perdaient le droit d'installer leurs *kholops* et leurs paysans dans les faubourgs (*slobodka*) des villes et d'accepter des « engagés »; 3° Les communes (*possads*) obtenaient le droit de faire revenir tous les « engagés » qui les avaient quittées et d'expulser de la commune tous ceux qui ne lui appartenaient pas; 4° les nobles pouvaient rechercher leurs paysans fugitifs sans aucune prescription; finalement 5° sur les représentations des marchands, il fut défendu aux étrangers de faire le commerce dans l'état moscovite ailleurs qu'à Archangel. L'examen de ces nouvelles dispositions montre que toutes étaient prises au profit des hommes de service (nobles) et des bourgeois (gens des *possads*). Les hommes de service consolidaient leurs droits de possession sur les terres (qui jusque là passaient de leurs mains dans celles du clergé) et sur les paysans (qui continuaient encore à émigrer). Les bourgeois abolissaient les « engagements » et fermaient les *possads* aux gens du dehors qui leur faisaient concurrence dans le commerce et leur enlevaient des « engagés ». Ainsi les nobles et les bourgeois étaient fort contents des nouvelles lois et disaient « qu'à présent le souverain est clément, il débarrasse le royaume des tyrans ». Par contre le clergé et les grands boyars ne pouvaient approuver l'ordre nouveau qui les privait de nom-

breux privilèges. Ils croyaient que les réformes étaient dues « à la peur de désordres parmi la populace et non à la justice ». Le peuple n'était pas content non plus car les « engagés » étaient réintégrés dans leur ancien état d'imposables, et les paysans se voyaient privés du droit de quitter leurs terres. Dans leur mécontentement ils songeaient à aller sur le Don. Ainsi les nouvelles lois, instituées au profit des classes moyennes de la population, irritaient les classes supérieures et le bas peuple.

Les travaux législatifs se terminèrent en 1649, et le nouveau code intitulé *Sobornoé Oulojénié* fut imprimé en 2000 exemplaires (nombre très considérable pour l'époque) et répandu par tout l'état.

§ 82. **La monnaie en cuivre et ses suites.**— Par son nouveau code le tsar Alexis espérait calmer le peuple, mais le sort lui réservait d'autres épreuves. En 1650, une année après la création de l'*Oulojénié*, une forte émeute éclata à Pskov et à Novgorod. Elle fut provoquée par l'envoi dans les possessions suédoises, par voie de Novgorod et de Pskov, d'argent et de blé en exécution de certaines clauses du traité de Stolbov. L'action du gouvernement n'avait rien de déshonorant, mais les habitants des deux villes nommées se révoltèrent en accusant les boyars et les voïévodes de trahison, et finalement se livrèrent à des violences contre leurs gouvernants et les étrangers qui avaient participé à l'exportation du blé et de l'argent. Le métropolite de Novgorod, Nikon, qui avait fait preuve d'un grand courage en combattant l'émeute, fut parmi ceux qui souffrirent le plus. Les voïévodes locaux étant impuissants de restaurer l'ordre, des troupes furent envoyées vers Novgorod et Pskov. Les Nov-

gorodiens se ravisèrent et se soumirent bientôt, mais les Pskoviens s'enfermèrent dans la ville et résistèrent pendant plusieurs mois. Le tsar voulait éviter l'effusion de sang et transmit l'affaire au Sobor. Celui-ci résolut d'envoyer à Pskov une ambassade spéciale qui, au nom du souverain et de tout le pays, devait exhorter les Pskoviens à revenir à l'obéissance et à l'ordre. Les Pskoviens se laissèrent convaincre, se soumirent et livrèrent les instigateurs.

Au bout de cinq années de nouveaux malheurs commencèrent. Au moment où le tsar Alexis, ayant commencé une guerre contre la Pologne, était parti avec son armée en Lithuanie, une terrible épidémie (1654-1655) s'abattit sur tout le territoire moscovite. La peste décimait la population et désorganisait complètement l'ordre social. Les villes se dépeuplèrent, le commerce s'arrêta, les opérations militaires cessèrent. Les grandes dépenses nécessitées par la guerre ne se couvraient que difficilement, même en temps normal; la peste coupa complètement les ressources du gouvernement, et il fut impossible de lever l'argent nécessaire à l'entretien des troupes. L'affluence de l'argent étranger avait diminué comme suite de la dépression générale du commerce, ainsi que du fait que les commerçants étrangers n'étaient plus admis au delà d'Archangel. Ne sachant plus où trouver de l'argent, le gouvernement moscovite trouva l'expédient suivant : autrefois il battait la menue monnaie (100 kopeks ou 200 dengas dans 1 rouble) avec de l'argent importé. Maintenant il se décida à la battre avec du cuivre (qui valait 20 fois moins que l'argent), tout en la mettant en circulation au pair avec celle d'argent. Autrement dit, il créa une monnaie fiduciaire en cuivre, pareille aux billets de banque de

nos jours. A partir de 1656 la monnaie de cuivre apparut en grande quantité et eut du succès, car le peuple l'accueillit avec confiance. Mais au bout de deux ans il y eut des difficultés. D'après les bruits qui s'étaient propagés, des faussaires contrefaisaient cette monnaie en grande quantité et les préposés à l'opération battaient la monnaie pour leur propre compte et celui de leurs amis, avec leur propre cuivre. Ce qui était pire, c'est que le gouvernement lui-même émettait immodérément la monnaie de cuivre et en inondait le marché. La monnaie de cuivre commença à se déprécier : pour 100 pièces en argent on en donna 130, 150 et 200 en cuivre. Lorsqu'on calculait en monnaie de cuivre, les prix des marchandises montaient vite. Alors le gouvernement lui-même prit peur et établit la règle selon laquelle tous les paiements au trésor devaient se faire en monnaie d'argent. Ce nouvel ordre institué, la nouvelle monnaie se déprécia complètement : pour 100 pièces d'argent on réclama 1000 et 1500 en cuivre. La vie devint extrêmement chère et la famine sévit parmi le monde pauvre. « Nous périssons de faim », disait le peuple, « on ne vend rien pour de la monnaie de cuivre, et celle en argent, on n'en trouve nulle part ». Réduite au désespoir la population pauvre de Moscou se souleva en 1662. Elle vint en foule trouver le tsar qui était alors dans le bourg de Kolomenskoïé et demanda qu'on lui livrât les boyars qu'elle considérait comme fauteurs du malheur général. Le tsar calma le peuple en lui promettant d'examiner l'affaire. Mais peu de temps après une autre foule vint le trouver encore plus excitée et plus houleuse. Lorsque les bonnes paroles furent épuisées, on eut recours aux armes. Beaucoup d'émeutiers furent tués et exécutés, beaucoup se

noyèrent dans la Moscova pendant la fuite. Il était clair qu'on ne pouvait plus laisser l'affaire là. « Tout le monde attend la dernière misère de la monnaie de cuivre », disaient au souverain les représentants des classes marchandes et industrielles qu'il avait convoqués : « si cette monnaie continue, elle nous fera tous périr ». Ainsi donc, en 1663 la frappe de la monnaie de cuivre fut arrêtée et sa circulation même interdite. A sa place le trésor remit en circulation ses réserves d'argent.

§ **83. Le mouvement de Razine.** — La série d'épreuves et d'agitations subies par le peuple pendant 15 années consécutives entraîna la recrudescence du mouvement des fugitifs vers le Don. Les « engagés » qui ne voulaient pas rentrer dans le *tiaglo*, les paysans se dérobant au rattachement à la glèbe, ceux qui avaient pris part aux révoltes — tous quittaient la Moscovie, où la vie était devenue dure et pleine de privations, pour s'en aller vivre dans les villes cosaques sur le Don, dans l'espoir d'y devenir cosaques libres. Mais les vieux cosaques du Don, solidement et sérieusement installés, n'acceptaient pas tous les fugitifs dans leur *kroug* (« cercle ») et ne les considéraient pas comme des égaux. Or les véritables cosaques prenaient part à l'élection de leur *starchina* (administration), aux décisions relatives aux affaires de l'armée cosaque et à la répartition du « salaire du tsar » — c'est-à-dire des provisions de blé, de drap, de poudre et de plomb que Moscou envoyait sur le Don. Les nouveaux arrivés n'étaient pas admis dans le *kroug*, ne recevaient pas de salaire et s'appelaient *golytba* (gueux), en distinction des cosaques « installés ». La position des « gueux » était dure. Les cosaques interdisaient le labourage des

terres sur le Don craignant que l'agriculture ne transformât les cosaques en paysans et n'amenât leur asservissement par Moscou. Il y avait donc peu de grain sur le Don, il fallait l'acheter avec de l'argent que les gueux n'avaient pas. Les meilleurs endroits pour la pêche et la chasse étaient déjà occupés par les vieux cosaques, et les « gueux » étaient réduits à s'engager à la solde aux entreprises cosaques. A la place de liberté et d'abondance, les fugitifs ne trouvaient sur le Don que dépendance et privations. Il n'est pas surprenant que les « gueux » s'agitaient et avaient soif de pillage.

Autrefois, avant que le Don ne fût bloqué par la ville d'Azov, on pouvait facilement atteindre la mer et là, naviguant dans des barques (*stroug*) le long des côtes, piller les Tatars et les Turcs. Maintenant l'issue à la mer était fermée et cela fit que les regards des « gueux » se portèrent sur la Volga. Lorsque parmi ces « gueux » il se trouva un chef hardi et résolu — Stépane (Stenka) Razine — ils formèrent facilement une bande nombreuse et se précipitèrent sur le bas cours de ce fleuve. Pillant le long du chemin, les cosaques de Stenka atteignirent la mer Caspienne, par laquelle ils gagnèrent la rivière Yaïk (Oural). Ils y hivernèrent, entretenant des relations amicales avec les Kalmouks. L'année suivante (1668) Razine avec ses cosaques partit piller les territoires persans situés sur les côtes de la Caspienne (depuis Derbent jusqu'à Recht). La bande des cosaques pilleurs comptait déjà 2.000 hommes. Elle fit de grands ravages parmi les Persans, s'empara de villes et de navires, amassa un énorme butin et s'installa pour l'hiver sur un îlot fortifié, non loin du littoral persan. Au printemps (1669) la guerre avec les Persans reprit, mais les cosaques songeaient déjà à

regagner le Don et quittèrent spontanément les provinces persanes. Ils se dirigèrent sur Astrakhan et y entrèrent en pourparlers avec les voïévodes du tsar. Comme ceux-ci redoutaient les cosaques, ils les traitèrent avec indulgence et les laissèrent passer par Astrakhan, après leur avoir enlevé seulement une partie de leurs canons et les navires de mer dont les cosaques n'avaient plus besoin. Stenka revint sur le Don couvert de gloire. Sa bande rapportait un butin énorme et se vantait de ses exploits. Une grande agitation se répandit sur le Don. Environ 3.000 gueux se réunirent autour de Razine et envisagèrent une nouvelle campagne qui, cette fois, devait avoir pour but la Volga. Stenka préparait une révolte directe contre Moscou, comptant que ses cosaques gagneraient les sympathies de tous le bas peuple qui était irrité par les conditions de vie devenues intolérables.

Au printemps de 1670 Stenka gagna la Volga et ouvrit les hostilités contre les voïévodes du tsar. Il se trouva que réellement les sympathies du peuple, et même des *strélets* (fusiliers) allèrent du côté du hardi ataman auquel ces gens ne manquèrent pas de se joindre. Razine prit Tsaritsyne, Astrakhan, Saratov, Samara. Les cosaques torturaient et tuaient les voïévodes, les nobles et en général ceux qui appartenaient aux classes aisées. Ils pillaient leurs maisons et leurs magasins; les églises mêmes ne furent pas épargnées. Le bas peuple des villes aidait les cosaques et se soulevait partout contre les « meilleurs ». De la ville la révolte gagna la campagne; les paysans se soulevaient contre leurs propriétaires; les allogènes (Mordva, Tatars, Tchérémiss) — contre les autorités et les propriétaires russes. De cosaque, la révolte devint paysanne et se propagea sur une immense étendue le long

du moyen et bas cours de la Volga. Les révoltés n'en voulaient pas à la personne du tsar; ils se disaient fidèles à Alexis et au pouvoir suprême. Stenka fit même circuler le bruit que dans son camp se trouvaient les princes et le patriarche de Moscou. Le mécontentement des révoltés était dirigé contre les mesures qui consacraient la servitude des travailleurs et rendaient plus lourd le *tiaglo* des payeurs d'impôt. C'est contre les boyars, les propriétaires et les riches marchands qu'ils tenaient pour responsables que marchaient les révoltés; ils les massacraient, les pillaient et instituaient partout l'organisation cosaque, délivrant le peuple de l'impôt et de la servitude.

Stenka Razine parvint ainsi jusqu'à Simbirsk. Là il fut rencontré par les troupes du prince Youri Bariatinski, composées de nouveaux régiments de soldats de formation étrangère. Stenka fut battu et s'enfuit. Il ne put prendre pied nulle part sur la Volga et dut fuir jusqu'au Don. Là il fut pris par les cosaques « anciens » et envoyé à Moscou, où il fut exécuté en 1671. Son armée se décomposa et se morcella en bandes qui pendant bien des années encore continuèrent leurs brigandages sur la Volga. De grands efforts étaient nécessaires pour disperser les révoltés, pour leur reprendre les forteresses, dont ils s'étaient emparés, et pour apaiser l'agitation du pays.

§ **84. Le patriarche Nikon.** — Sous le tsar Alexis la vie intérieure du pays se trouvait ébranlée par de nombreux bouleversements. Dans le domaine ecclésiastique des événements graves furent suscités par l'activité du patriarche Nikon. Après la mort de Philarète (1633), le trône patriarchal fut successivement occupé par des hommes peu actifs et dépourvus de talent

(Josaphat et Joseph). Leur rôle dans la vie de l'état fut peu important. Mais avec l'élection de l'ancien métropolite de Novgorod, Nikon, (1652) le patriarcat de Moscou s'éleva à la même puissance et au même éclat que du temps de Philarète. Ce fait était dû à la confiance illimitée et à l'affection que le tsar témoignait au patriarche Nikon, lui-même un homme remarquable.

Nikon venait d'une famille de paysans de la commune de Nijni-Novgorod. Ayant eu beaucoup à souffrir de sa marâtre dans son enfance, il quitta sa famille et entra au monastère Makariev-Jeltovodski sur la Volga. A cette époque le monastère était florissant et possédait une belle bibliothèque. Très doué et aimant la lecture, Nikon réussit à acquérir au monastère une foule de connaissances variées. Mais il n'y prit pas les ordres, car son père le fit revenir chez lui. A la mort du père, Nikon se maria et devint prêtre dans son village. La réputation du jeune prêtre, grand, beau, possédant une voix sonore et parlant bien, lui valut une invitation à Moscou. Il y travailla pendant 10 ans; ensuite, ayant perdu tous ses enfants, il persuada sa femme d'entrer en religion et lui-même gagna les îles de Solovetz sur la mer Blanche. Là il se fit moine sous le nom de Nikon, au lieu de celui de Nikita, qu'il avait porté dans le monde. Plus tard il devint supérieur du monastère Kojéozerski (aux environs de la rivière Onéga). Pour les affaires de son couvent il lui fallut se rendre à Moscou et se présenter devant le tsar. Alexis fut très impressionné par la figure majestueuse du moine et par sa puissante parole, et insista pour que Nikon quittât Kojéozerski et s'établît à Moscou. Ici Nikon devint archimandrite du monastère Novospaski, appartenant à la famille des Romanovs. Toutes les semaines il venait trouver le tsar Alexis pour lui faire

son rapport sur les affaires du couvent et pour l'édifier sur le salut de son âme. C'est à cette époque que s'affirme l'influence du moine énergique et ambitieux sur le tsar, jeune et impressionnable. Le tsar s'attacha profondément à Nikon et à la première occasion le fit sacrer archiprêtre. Nikon fut nommé métropolite à Novgorod-le-Grand où il fit preuve de grands talents administratifs et montra un courage exceptionnel pendant la répression de la révolte. Il ne resta que trois ans métropolite : à la mort du patriarche Joseph, le tsar désira lui faire succéder son favori, et en 1652 Nikon, mandé à Moscou, fut élu au patriarcat.

Pourtant, lorsque dans la cathédrale Ouspenski le tsar annonça à Nikon son élection au trône patriarcal, celui-ci s'y refusa nettement. Il se laissa longtemps prier et ne donna son consentement que lorsque le tsar et tous ceux qui se trouvaient dans la cathédrale lui eurent promis en pleurant de « lui obéir en tout comme à un chef, à un pâtre et au meilleur des pères ». Nikon entendait que par cette promesse lui étaient donnés des pleins pouvoirs exceptionnels et la suprême autorité. Par son attitude envers Nikon le tsar Alexis paraissait confirmer cette façon de voir. Il honora Nikon du titre de « grand souverain », dont, en sa qualité de père du tsar, avait autrefois joui le patriarche Philarète. Partant à la guerre contre la Pologne (1654), le tsar confia à Nikon le gouvernement du royaume et les soins de sa famille. Non seulement les affaires de l'église, mais encore celles de l'état se trouvèrent concentrées entre les mains de Nikon. Sans lui, rien ne pouvait être entrepris ou décidé dans le palais. Nikon devint comme un associé au pouvoir du tsar. Il appelait lui-même son ministère « règne » (*derjava* : puissance royale) et comparait ouvertement son autorité à celle du tsar.

§ 85. Déposition et éloignement du patriarche Nikon. — Nikon, par son caractère même, exerçait son pouvoir et son influence d'une façon très péremptoire et sévère. Il aimait montrer sa puissance, exigeait de tous hommage et soumission, et punissait les récalcitrants vite et sévèrement. « Quel honneur pour toi, saint père, d'être craint de tous! » disait à Nikon un de ses anciens amis, « on n'entend plus parler du pouvoir du tsar; c'est de toi que tous ont peur et tes envoyés sont craints plus que ceux du souverain. » Bien que Nikon administrât activement les affaires ecclésiastiques et sût faire beaucoup d'utile pour l'église et le clergé, il n'était pas aimé de ce dernier pour son caractère sévère et autoritaire. La cour ne l'aimait pas non plus. Les boyars devaïent contre leur gré subir son immixtion dans les affaires d'état et ses manières hautaines, mais ils comprenaient fort bien que Nikon jouissait d'une telle importance non de par son droit, mais seulement grâce à l'affection et à la bienveillance du tsar. Il y eut naturellement parmi les courtisans le désir de le priver de cette bienveillance et de briser ainsi son influence et sa force. Des intrigues se nouèrent facilement contre Nikon, et même la famille du tsar était montée contre lui.

Peu à peu le tsar commença à se dégager de sa soumission aveugle envers Nikon. Les voyages du jeune souverain en Lithuanie et en Livonie sur le théâtre de la guerre y furent pour beaucoup. Au cours des campagnes il vit bien du nouveau, tant en Russie qu'à l'étranger. Il devint plus viril, se développa et acquit une certaine indépendance d'esprit et de caractère. Une fois soustrait à l'influence de l'entourage habituel de Moscou, il jugea avec plus de discernement les affaires et les hommes de Moscou. La superbe

de Nikon lui déplaisait déjà. Alexis ne modifia pas directement ses relations amicales avec le patriarche, mais de brèves mésententes commencèrent à surgir entre eux et les procédés autoritaires du patriarche fâchèrent le tsar plus d'une fois. Avec le temps ces mésententes s'aggravèrent. Finalement en 1658 advint la rupture. Nikon ne fut plus invité au palais aux cérémonies et fêtes de la cour. Une fois, pendant une de ces cérémonies, un employé du patriarcat envoyé au palais par Nikon fut roué de coups de bâton. Non seulement le coupable (l'*okolnitchi* Khitrov) n'encourut aucune punition, mais encore en réponse aux plaintes que lui adressa Nikon à propos de cette affaire, le tsar lui fit dire combien il était mécontent de sa superbe et de son appropriation du titre de « grand souverain ». Ayant reçu ce message du tsar qui ne voulait plus le voir, Nikon résolut d'abandonner le patriarcat de Moscou. Le 10 juillet 1659, ayant célébré sa dernière messe à la cathédrale Ouspenski, il enleva ses vêtements patriarcaux et, malgré les prières de ceux qui se trouvaient dans la cathédrale, quitta Moscou pour la « Nouvelle Jérusalem » (monastère Voskressenski, à 40 verstes de Moscou) qu'il avait créé à sa propre intention et de ses propres deniers.

Le départ de Nikon désorganisa l'église russe. Il fallait élire un nouveau patriarche pour remplacer celui qui s'était retiré. Mais les agissements de Nikon ne le permettaient pas : car d'un côté il hâtait lui-même l'élection du patriarche, et de l'autre laissait entendre que tout en ayant quitté sa chaire de Moscou il n'avait pas abandonné son rang. Il s'en suivait que Nikon demeurait patriarche ailleurs qu'à Moscou. L'église russe, possédant déjà un patriarche, ne pouvait naturellement pas en élire un autre avant d'avoir

enlevé le patriarcat à Nikon. Cette question fut soulevée au concile du clergé russe en 1660. La majorité du concile était contre Nikon et résolut de le déposer de sa dignité patriarcale, mais la minorité, — et parmi elle le célèbre moine savant Epiphane Slavenetski, — démontrait qu'un concile local n'avait pas un pareil pouvoir sur le patriarche. Le tsar Alexis se rendit aux arguments de la minorité et Nikon conserva sa dignité. Mais il en résulta des complications que seul un concile de toutes les églises pouvait trancher. Un de ceux qui firent le plus d'efforts pour nouer les relations avec les patriarches grecs au sujet de l'affaire de Nikon, fut un Grec savant, Païsius Ligaridès (métropolite de Ghaza). Ces négociations furent amorcées et continuèrent pendant plusieurs années. Comme résultat les patriarches orientaux consentirent à ce qu'un concile d'ecclésiastiques grecs et russes se réunit à Moscou. Deux des patriarches vinrent personnellement à Moscou (celui d'Antioche et celui d'Alexandrie), les deux autres (celui de Constantinople et celui de Jérusalem) envoyèrent leurs représentants, porteurs des épîtres. Vers la fin de 1666 un « grand concile » se réunit à Moscou pour juger Nikon; il comprenait 30 archevêques russes et grecs, délégués par toutes les principales églises de l'Orient orthodoxe.

En attendant son jugement, Nikon, à la grande irritation du monarque, se conduisait d'une façon très agitée. Un jour, de son propre chef il quitta son monastère et vint à Moscou pour y reprendre le trône patriarcal; il fut immédiatement réintégré au monastère, sans qu'on lui permît de passer un seul jour à Moscou. Il chercha ensuite à se mettre en relations avec les patriarches et leur écrivit des lettres dans lesquelles il se plaignait, sans se gêner, des boyars et du tsar

même, accusait d'hérésie Païsius Ligaridès et invectivait contre le nouvel ordre de choses instauré à Moscou par l'*Oulojénié*. Les lettres de Nikon furent interceptées et servirent de preuves accablantes contre lui pendant le procès. Le concile prit connaissance de l'affaire d'abord en l'absence de Nikon. Ensuite celui-ci fut convoqué pour faire entendre ses explications et ses preuves. Nikon prit une attitude hautaine et intransigeante, se disputant avec ses accusateurs et même avec le tsar lequel, en larmes et grandement ému, se plaignait au concile des méfaits commis par le patriarche depuis de longues années. Le concile condamna Nikon à l'unanimité et le déclara déchu de sa dignité patriarcale et ecclésiastique. Devenu simple moine, Nikon fut exilé dans le monastère Férapontov, près de Béloozéro. Il vécut près de 15 ans en exil et seulement en 1681 fut autorisé à rentrer dans son monastère Voskressenski. Mais en route, non loin de Yaroslavl (sous les murs du couvent Spasski), Nikon, âgé de 76 ans, mourut sur la Volga à bord du bateau qui le transportait.

En agissant d'une façon impérieuse et hautaine Nikon était poussé non seulement par sa nature énergique et autoritaire, mais aussi par sa conception du pouvoir ecclésiastique. « Le clergé est au-dessus de la royauté », disait-il, « le clergé est institué par Dieu, c'est le clergé qui oint les rois à leur sacre. Lorsque Dieu créa la terre, il ordonna au soleil et à la lune de l'éclairer. Ces astres sont les symboles respectifs du pouvoir spirituel et du pouvoir royal. » Dans les affaires séculaires, le tsar et le prêtre ne sont point au-dessus l'un de l'autre, mais dans les affaires spirituelles le grand prêtre est au-dessus du tsar. » Ainsi donc Nikon ne pouvait se considérer autrement

que comme un « grand souverain » et ne pouvait approuver l'*Oulojénié*, qui limitait les droits du clergé et, dans certains cas, subordonnait le clergé au tribunal civil « séculier ». Toutefois les prétentions de Nikon ne trouvaient pas de fondement dans les mœurs russes, car jamais en Russie le clergé ne s'était placé au-dessus des princes et des tsars et n'avait recherché le pouvoir séculier et l'influence directe sur les affaires de l'état. Aussi Nikon ne trouva-t-il pas de sympathie dans le monde laïque, voire même parmi le clergé. On attribua à sa superbe personnelle ses efforts de rehausser particulièrement le pouvoir patriarcal, et le concile le condamna d'un commun accord. Mais lorsque après avoir rédigé en grec le verdict contre Nikon, les patriarches grecs introduirent dans le texte l'affirmation que le patriarche devait être en tout « obéissant » envers le tsar, les archevêques russes s'opposèrent à une telle formule, comme ils s'étaient opposés aux prétentions de Nikon. Selon eux, le vrai ordre était que le tsar eût la prédominance dans les affaires séculaires et le patriarche dans celles de l'église. C'est dans ce sens que la décision fut prise par le concile après bien des discussions. Néanmoins, l'opinion des patriarches grecs sur l'erreur de Nikon et sur la prédominance générale du pouvoir royal sur celui du patriarche fut assimilée par les tsars; elle priva à jamais le pouvoir ecclésiastique en Russie de la possibilité de se poser en égal, en quoi que ce fût, du pouvoir des tsars et prépara à l'avenir la subordination complète de l'Eglise à l'Etat.

§ 86. Correction des livres canoniques avant Nikon. — Un autre événement non moins important qui eut lieu pendant le patriarcat de Nikon fut la cor-

rection des livres canoniques et la scission religieuse.

Avant l'introduction de l'imprimerie sous Ivan le Terrible, les livres canoniques étaient copiés à la main. Les copistes travaillaient sans contrôle suffisant, faisaient beaucoup de fautes et d'erreurs de plume et, leur travail terminé, ne collationnaient plus leurs manuscrits. A la longue dans ces livres manuscrits il s'accumula pas mal de contresens et d'erreurs. Se rendant compte des inconvénients et des dangers que comportait un pareil état de choses, le concile de 1551 décréta que le clergé prît des mesures pour corriger les livres mal copiés et qu'il les épurât en les collationnant avec les manuscrits corrects. Il fut décidé en même temps (1563) d'organiser à Moscou une « cour d'imprimerie » qui permettrait d'éditer les livres au texte uniforme, vérifié et corrigé. Le premier des imprimeurs de Moscou — le diacre Ivan Fedorov — aménagea une imprimerie à Moscou et à partir de 1563 commença à y imprimer des livres canoniques. Toutefois l'affaire ne marcha pas; à la suite de certaines mésintelligences Ivan Fedorov quitta Moscou pour la Lithuanie, et l'imprimerie fut fermée. Elle fut restaurée après les troubles, quand à la suite des ruines, des pillages et des incendies un grand besoin de livres canoniques se fit sentir dans tout le pays. Déjà dans les premières années du règne du tsar Michel on commença à imprimer à Moscou des livres canoniques sous la direction du bien connu archimandrite de Troitsé-Sergui, le bienheureux Denis, et de certains autres moines du même monastère. Mais cette fois également des mésententes surgirent. Les « correcteurs » préposés à la surveillance de l'imprimerie se disputaient entre eux; par eux Denis fut accusé d'hérésie et enfermé dans un

cloître. Il y resta jusqu'au moment où il fut acquitté et libéré par le patriarche Philarète.

Le fait est que la correction des livres était loin d'être aisée. Pendant les siècles écoulés ils avaient été plus d'une fois traduits du grec et donnaient des versions différentes des prières[1]. Il fallait trouver d'où venait cette différence de lectures et laquelle était la plus correcte et la meilleure; cela demandait non seulement la connaissance des traductions slaves, mais aussi celle de l'original grec. D'autre part, dans les livres canoniques russes des usages et des rites se trouvaient inscrits et légalisés qui différaient des usages et rites grecs. En Russie, par exemple, on se signait avec deux doigts, dans l'Orient grec avec trois; certains livres canoniques russes parlaient du signe de croix avec deux doigts, d'autres, avec trois. Dans le Credo on lisait un mot de plus : « et au St-Esprit, Dieu vrai et donateur de la vie. » De telles particularités avaient pris naissance et s'étaient enracinées dans l'église russe très graduellement et avaient pris pour le peuple l'importance d'une sainte tradition. Avant de les corriger ou de les abolir sur le modèle grec il fallait étudier la question et prouver que les rites et usages grecs étaient plus corrects que les russes. Ceci naturellement était fort malaisé. On connaissait peu à Moscou la langue et la science grecques; quant aux Grecs eux-mêmes, on était porté à les soupçonner d'avoir perdu la pureté de la religion à la suite de l'union florentine et de la domination turque. C'est pourquoi on ne pouvait forcer les gens de

1. Par exemple, dans certains manuscrits on lisait : « Le Christ est ressuscité des morts terrassant la mort par la mort », tandis que d'autres donnaient : « Le Christ est ressuscité des morts piétinant la mort par la mort... »

Moscou à croire facilement à la supériorité du rituel canonique grec. Au contraire, la foi, comme quoi Moscou était le « nouvel Israël » et la tête de toute l' « orthodoxie » poussait les patriotes moscovites à défendre opiniâtrement les anciens rites et coutumes russes en disant que par leurs vieilles croyances les Russes depuis les temps anciens avaient su contenter Dieu, sauver leurs âmes et exhausser leur patrie jusqu'au plus haut degré de la piété et de la gloire.

Le patriarche Philarète et ses successeurs immédiats avaient très bien compris les difficultés que présentait la correction des livres; ils se rendaient compte que pour la mener à bonne fin il était nécessaire d'avoir recours aux manuscrits grecs, de faire venir des théologiens instruits grecs et kiéviens et de fonder à Moscou avec leur concours des écoles où serait enseignée la langue grecque. C'est surtout du temps du patriarche Joseph, prédécesseur de Nikon, que s'animèrent les relations entre Moscou et l'Orient grec. Moscou était souvent visitée par des évêques et moines grecs, que l'on faisait coopérer à la correction des livres, en leur confiant le contrôle des traductions et l'enseignement de la langue grecque à la jeunesse moscovite. Egalement on invitait à Moscou des moines savants de Kiev, où il existait alors une école orthodoxe supérieure (l'académie). Ces moines, qui formèrent à Moscou une confrérie, travaillaient aussi à la correction des livres et à l'enseignement du latin et du grec aux Moscovites. Grâce à cette affluence de savants venus du dehors, le travail de correction se poursuivit plus énergiquement, mais en même temps il souleva des discussions plus animées. Les uns n'étaient pas rassurés sur la collaboration des Grecs et des Kiéviens, opinant qu'ils ne possédaient pas la

véritable piété et qu'au lieu de corriger les livres ils ne pourraient que les déformer et les corrompre. D'autres au contraire affirmaient que les Grecs conservaient fidèlement la foi orthodoxe et n'en avaient rien perdu. C'est au milieu de toutes ces discussions que Nikon monta sur le trône patriarcal et prit en mains la correction des livres.

§ 87. **La réforme de Nikon et la scission de l'église.** — A l'époque où Nikon habitait à Moscou avant son patriarcat, il devint très lié avec le cercle d'ecclésiastiques qui se réunissait chez le chapelain du tsar, Stéphane Vonifatiev. Ce cercle était composé d'hommes vifs et instruits, parmi lesquels se distinguaient surtout les archiprêtres Ivan Néronov et Avvakoum Petrov. Tous les membres du cercle souhaitaient la correction des livres et des rites, l'amélioration de l'état de l'église et le redressement du niveau moral de la société moscovite. Mais ils étaient tous pénétrés de la conviction que la Russie d'alors était le seul pays possédant la foi et que l'orthodoxie véritable ne pouvait être trouvée en dehors de Moscou. Cela les faisait regarder les Grecs de haut et avec méfiance, et les incitait à croire qu'il fallait agir sans aucun concours étranger, grec ou kiévien, par le simple raffermissement de la pieuse tradition moscovite. Nikon paraissait se rallier à ces opinions nationalistes et conservatrices.

Mais lorsque Nikon devint patriarche, il en fut tout autrement. Il étudia tout ce qui avait trait à la question et arriva bientôt à la conclusion que l'église grecque conservait toute la pureté de l'orthodoxie et que les patriarches de Moscou devaient se conformer en tout aux patriarches grecs, sans admettre aucune innovation, aucune contradiction par rapport aux

églises orthodoxes orientales. C'est dans ce sens que Nikon commença ses réformes, agissant de la manière autoritaire et avec la brusquerie qui lui étaient coutumières. De son propre chef il décréta des réformes : diminua le nombre de prosternations pendant la prière : « Seigneur, souverain de ma vie »; exigea que les icônes fussent copiées sur des modèles grecs; voulut que l'on se signât avec trois doigts, comme chez les Grecs. Simultanément la correction des livres fit des progrès rapides sous la direction de Grecs et de moines savants de Kiev. Les agissements arbitraires du patriarche, sa précipitation et sa préférence évidente pour les « correcteurs » étrangers provoquèrent un grand mécontentement parmi les patriotes du cercle de Vonifatiev. Vonifatiev lui-même resta à l'écart mais les archiprêtres Avvakoum et Ivan Néronov protestèrent dès les premières ordonnances de Nikon. « Nous devînmes pensifs, après nous être réunis », disait Avvakoum, « c'était comme si l'hiver allait venir : nos cœurs se glacèrent et nos jambes tremblèrent. » Après s'être consultés ils remirent au tsar une plainte contre Nikon, visant non seulement ces mesures particulières, mais toute son orientation en général, qui d'après eux n'était ni orthodoxe, ni nationale. Nikon entra dans une grande colère contre ses anciens amis et trouva moyen de les éloigner de Moscou[1]. Néanmoins leurs protestations ne restèrent pas sans influencer la marche des événements.

Le patriarche comprit qu'il valait mieux agir par les décisions du concile que par autorité personnelle. En 1654 il convoqua à Moscou un concile du clergé mos-

1. En exilant Avvakoum à Tobolsk, et Néronov dans la région de Vologda.

covite et soumit à son approbation toutes les corrections projetées. Le concile les approuva et les confirma. Un seul dignitaire de l'église (l'évêque Paul de Kolomna) se hasarda à ne pas entièrement accepter la décision du concile. Nikon lui retira son rang et le fit enfermer dans un cloître. Pourtant cette contradiction prouva à Nikon que l'autorité du concile local russe ne suffisait pas à assurer une entière soumission à ses mesures. Donc, immédiatement après 1654, Nikon s'adressa aux patriarches de l'Orient en les priant d'examiner en concile la question de la correction des rites et des livres canoniques de Moscou et de lui donner leur approbation. L'année suivante (1655) le patriarche de Constantinople fit parvenir à Moscou sa réponse, au nom de toute l'Eglise grecque, dans laquelle il approuvait et confirmait toutes les corrections projetées par Nikon. Ainsi la réforme, commencée par Nikon sur son initiative personnelle se poursuivit avec l'approbation et la bénédiction de toute l'Eglise orthodoxe gréco-russe. Cette circonstance donna à l'affaire de la correction des rites et des livres une solennité et une importance beaucoup plus grandes qu'elle ne méritait. Une affaire intérieure russe se résolvait avec le concours d'instances et de pouvoirs étrangers; c'était comme si l'Eglise de Moscou se mettait en dépendance envers l'Eglise grecque. Ce côté précisément déplut à tant de patriotes moscovites.

Tant que Nikon lui-même était à la tête de la correction des livres, elle progressait rapidement et énergiquement. Les livres étaient corrigés, imprimés et expédiés dans les diocèses. Le patriarche exigeait que dans toutes les églises le culte fût célébré d'après les livres nouvellement corrigés immédiatement après la réception de ces derniers et que l'on écartât et mît de

côté les livres anciens. Les rites amendés furent introduits en même temps que les livres. Nikon veillait à leur stricte observance, surtout à ce que le signe de croix fût fait avec trois doigts. Mais au bout de cinq ans il quitta le patriarcat (1658) et l'affaire passa sous la direction du vicaire qui le remplaçait (le métropolite Pitirim de Kroutitsy). Le zèle qui avait caractérisé Nikon dans ce travail disparut; les travaux de la Cour d'Imprimerie se ralentirent. Par contre tous les ennemis de Nikon et de ses « innovations » canoniques se ranimèrent et ne dissimulèrent pas leur espoir de pouvoir ramener l'église à l'ancienne tradition pieuse en anéantissant l'œuvre de Nikon. A Moscou contre la réforme agissaient Néronov et Avvakoum, rentrés de leur exil. Ils eurent de nombreux adhérents et adhérentes parmi lesquels se trouvaient des personnes de haute noblesse[1]. Dans la famille même du tsar il y avait des admirateurs d'Avvakoum : on disait de la tsarine Marie qu'elle s'était entremise en faveur d'Avvakoum et l'avait sauvé du supplice. L'opposition à la réforme de l'église grandit. En maints endroits, notamment dans le célèbre monastère de Solovki, on refusa d'accepter les nouveaux livres. Dans beaucoup de villes des zélateurs de « l'ancienne foi » faisaient ouvertement la propagande contre Nikon et ses innovations. Le mouvement devenait si sérieux qu'il fallut prendre des mesures contre les mécontents. En 1666 le tsar résolut de convoquer à Moscou un concile du clergé russe qui confirma derechef toutes les innovations introduites par Nikon et condamna ceux qui s'y opposaient.

1. Par exemple les deux sœurs — la princesse Ouroussov et la boyarine Morozov, nées Sokovnine.

Convoqués par le concile, tous les apôtres de la scission se reconnurent dans le tort (même Néronov); seuls l'archiprêtre Avvakoum et le diacre moscovite Féodor persistèrent dans leurs opinions et furent anathématisés et exilés. Lorsqu'un peu plus tard (fin 1666, début 1667) le grand concile de Moscou auquel participaient les patriarches eut condamné Nikon, on lui soumit également l'affaire des réformes canoniques. Le grand concile approuva et confirma ces réformes et proclama l'anathème et l'excommunication contre tous ceux qui essayeraient dorénavant de s'opposer aux réformes et aux ordres du grand concile. Ainsi tous les zélateurs de l' « ancienne foi » encouraient l'excommunication et étaient déclarés hérétiques et dissidents. Toutefois les protestations continuaient. Le monastère de Solovki, le plus riche et le plus glorieux dans le nord russe, se refusa ouvertement à obéir aux conciles et à accepter les innovations. Lorsque les raisonnements n'en vinrent pas à bout, des troupes furent envoyées à Solovki, mais le monastère se retrancha derrière ses murs et opposa une résistance armée. Alors commença le siège qui dura 8 ans (1668-1676). Lorsque le monastère capitula enfin, les moines subirent un lourd châtiment. Mais leur « défense de l'ancienne foi » avait eu une grande répercussion sur les esprits de tout le Nord et servit d'exemple à beaucoup de monde. En maints endroits la scission s'est enracinée profondément et subsiste jusqu'à nos jours.

Privés de toutes relations avec l'Eglise établie, les *starovères* (gens de l' « ancienne foi ») se trouvèrent dans un grand embarras, car ils n'avaient ni prêtres, ni hiérarchie. Certains d'entre eux s'appliquèrent à attirer parmi eux des prêtres de la religion dominante, « nikonienne »; ils formèrent un groupe (*tolk*) spécial —

popovstchina (de *pop* — prêtre). D'autres décidèrent qu'à la rigueur on pouvait se passer de prêtres — la célébration du culte et l'administration des sacrements furent confiées à des laïques; ceux-là s'appelèrent *bezpopovtsy* (les « sans-prêtres »). Plus tard ce dernier groupe se divisa en de nombreuses sectes, dont certaines prirent un caractère extrêmement aberrant.

Tels furent les résultats auxquels aboutit la réforme canonique de Nikon, soutenue et confirmée par les conciles du clergé russe et grec.

§ **88. Crise culturelle.**— On a vu comment aussitôt après la cessation des troubles les gens de Moscou sentirent la nécessité de relations avec les étrangers. Des marchands, des techniciens, des militaires, des médecins de l'Europe occidentale affluèrent en grand nombre à Moscou. Pour la correction des livres canoniques on avait fait venir des théologiens savants — Grecs de l'Orient orthodoxe et moines ukraïniens éduqués dans les écoles de Kiev. Ces théologiens ne se bornèrent pas à travailler à la Cour d'Imprimerie où étaient corrigés les livres : ayant pénétré aux cours du patriarche et du tsar ils exercèrent une grande influence sur la direction des affaires de l'Eglise et sur la vie de la cour. Des Kiéviens savants enseignèrent dans la famille du tsar (Siméon de Polotsk), lièrent des relations et des amitiés avec les courtisans, professèrent le latin, le grec et la théologie à la jeunesse moscovite. Ainsi s'introduisit et s'affirma à Moscou l'influence étrangère, venue d'un côté des *Nemtsy* (c'est-à-dire les Européens occidentaux et surtout les Allemands), et de l'autre des Grecs et des Ukrainiens.

L'attitude des gens de Moscou envers cette influence était variée. Beaucoup d'entre eux craignaient les

emprunts à une civilisation étrangère et veillaient à la conservation des anciennes coutumes populaires. Les hommes mus par des idées de conservatisme national s'inspiraient de l'ancien idéal séculaire de Moscou. « Moscou est la troisième Rome », le peuple moscovite est le « nouvel Israël », le tsar de Moscou est le tsar de « toute l'orthodoxie »; la véritable piété ne s'est conservée qu'en Russie et il faut l'observer strictement intacte, pour que la lumière de l'orthodoxie ne s'éteigne pas en Russie. Si la Russie ne conservait pas en toute pureté sa foi, ses rites et ses coutumes pieuses, elle s'écroulerait, pensaient-ils, comme étaient tombés les anciens royaumes de Rome et de Grèce, minés par les hérésies. Ce point de vue était adopté entre autres par les chefs des dissidents de « l'ancienne foi », qui ne voulaient pas des innovations de Nikon et protestaient contre la collaboration à la correction des livres d'étrangers venus de Kiev et de l'Orient. A l'encontre des conservateurs-nationalistes, nombreux étaient à Moscou du XVII[e] siècle ceux qui avaient cessé de considérer le royaume moscovite comme le seul orthodoxe et l'élu de Dieu. Les troubles qui avaient failli perdre Moscou au début du XVII[e] siècle laissèrent une grande impression sur les esprits des Moscovites. Ils considéraient les discordes intérieures et le triomphe des étrangers — Suédois et Polonais — sur Moscou, comme le châtiment de Dieu pour leurs péchés. Ayant fait plus intimement connaissance des étrangers pendant et après les troubles, les Moscovites comprirent que ceux-ci étaient plus instruits qu'eux, plus riches et plus forts. Les Grecs étaient plus versés dans les choses de la religion; les « Nemtsy » (Européens occidentaux) plus habiles dans le métier militaire, les industries et le commerce. L'exemple des

savants venus de Kiev prouvait l'importance des études scolaires : ils demeuraient Russes et orthodoxes, mais ayant passé par l'école occidentale russe étaient beaucoup plus cultivés que leurs confrères moscovites. En observant ces hommes nouveaux les Moscovites comprirent que leurs anciens orgueil national et suffisance n'étaient qu'une naïve erreur; ils virent qu'il fallait s'instruire auprès des étrangers et leur emprunter tout ce qui pourrait être utile et agréable pour la civilisation moscovite. Ainsi grandit le désir d'introduire des réformes et d'améliorer l'existence au moyen de connaissances utiles et de mœurs plus douces empruntées aux peuples plus civilisés.

Les hommes, qui dans la société moscovite étaient entraînés par les idées et les coutumes occidentales et qui se détournaient des croyances et des coutumes indigènes, étaient au début fort peu nombreux. Ils étaient considérés comme des traîtres et apostats et encouraient des châtiments[1].

Plus tard il y eut à Moscou de nombreux et puissants partisans de la réforme culturelle. Un favori et compagnon du tsar Alexis, le *dvoretski* Féodor Rtistchev, homme de grande intelligence et de noblesse de cœur, se trouva sous la forte influence des Grecs et des Ukraïniens. Ayant étudié la théologie chez les moines de Kiev, il leur prêta son appui à Moscou. Athanase Ordine-Nastchokine, le fameux diplomate de l'époque, chef du Prikaz des Ambassades, était un homme d'instruction entièrement européenne. Il avait adopté les

1. Ainsi, au début du règne du tsar Michel, le prince Ivan Khvorostinine fut exilé dans un monastère pour avoir, sous l'influence de Polonais captifs à Moscou, renié l'orthodoxie et flétri la vie de Moscou, disant qu'à Moscou « tout le monde était bête » et qu'il « n'y avait personne avec qui l'on pouvait entretenir des relations ».

idées et les principes dont se dirigeaient les puissances européennes de son temps (entre autre le système de protectionnisme) et désirait en tout « suivre l'exemple des terres étrangères ». Pourtant dans sa vie intime il resta toujours un Moscovite de la vieille trempe. « Que nous regardent les coutumes des étrangers », disait-il, « leurs habits ne nous conviennent pas, comme à eux les nôtres ». Par contre, son successeur au Prikaz des Ambassades, le boyar Artamon Matvéiev, était un grand admirateur de tout ce qui était occidental. Il organisa toute sa maison à la mode « d'outre mer ». Etant un ami particulier du tsar Alexis, Matvéiev l'intéressa aux nouveautés européennes et lui en fit prendre l'habitude. Matvéiev eut même sa troupe de comédiens qui amusaient le tsar par des représentations théâtrales, considérées jusqu'alors comme un grand péché. Le chef suivant du Prikaz était un homme encore plus avancé que ses prédécesseurs et préconisait les réformes les plus vastes.

A l'exemple de ces hauts personnages et sous leur direction, les gens de Moscou s'assimilèrent graduellement des opinions et des coutumes nouvelles. A Moscou apparurent en grand nombre les costumes, les objets, les instruments de musique et les tableaux étrangers. Par ordre du tsar, au Prikaz des Ambassades on traduisait des livres et faisait des extraits des journaux occidentaux (des « courants »). L'instruction européenne pénétrait dans les différentes classes de la société et s'emparait tellement des esprits, que certains Moscovites s'enfuyaient même à l'étranger dans le désir de trouver des conditions d'existence meilleures. Ainsi partit le fils d'Ordine Nastchokine — ce dont son père eut beaucoup de chagrin. Un *pod-yatchi* (petit fonctionnaire) du Prikaz des Ambassades,

Grégoire Kotochikhine, quitta son emploi, et ayant réussi à gagner la Suède y composa pour le gouvernement suédois une curieuse description de l'état moscovite imprimée sous le titre : *De la Russie sous le règne d'Alexis Mikhailovitch.* Les Européens à leur tour ayant remarqué la grande fermentation des esprits à Moscou, s'y rendirent en nombres de plus en plus considérables, cherchant à entrer au service de Moscou ou à obtenir l'autorisation d'y faire le commerce. Jusqu'aux catholiques qui songèrent à la possibilité d'entreprendre leur propagande à Moscou. Dans ce but il arriva à Moscou (en 1659) un Croate savant et prêtre catholique, Georges Krijanitch. Il dissimula sa véritable religion, se dit orthodoxe et exprima le désir d'enseigner à Moscou. Mais des soupçons s'élevèrent et il eut peine à regagner sa patrie. Ses écrits sur la Moscovie lui valurent plus tard une grande renommée : Krijanitch y indiquait les réformes qui selon lui étaient indispensables pour rendre l'état moscovite prospère et puissant.

Ainsi se déroulait dans la Russie moscovite la crise de culture. Les idéals anciens avaient vécu et tombaient d'eux-mêmes et de nouveaux idéals venaient prendre leur place. Le peuple russe sortait peu à peu de son isolement pour entrer en commerce actif avec l'humanité civilisée.

§ **89. Les affaires extérieures sous le tsar Alexis.** — A partir de 1654 le tsar Alexis mena des guerres longues et acharnées contre la Pologne et la Lithuanie. L'objet de cette lutte était la Petite Russie (Ukraïne) — les possessions polonaises sur le Moyen Dniépr, dont la population russe s'était détachée de la Pologne et désirait elle-même son union avec l'état orthodoxe de

Moscou. Ces guerres valurent au tsar Alexis des succès appréciables : il rendit à Moscou Smolensk et les terres de Séversk, dont les Polonais s'étaient emparés lors des troubles, et acquit Kiev et la partie de la Petite Russie située sur la rive gauche du Dnièpr (1667). Jusqu'alors, pendant près d'un siècle, la Lithuanie et la Pologne avaient attaqué et menacé Moscou ; sous le tsar Alexis l'avantage de la force se trouva du côté de Moscou et c'est elle qui prit l'offensive contre la Pologne affaiblie.

Aux guerres contre la Pologne se trouvent liées d'autres guerres de l'époque. Le tsar Alexis dut lutter contre les Suédois, qui s'immisçaient dans les affaires polonaises. La guerre suédoise (1656-1659) se termina sans résultats : les deux parties gardèrent leurs possessions. De même que les Suédois, les Turcs vinrent se mêler dans les affaires polonaises. A propos de la Petite Russie ils menacèrent de guerre aussi bien la Russie que la Pologne (1672). Le tsar Alexis redoutait la Turquie puissante et fit en hâte des préparatifs en vue d'une invasion turque qu'il attendait du côté de Kiev. Mais tout se réduisit à quelques escarmouches sur la rive gauche du Dnièpr. Alexis mourut (au début de 1676) avant la fin de cette guerre et la paix avec les Turcs fut conclue sous son fils, le tsar Féodor (1691).

Telle était la complexité de la question petite-russienne qui avait surgi comme résultat de la désorganisation intérieure du royaume polono-lithuanien, dont nous allons parler de suite.

LA LITHUANIE ET LA POLOGNE AUX XVIe et XVIIe SIECLES.

---

§ 90. L'union de Lublin de 1569 ; son importance et ses conséquences. — On a vu (§ 40) comment, malgré les aspirations constantes de la Lithuanie à se rendre indépendante et à s'isoler de la Pologne, l'influence polonaise continuait à y croître après le règne de Vitovt. Elle était soutenue par les grands-princes catholiques et par la *chliakhta* (petite noblesse) lithuanienne, intéressée à ce que la constitution polonaise prévale en Lithuanie. Par contre l'aristocratie lithuanienne, les princes et les *pany* orthodoxes restaient attachés à l'ancienne organisation lithuanienne. Opprimés par leurs souverains catholiques, ils se faisaient sujets des princes de Moscou ou s'élevaient pour la défense de leur foi, de leurs droits et de l'indépendance de leur pays au sein des diètes (*seim*)[1]. Bien que l'influence polonaise allât croissant, l'aristocratie lithuanienne jusqu'au milieu du XVIe siècle réussissait à maintenir l'indépendance et la culture nationale de la principauté, contre toutes les tentatives de la Pologne de resserrer l'union.

1. Les assemblées de *pany* et de la *chliakhta* où se décidaient les affaires d'Etat les plus importantes de la Lithuanie.

Les circonstances se modifièrent vers le milieu du XVIe siècle. La Lithuanie commença une guerre contre Moscou pour la Livonie, mais la mena sans succès. Ivan Grozny prit Polotsk, dévasta une bonne moitié de la principauté lithuanienne et la menaça d'autres conquêtes. Auparavant, l'aristocratie lithuanienne se soumettait volontiers au pouvoir de Moscou; mais à cette époque les princes lithuaniens redoutaient et haïssaient Ivan Grozny pour ses cruautés envers les boyars et pour son *opritchnina*. Ils s'appuyèrent donc sur la Pologne contre Moscou, ce dont la Pologne profita pour son propre compte.

A cette époque Sigismond Auguste était roi de Pologne et grand prince de Lithuanie. Comme il n'avait pas d'enfants, avec sa mort la dynastie des Jagellons allait s'éteindre et le sort des deux trônes être remis en question. Jusque lors l'union polono-lithuanienne avait été dynastique; allait-elle continuer à l'avenir ou être annulée? Le roi Sigismond Auguste et le gouvernement polonais désiraient une union complète et éternelle entre la Couronne (c'est-à-dire la Pologne) et la Principauté (c'est-à-dire la Lithuanie), qui ne formeraient dorénavant qu'un seul état. Profitant des embarras de la Lithuanie, qui avait perdu Polotsk, et de la crainte que Grozny inspirait aux *pany* lithuaniens, le roi et les Polonais soutenaient énergiquement l'idée d'une union éternelle à toutes les diètes où se trouvaient réunies la noblesse et la *chliakhta* polonaise et lithuanienne. Jusqu'en 1569 la Lithuanie résista. Mais, en 1569, à la diète tenue dans la ville de Lublin, la résistance des patriotes lithuaniens fut brisée, et après de longues discussions et brouilles, un acte fut dressé comme quoi les deux

pays unis à jamais devaient former un seul état indivisible, la *Rzecz Pospolita* (Res Publica).

D'après l'union de Lublin la partie méridionale de la principauté lithuanienne (la Volynie, la Podliachie, la Podolie et la terre de Kiev) était incorporée directement par la « Couronne », c'est-à-dire fit partie intégrante de l'état polonais. Les autres parties de la Lithuanie formèrent une « Principauté » particulière en union réelle avec la Couronne. Ce fut un coup terrible pour l'état lithuanien, autrefois si puissant. Les Polonais lui enlevaient directement la moitié de ses territoires, profitant de sa faiblesse momentanée, et des discordes entre la *chliakhta* et la grande noblesse lithuaniennes. Les *pany* polonais soutenaient que les terres enlevées à la Lithuanie avaient, depuis les temps anciens, appartenu à la Couronne Polonaise et le roi était d'accord avec eux, tandis que la Lithuanie n'avait pas les forces pour protester. Ayant perdu ses provinces méridionales, la Lithuanie entrait dans une union éternelle avec la Pologne. Les deux états avaient un seul monarque qu'ils devaient, chaque fois, élire en commun car il n'y avait pas de succession héréditaire. Ils avaient une diète (*seim*) commune composée de la grande noblesse laïque, du clergé catholique et de la *chliakhta* des deux Etats. Il y avait également un « sénat » commun (*pany rada*) qui connaissait des affaires intérieures et de la politique extérieure de la *Rzecz Pospolita*. Toutefois chacun des Etats conservait ses lois particulières, ses fonctionnaires et son armée. La Pologne possédait son code de lois[1], tandis que la Lithuanie gardait son

1. Par exemple, les « Statuts et Privilèges », réunis par Jean Herburt.

« Statut lithuanien ». La Pologne et la Lithuanie avaient chacune : son *hetman* (commandant des troupes), son chancelier (secrétaire d'état), son *podskarbi zemski* (ministre des finances), ses *voïévodes* (gouverneurs de provinces) et d'autres dignitaires moins importants. En Lithuanie, comme en Pologne, la *chliakhta* qui constituait la classe prédominante s'assemblait en diètes provinciales et générales, et procédait à l'élection de ses représentants *marszalks* (« maréchaux »). Sous leur présidence fonctionnaient les tribunaux supérieurs de la *chliakhta* (celui de la Couronne et celui de la Lithuanie).

Sigismond Auguste, le dernier des Jagellons, mourut en 1572, trois ans seulement après la conclusion de l'union. Pendant l'interrègne les diètes polonaise et lithuanienne réunies se mirent en devoir d'élire un souverain. Ayant d'abord élu le prince français Henri de Valois (qui devint plus tard roi de France sous le nom de Henri III) la diète le força à accepter une limitation totale de ses prérogatives en faveur du *peuple-chliakhta.* Impatienté par les licences effrénées de la *chliakhta*, Henri retourna en France. Un noble, Etienne Batory, fut élu roi à sa place, son pouvoir étant également limité (1576-1586). Son successeur fut Sigismond III de la maison royale suédoise des Vasa. Sous ces monarques élus, la totalité du pouvoir politique dans le royaume passa à la *chliakhta.* Cette classe enleva définitivement toute indépendance et toute importance aux autres éléments (à l'exception du clergé catholique et de quelques villes dotées d'autonomie). La *chliakhta* ne se bornait pas à partager avec le roi le pouvoir suprême. Elle avait le droit légal de lui refuser obéissance s'il lui venait d'enfreindre ses droits et ses libertés, voire

même de prendre les armes contre le souverain (*rokosz*) et de former des ligues contre lui (« confédérations »). Bref, la *chliakhta*, devenue maîtresse absolue de la *Rzecz Pospolita*, plongea le royaume en désordre et en anarchie. Mais elle était très fière de ses privilèges (« la liberté d'or ») et proclamait ouvertement l'existence dans l'état d'une classe unique — le *peuple-chliakhta*.

L'annexion des terres russes de la Lithuanie par la Pologne et le triomphe définitif de l'organisation polonaise en Lithuanie furent riches en conséquences graves pour la population russe de la *Rzecz Pospolita* et pour tout l'état en général. Tout d'abord l'union politique amena la question de l'union religieuse. D'après l'acte de Lublin la Lithuanie et la Pologne devaient s'unir en un seul état et en une seule nation. Or, on ne pouvait atteindre ce but sans l'unité religieuse. Deuxièmement, le principe polonais de la prédominance de la *chliakhta* en s'étendant sur toutes les provinces polono-lithuaniennes aggrava l'asservissement du bas peuple et sa dépendance envers cette classe. La population orthodoxe-russe en éprouvait un profond mécontentement et de graves dissensions déchiraient la *Rzecz Pospolita*.

§ 91. L'Union des Eglises. La lutte religieuse et l'activité des confréries. — Plus haut (§ 44) on a vu que déjà au XVe siècle une union des églises orthodoxe et catholique avait été proclamée mais n'avait pas abouti. Or, après la conclusion de l'union de Lublin l'idée de soumettre à Rome les provinces orthodoxes de la *Rzecz Pospolita* parut plus réalisable. En Europe Occidentale c'était l'époque de grandes luttes religieuses. La réforme avait détaché du catholicisme

des nations entières et les papes multipliaient leurs efforts pour arrêter ce mouvement. Dans sa lutte contre le protestantisme ils étaient vigoureusement secondés par l'ordre des jésuites, qui venait de naître (1540) et qui avait pour but précisément la défense du catholicisme. Le protestantisme ayant fait son apparition dans la *Rzecz Pospolita*, les jésuites y furent envoyés afin de le combattre et ils entrèrent en lice justement à l'époque de l'union de Lublin. En peu de temps le protestantisme fut étouffé. Les jésuites ouvraient des écoles gratuites où les enfants étaient élevés dans l'esprit catholique; ils écrivaient de doctes dissertations contre les hérésies; ils prononçaient des sermons brillants et organisaient des discussions publiques sur la religion. Ces mesures se montrèrent plus efficaces que des persécutions ouvertes; le protestantisme faiblit et disparut presque entièrement de Lithuanie. Les jésuites en vinrent naturellement à lutter contre l'orthodoxie. Ils eurent recours aux mêmes moyens : discussions, sermons, polémique littéraire, instruction scolaire dans l'esprit contraire à l'orthodoxie. Ils dénonçaient tant et plus les désordres et l'état précaire de l'Eglise orthodoxe dans la *Rzecz Pospolita*, et faisaient ressortir qu'on pourrait facilement remédier à ses maux en acceptant l'union et en se soumettant au pape. Cette idée trouva sa plus vive expression dans l'ouvrage du savant jésuite Pierre Skarga intitulé : *De l'unité de l'église de Dieu sous un seul pâtre* (1577).

La situation de l'église russe dans l'état Lithuano-polonais n'était pas satisfaisant. Au XVe siècle, après l'union de Florence, l'Eglise de la Russie Occidentale s'était détachée de la métropole de Moscou et avait reçu son métropolite particulier (celui de Kiev).

Simultanément elle perdit l'appui des puissants princes moscovites et se trouva en entière dépendance des souverains lithuaniens, lesquels étaient tous des catholiques convaincus. Depuis le métropolite Isidore les tentatives d'introduire l'union avec Rome ne s'étaient plus renouvelées à Moscou, mais en Lithuanie on y travaillait continuellement. N'ayant pas encore réussi à transformer tous les orthodoxes en uniates, le gouvernement catholique leur retira sa protection et traita son église orthodoxe avec froideur, voire même avec hostilité. Les évêchés étaient distribués à des hommes qu'il savait indignes de ces hautes fonctions ecclésiastiques; les droits et les ressources matérielles de l'église et des monastères orthodoxes étaient diminués. Les orthodoxes se sentaient lésés et humiliés. Ils allaient en Moscovie, ou restant en Lithuanie luttaient de toutes leurs forces pour protéger leur religion et leur Eglise contre les oppressions extérieures et les désordres intérieurs. Leurs premiers défenseurs étaient naturellement les princes d'*oudels* orthodoxes. Les champions de l'orthodoxie étaient les princes Ostrojsky, Constantin (1460-1530) et son fils, également Constantin (1526-1608). L'exemple des princes inspira le peuple de soutenir son église. Les *pany* (propriétaires terriens) et les bourgeois avaient le droit légal de « patronage » sur leurs églises et leurs monastères. Ils prenaient part à l'élection des prêtres, veillaient à la conservation des biens de l'église, contrôlaient la gestion des affaires ecclésiastiques, dénonçaient les abus du clergé et se chargeaient de la défense des intérêts de l'Eglise devant le gouvernement. Les paroissiens formaient des « confréries » qui dans les grandes villes (Lvov, Kiev, etc.) exerçaient, par leur richesse et leur puis-

sance, une influence notable sur l'administration de l'Eglise.

L'intervention de l'élément séculier irritait la haute hiérarchie, c'est-à-dire les évêques que le roi choisissait dans les conditions décrites plus haut. Ces ecclésiastiques obéissant aux dispositions des milieux polonais de la Russie Occidentale ressemblaient plutôt à des princes séculiers et menaient une existence indigne. Plus ils étaient dénoncés par leurs ouailles, plus ils recherchaient la protection des pouvoirs catholiques. Vers la fin du XVIe siècle parmi ces dignitaires de l'Eglise mûrit l'idée de reconnaître l'union. Par leur soumission à Rome ils espéraient gagner la protection et l'appui tant du pape que du roi, et d'autre part assurer leur indépendance à l'égard de leurs fidèles. En 1591 certains évêques adressèrent au roi Sigismond III une déclaration dans laquelle ils se disaient prêts à accepter l'union. Avec l'appui du roi ils gagnèrent à leurs idées le vieux et instable métropolite de Kiev (Michel Rogoza) et déléguèrent à Rome deux de leurs représentants (Cyril Terletsky, évêque de Loutsk, et Hypatius Potsei, évêque de Volynie) pour conclure l'union et supplier le pape de prendre sous son égide l'Eglise russe occidentale.

Ceci se passa en 1592. L'année suivante l'affaire s'ébruita et souleva une grande indignation parmi tous les orthodoxes opposés à l'union. Au concile convoqué à Brest se réunirent les orthodoxes ainsi que les uniates, mais à la suite d'une scission deux conciles se formèrent. A l'un d'eux l'Eglise de la Russie Occidentale fut officiellement proclamée unie à Rome; presque tous les évêques devinrent uniates. A l'autre concile une partie du clergé et les laïques refusèrent

de suivre leurs chefs religieux et jurèrent de ne point abandonner l'Eglise Orientale. Les deux partis qui se maudissaient réciproquement entrèrent en lutte ouverte; le roi reconnut comme légale la décision du concile uniate et par là conclut que l'orthodoxie avait cessé d'exister dans son royaume.

Les zélateurs de l'orthodoxie furent persécutés comme hérétiques et insoumis. On fermait, surtout dans les villages, les églises orthodoxes; on ne les considérait plus comme des temples et elles étaient affermées, pour en tirer des revenus, même à des Juifs, qui se faisaient payer pour les ouvrir à la célébration du culte.

Les orthodoxes perdirent les droits politiques; on les considérait comme des *kholops* (serfs). Leur religion était appelée « religion de *kholops* » et traitée avec mépris par les classes supérieures. Abandonnés à leurs propres forces et privés de la protection des lois, les orthodoxes se tiraient d'affaires comme ils pouvaient. A leur tête se trouvèrent certains nobles comme K. K. Ostrojsky, et une partie du clergé ayant à sa tête (depuis 1620) le métropolite orthodoxe de Kiev, nommé par le patriarche de Jérusalem. La force de l'Eglise persécutée résidait dans les confréries des villes et des monastères importants (celui de Kiévo-Pétchersk). Par leurs efforts réunis, à Kiev et dans d'autres villes russes furent créées d'excellentes écoles de théologie d'où sortaient les défenseurs instruits de l'orthodoxie qui, luttant par la parole et par les écrits, obtinrent des succès. Parmi ces écoles, celle de Kiev (fondée en 1594 par la confrérie de l'église de Bogoyavlenski de Kiev) se développa et prospéra surtout. Petr Moguila (1596-1646), le métropolite orthodoxe de Kiev, transforma cette école en une

académie, à l'instar des hautes écoles catholiques. Elle reçut le nom de son fondateur. Les dangers extérieurs qui menaçaient l'Eglise stimulèrent une intense activité spirituelle. La théologie orthodoxe fit de grands progrès et toute une littérature fut créée pour la défense de l'orthodoxie. Les savants moines de Kiev rendirent d'importants services même à la Russie de Moscou où ils apportaient la science et l'instruction.

§ 92. Les cosaques du Dnièpr. Soulèvements cosaques. — Depuis qu'en 1569 la Pologne avait incorporé les terres russes de la Lithuanie, situées le long du Dnièpr aux confins du royaume, l'ordre social polonais s'y propagea rapidement. La *chliakhta* polonaise vint s'établir sur les vastes terres de l'*Ukraïne* (« marche », « région de frontière »). Elle y attirait les paysans et y introduisait le servage.

Mais l'Ukraïne, si elle manquait de propriétaires, possédait déjà une population. C'étaient les cosaques, émigrés du royaume, pareils à leurs confrères, les émigrés de Russie moscovite. Les cosaques de Moscou se concentraient sur le Don. Les cosaques de la Russie méridionale s'établissaient sur le Dnièpr. On les appelait plus souvent « cosaques de l'Ukraïne » ou « *Tcherkass*[1] ». Les cosaques du Dnièpr en partie étaient cultivateurs sédentaires, et en partie menaient une existence proprement « cosaque », chassant dans les steppes, combattant les Tatars et s'adonnant au pillage. L'apparition parmi les cosaques de la *chliakhta* qui cherchait à les asservir comme des paysans, n'était

1. Du nom de la ville Tcherkass, sur la rive droite du Dnièpr, en aval de Kiev.

pas faite pour leur plaire. Ils se retiraient plus loin dans les steppes inaccessibles aux autorités polonaises. Sur les îles du bas Dnièpr, au delà des rapides, ils élevèrent des bourgs fortifiés qui reçurent le nom de « *Zaporojska sitch* »[1]. Les cosaques y formaient une communauté (*koch*) avec un ataman élu et s'y retranchaient contre toute intrusion de leurs maîtres ainsi que contre les agressions tatares. Le gouvernement polonais essayait en vain de soumettre les cosaques et de les retenir d'incursions et de pillages. Au fur et à mesure que s'intensifiaient les persécutions des orthodoxes et l'oppression du peuple par la *chliakhta*, grandissait aussi le nombre de ceux qui venaient en Ukraïne renforcer le peuple libre et insoumis des cosaques. Les rois polonais voulurent prendre les cosaques au service de l'état en les enregistrant et en les répartissant en régiments. De tels cosaques recevaient des terres sur les territoires de leurs régiments, étaient libérés de toute dépendance envers les fonctionnaires et les propriétaires, et étaient jugés et gouvernés par leurs commandants. Mais les cosaques enregistrés étaient en général peu nombreux, tandis que le nombre des cosaques libres était continuellement nourri par de nouveaux réfugiés. Le mécontentement soulevé par l'« union » et par le servage croissait en Ukraïne et à lui seul pouvait résulter en un mouvement dangereux. Les tentatives des autorités de réprimer les libertés des cosaques et de transformer ces derniers en travailleurs asservis ou en un instrument militaire déclanchèrent une révolte.

A la fin du XVI[e] et au début du XVII[e] siècle commencent les soulèvements et les incursions des cosaques.

1. Le camp au delà les rapides (*porog*).

Menés par leurs *helmans* (Kossinsky, Loboda, Nalivaïko) les cosaques ravageaient par le fer et le feu diverses provinces du royaume polonais, pendant que chez eux en Ukraïne ils chassaient et exterminaient la *chliakhta* et libéraient les paysans, pour les transformer en cosaques. Ensuite les cosaques se dirigèrent vers la mer Noire et par leurs violences terrorisèrent le sultan lui-même, car ils brûlaient et pillaient sous les murs mêmes de Constantinople. Absorbé par la guerre contre la Russie, — qui avait pour but la conquête de Smolensk et de Moscou — le roi Sigismond III ne pouvait accorder assez d'attention aux affaires ukraïniennes. Les cosaques consolidèrent leur position à tel point, que leur *hetman* Petr Sagaïdatchny devint en quelque sorte souverain de toute l'Ukraïne et protecteur de l'orthodoxie. Il ne laissait point opprimer les orthodoxes à Kiev et prêta même son concours au rétablissement à Kiev d'une chaire de métropolite orthodoxe à côté de celle du métropolite uniate. A la première occasion les Polonais, sérieusement inquiets, reprirent les répressions contre les cosaques, à quoi ceux-ci répondirent par de nouveaux soulèvements (ceux de Tarass, de Pavluk etc.). Mais cette fois ils furent vaincus et les Polonais introduisirent en Ukraïne leur administration oppressive. Ils exécutèrent un grand nombre de cosaques et occupèrent le pays avec leurs troupes. Ils laissèrent sur les registres seulement 6.000 cosaques, dont ils abolirent l'autonomie et qu'ils soumirent aux chefs choisis parmi la *chliakhta*. Les autres cosaques furent traités comme simples paysans (*kholops*). Ces réformes furent introduites en 1638 sous Vladislav, fils de Sigismond. Les cosaques ne les supportèrent que pendant dix ans. En 1648 ils se levèrent en masse, ayant à leur tête le fameux Bogdan Khmelnitsky.

§ 93. Khmelnitsky et l'incorporation de l'Ukraïne par Moscou. — Bogdan Khmelnitsky venait d'une famille aisée. Depuis sa jeunesse il servit dans l'armée cosaque où il se créa une belle situation et devint finalement *sotnik* (« capitaine ») de la ville de Tchiguirine.

Pendant son service sous les Polonais une grande injustice fut commise à son égard et il ne put obtenir le redressement du tort. Il prit alors le chemin du Zaporojié et avec l'aide des Tatars de Crimée y organisa un soulèvement. En 1648 il rencontra les troupes polonaises envoyées contre lui et les défit complètement (sur la rivière Jolty Vody et devant Korsoune). Toute l'Ukraïne se trouva en son pouvoir. Il s'empara de la Volynie, de la Podolie et de la Galicie. Lorsqu'à la mort du roi Vladislav son frère, Jan-Kasimir, fut élu roi (1648), Khmelnitsky se retira de Galicie à Kiev pour commencer les pourparlers de paix avec le nouveau souverain. Mais ces négociations n'aboutirent pas. Khmelnitsky sentait que derrière lui était tout le peuple orthodoxe qu'il fallait « arracher à l'esclavage polonais », tandis que les Polonais ne voulaient voir dans l'Ukraïne qu'une bande de cosaques révoltés. La guerre reprit (1649) et se termina enfin par la conclusion d'un traité (à Zborov), d'après lequel le nombre des cosaques « de registre » était fixé à 40.000; les troupes polonaises ne devaient pas pénétrer en Ukraïne; ni les jésuites, ni les Juifs ne devaient y résider; l'orthodoxie y occupait une situation dominante.

C'était un grand succès, sans être la libération définitive du joug polonais que désirait le peuple. La *chliakhta* gardait sa place en Ukraïne et ses droits de servage sur les paysans russes; le catholicisme et l'« union » subsistaient à côté de l'orthodoxie. Le peuple mécontent de Khmelnitsky émigra en foule à l'est, sur

la rivière Donetz, dans l'Ukraine moscovite. Il était impossible d'exécuter les stipulations du traité de Zborov; les Polonais eux-mêmes n'y tenaient pas, les trouvant humiliantes. Une nouvelle guerre s'ensuivit (1650). Elle fut malheureuse pour Khmelnitsky; trahi par les Tatars, ses alliés, il fut obligé à conclure une paix onéreuse (à Bélaia Tserkove), par laquelle le nombre des cosaques « de registre » se limitait à 20.000. Comprenant que cette paix était difficile à maintenir. et que l'on ne pouvait compter sur les Tatars qui souvent trahissaient, Khmelnitsky résolut de demander aide à Moscou et de l'entraîner dans une guerre contre la Pologne. La masse du peuple gravitait vers Moscou, voyant en elle le soutien de l'orthodoxie et un asile contre l'oppression polonaise.

Lorsque Khmelnitsky adressa au tsar Alexis la rière « de prendre l'Ukraïne sous sa haute main », celui-ci transmit l'affaire au Zemski Sobor. La question était épineuse : une guerre avec la Pologne effrayait Moscou, qui ne s'était pas encore remise de ses embarras intérieurs. Le Sobor délibéra de l'affaire un grand nombre de fois (1651-1653) et décida enfin, de concert avec le tsar, d'accepter la proposition de l'Ukraïne. Un ambassadeur (le boyar Boutourline) fut envoyé auprès de Khmelnistky pour lui faire connaître cette décision. En janvier 1654, dans la ville de Péréiaslavle, au cours d'une *rada* générale (assemblée du peuple) s'accomplit la réunion de l'Ukraine à l'état moscovite. La *rada* acclama « le tsar oriental, orthodoxe ! » D'après le traité avec Moscou l'Ukraïne conservait son autonomie intérieure et le nombre des cosaques de registre était porté à 60.000; le *hetman* élu avait même le droit aux relations extérieures, sauf qu'il ne devait pas, à l'insu du tsar, entrer en négocia-

tions avec le roi de Pologne et le sultan de Turquie.

Ainsi s'accomplit l'événement important, le rattachement de l'Ukraïne à Moscou, qui ne pouvait manquer de provoquer des guerres entre la Pologne et Moscou.

§ 94. **Lutte entre Moscou et la Pologne pour l'Ukraïne.** — Au printemps de l'année 1654 la guerre commença entre Moscou d'une part, et la Pologne et la Lithuanie de l'autre. Les troupes moscovites remportèrent une série d'éclatantes victoires. En 1654 elles prirent Smolensk, en 1655 — Vilna, Kovno et Grodno. En même temps Khmelnitsky s'empara de Lublin, tandis que les Suédois envahirent la Grande Pologne. La *Rzecz Pospolita* était au bord de la ruine. Elle fut sauvée par les discordes qui surgirent entre Moscou et la Suède. Ne voulant pas admettre que les Suédois remportassent des succès, le tsar Alexis conclut un armistice avec les Polonais et commença une guerre contre les Suédois, dans laquelle toutefois il ne fut pas heureux.

Entre temps Bogdan Khmelnitsky mourut (1657), et des troubles dirigés contre Moscou éclatèrent en Ukraïne. Au moment du rattachement de l'Ukraïne à Moscou le gouvernement moscovite avait entendu l'affaire de la façon que les Ukraïniens se faisaient sujets du tsar. Ainsi donc Moscou envoya des garnisons dans les villes ukraïniennes (surtout à Kiev), voulut y maintenir ses *voïévodes* et se préparait à soumettre l'Eglise ukraïnienne au patriarche de Moscou. En Ukraïne on vit ces démarches d'un mauvais œil. Les chefs ukraïniens, les « aînés » des cosaques (le *hetman*, ses adjoints élus, les colonels et les capitaines des divers régiments) désiraient une autonomie complète et considéraient leur pays comme un état à part.

Voyant la politique de Moscou ils ne voulaient pas s'y soumettre et songaient même à se séparer de Moscou et à conclure un nouveau traité avec la Pologne. C'est dans ce sens que dirigea les affaires Ivan Vygovsky, élu *hetman* à la mort de Khmelnitsky. Pourtant les simples cosaques firent opposition à leurs « aînés », ne voulant pas de la Pologne. Une lutte intérieure sanglante commença. Vygovsky se souleva ouvertement contre Moscou; avec l'aide des Tatars il infligea une terrible défaite aux troupes moscovites devant la ville de Konotop (1659). Moscou fut effrayée et surprise par une telle trahison, mais ne voulut pas renoncer à l'Ukraïne. Les *voïévodes* réussirent à s'entendre avec le nouveau *hetman*, Youri Khmelnitsky (fils de Bogdan), qui avait remplacé Vygovsky, et tant qu'il resta au pouvoir l'Ukraïne était à Moscou. Lorsqu'il quitta son poste, l'Ukraïne se sépara en deux camps. Les régiments de la rive gauche du Dnièpr élurent leur propre *hetman* (Brukhovetsky) et restèrent en union avec Moscou. Ils reçurent le nom d'« Ukraïne de la rive gauche ». Quant à l'Ukraïne de la rive droite » elle fut incorporée (sauf Kiev) par la Pologne et reçut un *hetman* particulier.

Le commencement des troubles en Ukraïne coïncida avec le début d'une nouvelle guerre entre la Pologne et Moscou qui dura dix ans (1657-1667) avec un succès variable. Elle eut pour théâtre la Lithuanie et l'Ukraïne. En Lithuanie les Russes essuyèrent des revers, mais en Ukraïne ils tinrent ferme. Finalement les deux états se sentirent épuisés par la guerre. En 1667 dans le village d'Androussovo (près de Smolensk) un armistice fut conclu pour treize ans et demi. Le tsar Alexis devait renoncer à la Lithuanie qui, avait été presque conquise par les troupes moscovites.

Mais il garda Smolensk et les terres de Séversk, enlevées à Moscou pendant l'époque des troubles. En plus, il acquérait l'Ukraïne de la rive gauche et la ville de Kiev sur la rive droite du Dnièpr[1].

Ainsi, par le traité d'Androussovo l'Ukraïne resta divisée à la dissatisfaction naturelle des Ukraïniens qui, par tous les moyens, cherchaient à améliorer leur sort; à un moment ils songèrent même à se livrer à la Turquie, pour conquérir avec son aide leur indépendance vis-à-vis Moscou et la Pologne. Brukhovetsky trahit Moscou et avec le *hetman* de la rive droite, Dorochenko se mit sous la protection du sultan. Le résultat de cet acte inconsidéré fut l'immixtion des Turcs dans les affaires de l'Ukraïne et leurs incursions dans ce pays. Le tsar Alexis mourut au moment où Moscou se trouvait sous la menace d'une guerre avec la Turquie. Ainsi donc sous son règne la question ukraïnienne n'avait pas encore trouvé de solution.

1. Kiev n'était cédé par le Polonais que pour deux années seulement, mais il resta à Moscou pour toujours.

Depuis la mort d'Ivan le Terrible et d'Yermak Timofeyev, l'exploration et l'occupation de la Sibérie par les Cosaques avait continué sans arrêt. Dès le milieu du XVII[e] siècle, ces enfants perdus de la Russie moscovite avaient atteint les rives de l'Amour et s'étaient mis en demeure de s'y installer. Mais l'avènement de la dynastie mandchoue en Chine (1644) vint contrecarrer leurs progrès. L'énergique empereur Kang-Hi envoya contre les Russes des forces supérieures en nombre et surtout en artillerie. L'aboutissement fut le traité de Nertchinsk, qui coïncida à quelques jours près avec le début du gouvernement personnel de Pierre le Grand (27 août 1689, v. s.). Il fixa pour un siècle et demi la frontière des deux empires dans la haute vallée de l'Amour. L'article 5 régla les modalités du commerce et la répression du brigandage. C'est le dernier événement important de l'histoire de la première Russie moscovite.

TABLE DES MATIÈRES

Transformation du système d'oudels en celui d'Etat.

CHAPITRE IV. — L'ETAT MOSCOVITE AUX XVIe ET XVIIe SIECLES

Le tsar Ivan le Terrible.

Les temps troubles.

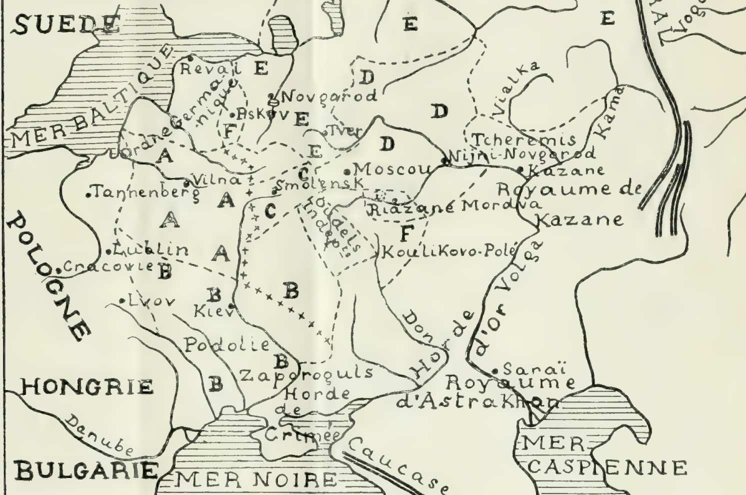
CHAPITRE V. — LES PREMIERS ROMANOV

Epoque du tsar Alexis Mikhaïlovitch (1654-1676).

La Lithuanie et la Pologne aux XVIe et XVIIe siècles.

RUSSIE
à l'époque des oudels
1054 - 1240
↞ campagnes des Tatars

MER BLANCHE
OURAL
DÉPENDANCES DE NOVGOROD
SUEDE
MER BALTIQUE
Possessions Danoises
Neva
Svire
Novgorod
Pskov
VIATKA
Ordre de Livonie
Ordre Teuton (1226)
POLOTSK
SMOLENSK
SOUZDALIE
Yaroslavl
Souzdal
Vladimir
Moscou
Riazane
VOLGA
KAMA
Boulgar
Batou en 1236
Vistule
POLOGNE
VOLYNIE
KIEV
Kiev
CHERNIGOV
NOVGOROD SEVERSK
Vladimir
Lvov
GALICIE
Galitch
Retour de Batou
Batou 1239-1240
Dniepr
Dniestr
Don
Volga
POLOVTSY
Pétchénegs
HONGRIE
Tatars en 1224
MER NOIRE
MER CASPIENNE


RUSSIE 1240-1533
A Lithuanie sous Guedemine + 1340
B Acquisitions sous Olguerde + 1377
C Acquisitions sous Vitort + 1430
D Moscovie en 1462
E Acquisitions d'Ivan III + 1505
F Acquisitions de Vasili III + 1533
+++ Frontière russo-Lithuan. de 1514
SUEDE
MER BALTIQUE
MER BLANCHE
Revail
Novgorod
Pskov
Tver
Ordre Germanique
Moscou
Nijni-Novgorod
Kazane
Royaume de Kazane
Tcheremis
Viatka
Kama
Yougarie
OURAL
Vogouls
Obi
Vilna
Smolensk
Tannenberg
Riazane
Mordva
Lublin
Cracovie
POLOGNE
Lvov
Kiev
KouliKovo-Polé
Volga
Don
Horde d'Or
Podolie
Zaporoguls
Horde de Crimée
Saraï
Royaume d'Astrakhan
HONGRIE
Danube
BULGARIE
MER NOIRE
Caucase
MER CASPIENNE


Etat Moscovite
1598 - 1682
----Frontière de 1598
+++ Frontière de 1634
Vilna: villes occupées en 1655
ooooo Frontière de 1682
SUEDE
MER BLANCHE
Arkhangel
OURAL
Obi
MER BALTIQUE
ESTHONIE
Ivangorod
Novgorod
SUEDE depuis 1660
Pskov
COURLANDE
LITHUANIE
Polotsk
Tver
Vladimir
Kazane
Perm
Kama
Smolensk
Moscou
Grodno
Vilna
Minsk
Mogoulev
Riazane
Samara
Varsovie
POLOGNE
Cracovie
Yaïk
HONGRIE
Lvov
Kiev
Noghaï
Don
Cosaques du Don
Tcherkasy
Donetz
EMPIRE OTTOMAN
Zaparogue
Volga
Horde de Crimée
Azov
Astrakhan
Noghaï
MER CASPIENNE
Danube
Caucase
MER NOIRE

Imprimerie J. BIÈRE
18-20-22 rue du Peugue
BORDEAUX

1932

